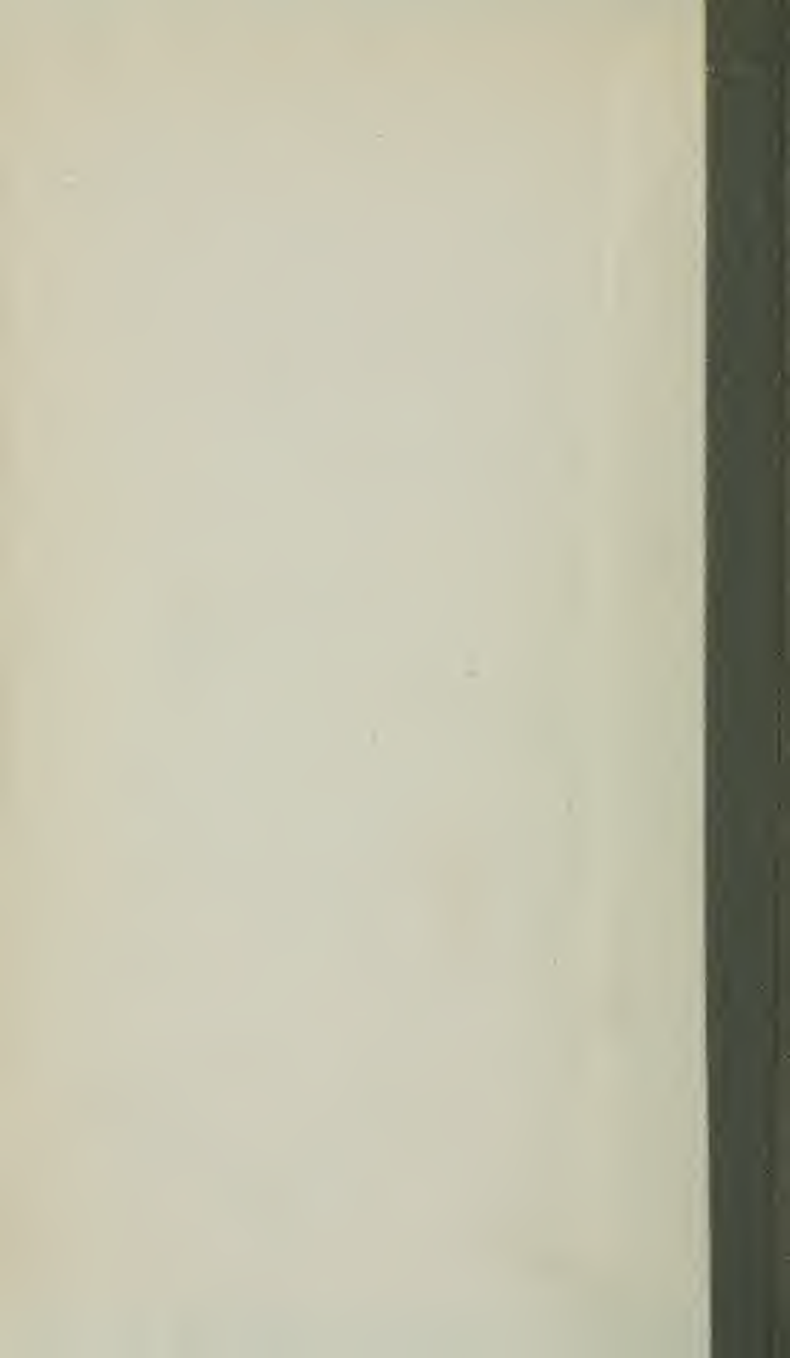


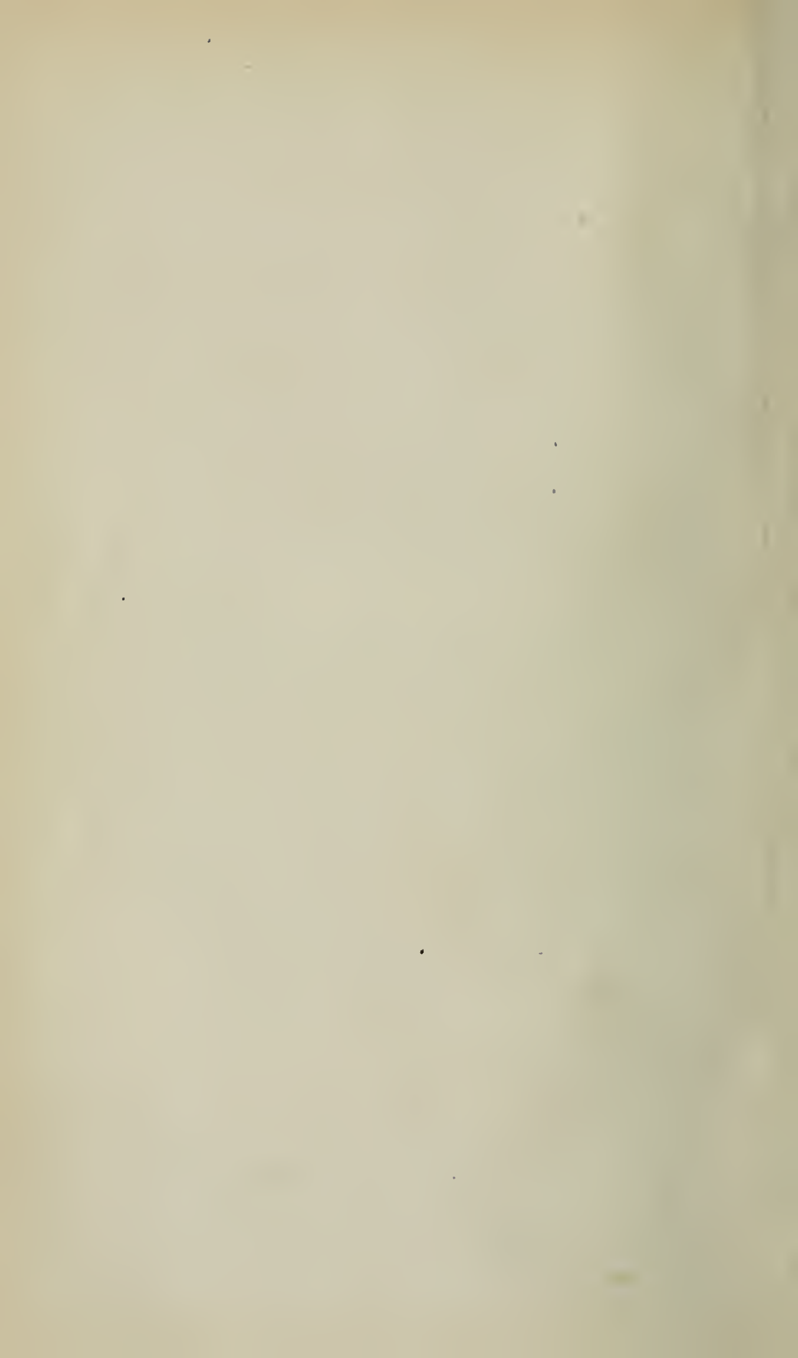






HISTOIRE

DU CANADA.



HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRÈRES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS
POUR LA CONVERSION DES INFIDÈLES

DEPUIS L'AN 1615

PAR

GABRIEL SAGARD THEODAT

AVEC UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE HURONNE

NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE PAR M. EDWIN TROSS.

DEUXIÈME VOLUME.

PARIS
LIBRAIRIE TROSS
5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5.

1866

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRERES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS POUR LA CONUERSION DES INFIDELLES

DIUISEZ EN QUATRE LIURES

Où eſt amplement traicté des choſes principales arriuées dans le pays depuis l'an 1615 iuſques à la priſe qui en a eſté faicte par les Anglois. — Des biens & commoditez qu'on en peut eſperer. — Des mœurs, ceremonies, creance, loix & couſtumes merueilleuſes de ſes habitans. — De la conuerſion & bapteſme de pluſieurs, & des moyens neceſſaires pour les amener à la cognoiſſance de Dieu. L'entretien ordinaire de nos Mariniers, & autres particularitez qui ſe remarquent en la ſuite de l'hiſtoire.

FAIT ET COMPOSÉ PAR LE

F. GABRIEL SAGARD THEODAT,

Mineur Recollect de la Prouince de Paris.

DEUXIEME PARTIE

A PARIS

Chez Claude SONNIUS, ruë S. Jacques à l'Eſcu de Basle & au Compas d'or.

M. DC. XXXVI.

Auec Priuilege & Approbation.



De leurs feſtins & conuiues tant de paix que de guerre, & des ceremonies qu'ils y obſeruent.

Chapitre XV.

Suetone Tranquille, raconte que l'Empereur Octaue Auguſte defendit à Rome l'exercice du ieu, & que nul ne peut inuiter autruy à manger chez ſoy, pour autant diſoit il, qu'aux ieux, aucun ne s'abſtient de blaſphemer contre les Dieux, & aux feſtins de meſdire || de ſon prochain, ce que ce victorieux 290 peuple obſerua religieuſement un long temps, plus admirable en ceſte victoire de ſoy-meſme, ſe priuant de ſon propre contentement, pour obeïr aux loix, que d'auoir ſubiugué l'ennemy par le fer où les plus vicieux peuuent remporter de ſignalées victoires, pendant qu'eux meſmes ſe laiſſent vaincre de leurs propres appetits.

Ie ne voudrois pas neantmoins abſolument condamner les honneſtes entretiens & petites recreations, qui ſe font quelquesfois entre parens & amis par un pieux diuertiſſement, puis que cela ſert à entretenir l'amitié & beneuolence mutuelle, comme un autre Job auec ſes enfans, mais il faudroit qu'ils imitaſſent ceſte meſme vertu & l'exemple, non de quelques auares Chreſtiens, mais des anciens Payens, qui donnoient aux pauures & ſouffreteux les reliefs de leurs feſtins & banquets, qui par ce moyen ſe rendoient meritoires où les noſtres ſont ordinairement vicieux.

Le Philofophe Ariftide en une oraifon qu'il fift des excellences de Rome dit: que les Princes de Perfe, auoient cefte couftume de ne s'affeoir iamais à table pour difner ou foupper, iufques à ce que aux portes de leurs Palais, leurs trompettes euffent fonné, & ce afin que là toutes les vefues & orphelins s'y affemblaffent, pour ce que c'eftoit une loy entr'eux, que tout ce qui demeuroit des tables royales fuffent * pour les perfonnes neceffiteufes. Et Plutarque en fa politique confirmant la mefme || chofe pratiquée entre les Romains, dit: qu'ils ordonnerent, que tout ce qui demeureroit des banquets & conuiz, qui fe faifoient ès nopces & triomphes, fut donné aux pauures, vefues & orphelins.

291

Voilà des Loix qui ne doiuent point eftre appellées payennes, bien qu'ordonnées & pratiquées par les Payens mefmes, mais pluftoft religieufes & chreftiennes, puis qu'elles font fondées en charité, de laquelle nous faifons particulierement profeffion, en receuant le baptefme.

Nos Sauuages, à la vérité, ne font pas gens de fi grande chere, qu'ils ayent befoin de faire fonner leurs tortuës, pour inuiter les pauures à venir manger les reftes de leurs feftins, car outre qu'ils n'ont point de pauures, ils n'ont auffi point de fuperflu. Ce n'eft pas comme ès maifons de beaucoup de riches auaricieux, lefquels s'ils traictent leurs amis auec quelque abondance, ils fe feruent des reliefs à leurs autres repas, & n'en font point de part aux pauures que les vers & la putrefaction ne les y contraignent. Action digne de chaftiment & non point de merite, car on ne doit rien

donner aux pauures, qui ne ſoit honneſte & bon s'il ſe peut, autrement ceſte offrande eſt reiettée de Dieu, comme celle de Cain, qui donnoit le pire de ſon troupeau en ſacrifice, où le bon Abel faiſoit choix du meilleur, imité à preſent de pluſieurs bonnes dames, & de perſonnes de merite, qui ſe priuent ſouuent des mets les plus delicieux de leur table, pour en faire part || aux pauures malades & neceſſiteux, qu'ils enuoyent viſiter iuſques dans les cachots & où ils ſçauent qu'il y a neceſſité. 292

Quand quelqu'un de nos Canadiens ou Hurons, veut faire feſtin à ſes amis, il les enuoye inuiter de bonne heure comme l'on faict icy, mais perſonne ne s'excuſe là, dont vous en voyez tels, ſortir d'un feſtin pleins comme un œuf, qui du meſme pas s'en vont à un autre, où ils ſe racheptent s'ils ne peuuent manger, car ils tiendront à affront d'eſtre eſconduits s'il n'y auoit excuſe vrayement legitime, & que ce fut un feſtin à tout manger.

Le monde eſtant inuité, on met la chaudiere ſur le feu, grande ou petite ſelon la quantité des viandes & le nombre des perſonnes qui doiuent eſtre de la feſte, tout eſtant cuit & preſt à dreſſer, on va de rechef faire la ſeconde ſemonce, par ces mots Montagnais, comme à la première fois Kinatomigaouin, ie te prie de feſtin, & s'ils ſont pluſieurs Kinatomigaouinaou, ie vous prie de feſtin, leſquels reſpondent ho, ho, ho, & entr'eux Ninatomigaouinauo, nous ſommes priés de feſtin. Mais les Hurons diſent d'un ton plus graue & puiſſant en inuitant au feſtin : Saconcheta Saconcheta (qui eſt un mot qui ne deriue point neantmoins du

nom de feftin, car Agochin entr'eux veut dire feftin) lefquels s'y en vont à mefme temps auec leur efcuelle & la cuillier dedans, qu'ils portent grauement deuant eux auec les deux mains. Si ce font des Algomquins * qui faffent le feftin, les Hurons portent leurs efcuelles 293 garnies d'un peu || de farine pour mettre dedans le brouet, à raifon que ces Aquanàques en ont fort peu fouuent, & puis c'eft leur couftume.

Entrans dans la cabane chacun s'affied fur les nattes ou la terre nuë, ou pour le plus fur de petits rameaux d'arbres ou de cedre, les hommes au haut bout, & les femmes en fuitte, egallement des deux coftez iufques au bas. Tout eftant entré on dit les mots, aprés lefquels il n'eft permis à perfonne d'y plus entrer, foit-il des conuiez ou non, ayans opinion qu'autrement il y auroit du mal-heur en leur feftin, qui eft ordinairement faict à quelque intention bonne ou mauuaife.

Les mots du banquet font prononcez hautement & intelligiblement deuant toute l'affemblée par le maiftre du feftin, ou un autre à ce deputé, en ces termes: vous qui eftes icy affemblez, ie vous fais fçauoir que c'eft N. qui faict le feftin, nommant la perfonne & l'intention pourquoy il eft faict, & tous repondent du fond de l'eftomach, ho, puis pourfuiuant fa harangue dit les mots qui precedent le manger à fçauoir: Nequare, la chaudiere eft cuite, & de mefme tout le monde refpond, ho, ho, en frappant du poing contre terre, Gagnerou youri, il y a un chien de cuit; fi c'eft du cerf, ils difent Sconoton youri, & ainfi des autres viandes, nommant l'efpece ou les chofes qui font dans la chaudiere, les unes aprés les autres, &

tous refpondent ho, leuans la derniere fillabe à chaque fois, puis frappent du poing contre terre d'autant plus gaillardement qu'ils eftiment ce fe- || ftin & l'ex- 294 cellence des viandes qui leur doiuent eftre feruies.

Les Montagnais ont cela de particulier qu'en difans les mots du feftin, ils annoncent auffi fi c'eft un feftin à tout manger, car quand ce n'eft pas à tout manger, ils remportent le refte chacun à fa cabane, pour leurs femmes & leurs enfants, qui eft une couftume loüable.

Cela faict les Officiers vont de rang en rang prendre les efcuelles de tous, les unes aprés les autres, qu'ils empliffent de brouet auec leurs grandes cueillieres, & recommencent toufiours à remplir, tant que la chaudière foit nette, & fi c'eft un feftin à tout manger, il faut qu'un chacun auale tout ce qu'on luy a donné, & s'il ne peut pour eftre trop faoul, qu'il fe rachepte de quelque petit prefent enuers le maiftre du feftin & faffe acheuer fon efcuelle par un autre, tellement qu'il s'y en trouue, qui ont le ventre fi plein, qu'il leur bande comme un tambourin.

Ce grand Philofophe Platon cognoiffant le dommage que le vin apporte à l'homme, quand il eft pris auec excez, difoit : qu'en partie les Dieux l'auoient enuoyé ça bas, pour faire punition des hommes & prendre vengeance de leurs offences, les faifans (aprés qu'ils font yures) quereller & fe tuer l'un l'autre, comme il n'arriue que trop fouuent par deça entre gens de petite condition & de petit efprit. Chofe fi hideufe, que pour en faire abhorrer le vice, les Lacede- || 295 moniens fouloient faire voir à leurs enfants leurs efclaues pleins de vin.

Or nos barbares en leurs feftins font exempts de ces mal-heurs là Dieu mercy, car on n'y prefente iamais ny vin, ny biere, ny citre, & fi quelqu'un demande à boire, ce qui arriue fort rarement, on lui donne de l'eau toute claire, non dans un verre, mais dans une efcuelle ou à mefme le chaudron, qu'il auale gaillardement, & par ce moyen font exempts d'iurognerie, qui eft un grand bien & pour le corps & pour l'efprit, car il eft croyable, que s'ils auoient l'ufage du vin, qu'ils fe rendroient intemperés comme nous, & puis feroient des furieux, comme on a veu en quelques Montagnais, coeffez d'eau-de-vie que les Mattelots leur traictent.

Nos Sauuages ont ie ne fçay quoy de prudent & venerable dans leurs desbauches, qu'ils ne s'emancipent point ayfement en parolles & difputes, vont aux feftins d'un pas plus modefte & reprefentans fes magiftrats, s'y comportent auec la mefme modeftie & filence, & s'en retournent en leurs maifons & cabanes auec la mefme fageffe : de maniere que vous diriez voir en ces Meffieurs là, allant à leur brouet, les vieillards de l'ancienne Lacedemone.

Valerius Leo, donnant un iour à foupper à Jules Cefar en la ville de Milan feruit à table des afperges, où l'on auoit mis d'une huyle de fenteur, au lieu d'huyle commun*, il en mangea fimplement fans faire femblant de rien, & tança fes amis qui s'en offençoient, en leur difant qu'il leur deuoit bien fuffire 296 de n'en manger point fi || cela leur faifoit mal au cœur, fans en faire honte à leur hofte, & que celuy qui fe plaignoit eftoit bien inciuil & mal appris.

Perſonne ne ſe plaint du mauuais gouſt des viandes aux feſtins de nos Canadiens, on ne dit point elles ſont trop cuittes, elles ſont mal nettes, trop eſpicées, mal ſalées, la ſauce en eſt amer & d'un gouſt fade, qui me faict bondir le cœur & me rauit l'eſprit du corps, non : mais on y mange ſimplement les viandes ſeruies & telles que le maiſtre les donne, ſans faire la mine & ſe plaindre de choſe qui ſoit, pour n'eſtre eſtimé impertinent, croyans que le cuiſinier & celuy qui traicte ont taſché de bien faire, & que de les blaſmer ſeroit ſe rendre blaſmable ſoy-meſme.

Ils font quelquefois des feſtins où l'on ne prend que du petun auec leur petunoir, qu'ils appellent Anondahoin : & en d'autres où l'on ne mange rien que des petits pains de bled d'Inde, cuits ſous les cendres chaudes. Aucune fois il faut que tous ceux qui ſont au feſtin ſoient aſſis à pluſieurs pas l'un de l'autre,& qu'ils ne ſe touchent point. Autre fois quand les feſtinez ſortent, ils doiuent faire une laide grimaſſe à leur hoſte, ou à la malade, à l'intention de laquelle le feſtin aura eſté faict. A d'autres il ne leur eſt permis de laſcher du vent 24. heures, par une opinion qu'ils en mourroient incontinent aprés, quoy qu'ils mangent en tels feſtins que choſe fort venteuſe, comme ſont une eſpece de petits pains bouillis.

Quelquefois il faut aprés qu'ils ſont bien ſaouls & ont le ventre bien plein, qu'ils || rendent gorge auprés d'eux, ce qu'ils font facillement & ne s'en tiennent pas moins honneſtes & ciuils car eſtant l'ordre ils l'obſeruent comme action de religion ou de ſuperſtition, car telle eſt leur religion de croire à leurs folles

297

penſées, & aux aduis de leurs charlatans qui ſçauent ſe donner du crédit, & auxquels ils ont tant de croyance, que s'ils auoient obmis la moindre ceremonie de leur ordonnance, ils croiroient auoir commis une grande faute & s'en confeſſeroient miſerables. Il me ſouuient à ce propos auoir leu dans Florimond de Remont, d'une certaine hereſie ou fauſſe religion obſeruée dans l'eſtat de Hollande (à mon aduis) qui permettoit à ſes ſectateurs de mettre en effet (s'ils pouuoient) tout ce qui leur venoit premier en fantaſie, fut honneſte ou non conuenable, car diſant le Sainct Eſprit me l'a inſpiré cela ſuffiſoit pour ſe mettre en beſongne, & Dieu ſçait comme tout alloit au profit des maiſtres Milourds, & au contentement des malins eſprits qui auoient là leur empire.

Auſſi nos Sauuages reuans qu'il nous fallut faire mourir, il ne faudroit point d'autre arreſt pour nous tous mettre à mort, car comme ie viens de dire ils croyent parfaitement leur ſonge, & ne veulent pas qu'on s'en mocque, ny d'aucune de leurs ſingeries pour exhorbitantes qu'elles ſoient, helas il y a aſſez de Chreſtiens qui ne ſont pas moins ſuperſtitieux, & qui adorent leurs penſées & leurs ſonges de la nuict, 298 autant ſuperſtitieuſement || que les Sauuages meſmes, de quoy font encore foy beaucoup de bonnes femmes, qui nous en demandent les explications, autant difficilles à donner qu'il y a de difficulté de croire les vaines propheties.

De quelque animal que ſoit le feſtin, la teſte entiere eſt touſiours preſentée au principal Capitaine, ou a un autre des plus vaillans de la trouppe, pour teſmoi-

gner l'eſtime que l'on fait de la vaillance & vertu, comme nous remarquons chez Homere aux feſtins des Heros, c'eſt à dire les Princes ou hommes extraordinairement vertueux & nobles, dans le ſang deſquels eſt meslé ie ne ſçay quoy de diuin, en un mot Heros eſt un homme tres-ſage & genereux, qui a mis à chef quelque ſignalée entrepriſe, qu'on leur enuoyoit quelque piece de bœuf pour honorer leur vertu, ce qui ſemble eſtre un teſmoignage tiré de la nature, puis que ce que nous trouuons auoir eſté pratiqué ès feſtins ſolemnels des Grecs, peuples polis, ſe rencontre en ces Sauuages par l'inclination de la nature ſans cette politeſſe.

Pour les autres conuiez qui ſont de moindre conſideration, ſi la beſte eſt groſſe, comme d'un ours, d'un eslan, d'un grand eſturgeon, de pluſieurs aſſihendos, ou bien de quelqu'un de leurs ennemiz, chacun a un morceau de la beſte, & le reſte eſt demincé dans le broüet. C'eſt auſſi la couſtume que celuy qui fait le feſtin ne mange point pendant iceluy, ains petune, chante ou entre- || tient la compagnie de quelque diſcours. I'y en ay veu neantmoins quelqu'uns manger, contre leur couſtume, mais peu ſouuent, car meſme quand un particulier me faiſoit feſtin, moy ſeul ie mangeois & ne pouuois gaigner ſur eux de manger un morceau auec moy, ny pendant que i'eſtois à table, ce qui m'eſtonnoit au commencement, mais depuis i'ay eſté ſçauant en toute leur * ceremonies fondées ſur des imaginations d'eſprit pluſtoſt que ſur des expériences.

Pour dreſſer la ieuneſſe à l'exercice des armes, & les

299

rendre recommandables par le courage & la proüesse, qu'ils estiment plus que toutes les richesses de la terre, ils ont accoustumé de faire des festins de guerre, & de resiouissance, pendant lesquels les vieillards auec les ieunes hommes, les uns aprés les autres, ayans une hache en main, une masse ou quelque autre instrument de guerre, font des merueilles (à leur opinion) d'escrimer & faire des armes, usans de paroles menaçantes & de mespris, comme si en effect ils estoient aux prises auec l'ennemy.

Au commencement que ie me trouuay en de ces festins, ie ne sçauois comment bonnement prendre ces escrimes, car le taillant de la hache, ou le vent de la masse, approchoit par fois si prés de mes oreilles que ie ne les trouuois pas bien asseurées, de quoy s'aperceuans les Sauuages ils s'en prenoient à rire, & me disoit Etagon prens courage, car ces escrimeurs
300 ont la main tellement asseurée || qu'il ne leur arriue iamais de blesser nonobstant le hazard.

Si c'est un festin de victoire & de triomphe, en faisant des armes, ils chantent d'un ton plus doux & agreable, les loüanges de leurs braues Capitaines, qui ont bien tué de leurs ennemis de guerre, puis se rassoient & un autre prend la places iusques à la fin du festin que chacun se retire, aprés auoir faict les ordinaires remerciemens du pays Onne ottaha, ie suis saoul, ou satani, ie suis rassasié, en frappant doucement leur ventre de la main ho ho ho Onianné, voyla qui est bien. Mais quand ce qu'ils mangent leur agrée vous leur entendez dire de fois à autre à Houygahouy mécha, voyla qui est bon, & les Montagnais Tapoué nimitison, en verité ie mange.

Ie n'ay point remarqué que nos Huronnes faffent des feftins entr'elles, comme font quelquefois en Hyuer les Canadiennes & Montagnaifes en l'abfence de leurs marys, car comme elles ont peu fouuent de la viande, & du poiffon, qui ne foit fceu de leurs domeftiques, il y a toufiours quelque * hommes dans les cabanes, qui les pourroient accufer & apporter du trouble entre elles & leur * marys, lefquels quoyque fans ialoufie, ne trouueroient pas bonnes ces petites friponneries s'ilz n'y eftoient appellez.

Les Canadiennes & Montagnaifes ont un moyen plus facile de fe confoler & faire leurs petites affemblées, car comme leur * || marys font à la chaffe, qui eft ordinairement pendant les grandes neiges, elles fe donnent le mot, & ayans chacune choify de la meilleure viande, elles en font de roftie, & de boüillie qu'elles mangent en quantité, le plus fouuent iufques à rendre, puis c'eft à rire, à gauffer, & faire des contes à plaifir, qui leur mettent à toutes le cœur à ioye; puis elles fe font des confeffions generales de toute leur vie paffée, ou elles adiouftent pluftoft qu'elles ne diminuent, non par deuotion ou de contrition, mais pluftoft pour faire voir qu'elles n'ont pas toufiours efté nyaifes ny vefcu en beftes, comme difent les femmes mal fages, ie croy neantmoins qu'en tout cela il y a fouuent plus de plaifanteries que de malices, & qu'elles font plus plaifantes que def-honneftes. Ainfi lifons nous en nos Croniques d'un ieune Religieux fort iouial duquel s'eftant enamouraché certaines femmes ou filles, elles le firent entrer dans leur chambre fous pretexte de luy donner l'aumofne, puis l'ayant

301

enfermé ſous clef le voulurent contraindre de contenter leur deshonneſteté, ce qu'ayant abſolument refuſé, elles l'eſtranglerent & firent mourir miſerablement, ce qui fut ſceu par nos Religieux qui loüerent Dieu, que ce Frere en un aage ſi tendre, ſi gay & iouial de ſon naturel, auoit pû (aſſiſté de la grace de Dieu) reſiſter à la furie de ces femmes.

Ces matrones ont la prudence & le ſoin de briſer 302 leurs aſſemblées auant le retour de || leur* marys, & ſe rendent toutes ſi ſages que vous diriez à les voir qu'elles n'ont toutes de conſolation qu'en la preſence de leurs marys, auſquels elles tiennent de la viande toute preſte, & du boüillon tout chaud, qu'elles leur font aualler quand ils arriuent pour les delaſſer, qui eſt une inuention admirable, car ils tiennent par experience, que quand ils boiuent leur boüillon, ou faute d'iceluy de l'eau chaude allans ou reuenans de la chaſſe, ils n'ont iamais les iambes roides.

Les hommes font auſſi leurs feſtins, & à diuerſes intentions ainſi que font nos Hurons, ou par recreation ou pour gratifier un amy, ou pour obſeruer un ſonge, à la pluſpart deſquels il faut tout manger ou creuer à la peine, & pour pluſieurs autres intentions & reſpects que nous ne ſçauons pas, mais ſi c'eſt pour auoir bonne chaſſe, ils ſe donnent bien de garde que les chiens n'en gouſtent tant ſoit peu; car tout ſeroit perdu & leur chaſſe ne vaudroit rien à leur dire, mais qui croiroit une telle ſottiſe.

Comme le Pere Joſeph le Caron, & l'un de nos freres ſe trouuerent un Hyuer auec eux, un barbare nommé Mantouiſcache, ſongea que Choumin auoit

tué un eslan de la teste duquel il auoit fait festin auec du bled d'Inde qu'il auoit enuoyé querir à Kebec, 8. ou 9. lieuës de luy. Le lendemain il dit son songe à Choumin auant qu'il allast à la chasse, à laquelle il frappa ce iour là mesme un ieune eslan deux fois de son espée, sans || qu'il pû l'aborder ny l'atteindre, pour luy donner un dernier coup, de maniere qu'il fut contrainct (à cause qu'il se faisoit tard) de laisser là sa beste, & s'en retourner à sa cabane, où il conta à son songeur ce qui luy estoit arriué, qui luy respondit qu'asseurement la beste estoit morte, & l'enuoyerent chercher le lendemain matin par un de leur * parens, qui la trouua abbatue à trois lieuës de leur cabane, cent pas d'où elle auoit esté frappée. 303

Ce fut là une heureuse rencontre pour luy & toute leur famille, car ils se regalerent & se remplirent à plaisir, après auoir enuoyé querir du bled d'Inde à Kebec, qui fut l'accomplissement du songe de Mantouiscache. Je ne veux pas gloser là dessus, mais i'admire que le Diable ayt pû si precisement coniecturer tout ce qui deuoit arriuer, car encor bien que Choumin pû en auoir dit quelque chose par esperance, la chose n'estoit point asseurée, & pouuoit ne point arriuer, car enfin le Diable ne sçait pas les choses futures que par des coniectures, si Dieu ne luy reuele pour la punition de ceux qui ont recours à luy.

Ie m'oubliois de dire qu'aux repas ordinaires de tous nos Sauuages, aussi bien qu'en leurs banquets & festins, on donne à un chacun sa part, d'où vient que s'il y a de la viande ou du poisson à departir, il n'y en a que 3. ou 4. qui ayent ordinairement les meilleurs

304 morceaux, car il n'y en a pas ſouuent pour || tous, & ſi perſonne ne s'en plaint. Pour la ſagamité elle eſt departie egallement à tous, autant au dernier comme au premier auec un tel ordre que tout le monde reſte content.

Des dances, chanſons & autres ceremonies ridicules de nos Hurons.

Chapitre XVI.

Nos Sauuages, & generalement tous les peuples des Indes Occidentales ſont de grands chanteurs, & ont de tous temps l'uſage des dances; mais ils l'ont à quatre fins : pour agreer à leurs demons, qu'ils penſent leur faire du bien, ou pour faire feſte à quelqu'un de leurs amis ou alliez, pour ſe reſiouyr de quelque ſignalée victoire, ou pour preuenir & guerir les maladies & infirmitez qui leur arriuent. Lorſqu'il ſe doit faire quelques dances, nuds, ou couuerts de leurs brayers, à la diſpoſition du malade, du Medecin, ou des Capitaines du lieu, le cry s'en fait par toutes les ruës de la ville ou village, à ce que tous les ieunes hommes, femmes & filles s'y trouuent à l'heure & iour ordonné, matachiez & parez de ce qu'ils ont de plus beau & precieux, pour faire honneur à la feſte, & obtenir
305 par ces ceremonies l'entiere gue- || riſon d'une telle perſonne malade, qu'ils nomment publiquement, à quoy obeiſſent ponctuellement toutes les ieunes gens

mariez ou non mariez, & mesmes plusieurs vieillards & femmes decrepites par deuotion. Les villages circonuoisins ont le mesme aduertissement, & s'y portent auec la mesme affection à la liberté d'un chacun, car on n'y contraint personne.

Cependant on dispose l'une des plus grandes cabanes du lieu, & là estans tous arriuez, ceux qui n'y sont que pour spectateurs, comme sont les vieillards, les vieilles femmes, & les enfants, se tiennent assis sur des nattes contre les establies, & les autres au dessus, le long de la cabane, puis deux Capitaines estans debouts, chacun une tortuë en la main (de celles qui seruent à chanter, & sousler les malades) chantent ainsi au milieu de la dance, une chanson, à laquelle ils accordent le son de leur tortuë; puis estant finie ils sont tous une grande acclamation disans, Hé, é, é, é, puis en recommencent une autre, ou repetent la mesme, iusques au nombre des reprises qui auront esté ordonnées, & n'y a que ces deux Capitaines qui chantent, & tout le reste dit seulement, Het, het, het, comme quelqu'un qui aspire auec vehemence, & puis tousiours à la fin de chaque chanson une || haute & longue acclamation disans, Hé, é, é, é. Mais ce qui est loüable en eux est, qu'il ne leur arriue iamais de chanter aucune chanson vilaine ou scandaleuse, comme l'on faict icy, aussi lors que quelque François chantoit & qu'ils luy demandoient l'explication de sa chanson, s'il leur disoit qu'elle estoit d'amour, ou mondaine, ils n'en estoient pas contans, & disoient Danstan téhongniande, cela n'est pas bien, & ne le vouloient point escouter. 306

Toutes ces dances se font en rond, mais les dan-

ceurs ne ſe tiennent point par la main comme par deça, ains ont tous les poings fermez, les filles les tiennent l'un ſur l'autre, esloignez de leur eſtomach, & les hommes les tiennent auſſi fermez, esleuez en l'air, & de toute autre façon en la maniere d'un homme qui menace, auec mouuement & du corps, & des pieds, leuans l'un, & puis l'autre, deſquels ils frappent contre terre à la cadence des chanſons, & s'esleuans comme en demy-sauts, & les filles branslans tout le corps, & les pieds de meſme, ſe retournent au bout de quatre ou cinq petits pas, vers celuy ou celle qui les ſuit, pour lui faire la reuerence d'un hochement de teſte, & ceux ou celles qui ſe demeinent le mieux, & font plus à propos toute ces petites chimagrées, ſont
307 eſtimez entr'eux les || meilleurs danceurs, c'eſt pourquoy ils ne s'y eſpargnent pas, non plus qu'en un feſtin ou quelque bon repas.

Ces dances durent ordinairement une, deux ou trois aprés diſnées, & pour n'y receuoir d'empeſchement des habits, quoy que ce ſoit au plus fort de l'Hyuer, ils n'y portent iamais autres veſtemens, ny couuertures que leurs brayers, ſinon que pour quelqu'autre ſuiet il ſoit ordonné de les mettre bas; n'oublians neantmoins iamais leurs colliers, oreillettes, & braſſelets, & de ſe peinturer par fois, comme au cas pareil les hommes ſe parent de colliers, plumes, peintures, & autres fatras, dont i'en ay veu eſtre accommodez en maſcarades ou careſme prenant, ayans une peau d'ours qui leur couuroit le corps, les oreilles dreſſées au haut de la teſte, & la face couuerte, excepté les yeux, & ceux-cy ne ſeruoient que de portiers, ou bouffons,

& ne ſe mesloient à la dance que par interualle à cauſe qu'ils eſtoient deſtinez à autre choſe.

Je vis un iour un de ces bouffons entrer proceſſionnellement dans la cabane où ſe deuoit faire la dance, auec tous ceux qui eſtoient de la feſte, lequel portant ſur ſes eſpaules, un grand chien lié & garotté par les iambes, & le muſeau, le prit par celles de derriere, & le rua tant || de fois contre terre qu'il en mourut, eſtant mort il l'enuoya appreſter à la cabane voiſine pour le feſtin qui ſe deuoit faire à l'iſſuë de la dance. 308

Que cela ayt eſté fait ſans deſſein ou pour un ſacrifice, ie n'en ay rien ſceu, car perſonne ne m'en pû donner l'explication.

Si la dance eſt ordonnée pour une malade, à la troiſieſme ou derniere aprés diſnée, s'il eſt trouué expedient, ou ordonné par Loki, elle y eſt portée, & en l'une des repriſes, ou tour de chanſon, on la porte, en la ſeconde on la faict un peu marcher & dancer, la ſouſtenant par ſous les bras : & à la troiſieſme, ſi la force luy peut permettre, ils la font un peu dancer d'elle meſme, ſans ayde de perſonne, luy criant cependant touſiours à pleine teſte : Etſagon outſahonne achieteque anatetſence ; c'eſt à dire, prend courage femme, & tu feras demain guerie, & aprés les dances finies, ceux qui ſont deſtinez pour le feſtin y vont, & les autres s'en retournent en leurs maiſons.

Il ſe fit un iour une dance de tous les ieunes hommes, femmes, & filles toutes nuës en la preſence d'une malade, à laquelle il fallut (traict que ie ſçay comment excuſer ou paſſer ſous ſilence) qu'un de ces ieunes hommes luy piſſaſt dans la bouche, & qu'elle auallaſt

309 cette eau, com- || me elle fit auec un grand courage, efperans en receuoir guerifon : car elle mefme defira que le tout fe fit de la forte, pour accomplir, & ne rien obmettre du fonge qu'elle en auoit eu la nuit precedente : que fi pendant leur refuerie il leur vient encore en la penfée qu'on leur faffe prefent d'un chien blanc, ou noir, ou d'un grand poiffon pour feftiner, ou bien de quelque chofe à autre ufage, à mefme temps le cry s'en faict par toute la ville, afin que fi quelqu'un a une telle chofe qu'on fpecifie, qu'il en faffe prefent à la malade, pour le recouurement de fa fanté : ils font fi fecourables qu'ils ne manquent point de la trouuer, bien que la chofe foit de valeur ou d'importance entr'eux, aymans mieux fouffrir & auoir difette des chofes que de manquer au befoin à un malade neceffiteux, ou qui aye enuie de quelque chofe qui foit en leur puiffance*.

Pour exemple, le Pere Jofeph auoit donné un chat à un grand Capitaine, comme un prefent tres rare, car ils n'ont point de ces animaux. Il arriua qu'une malade fongea que fi on luy auoit donné ce chat qu'elle feroit bien-toft guerie. Ce Capitaine en fut auerty, qui auffi-toft luy enuoya fon chat bien qu'il l'aymaft grandement, & fa fille encore plus, laquelle fe voyant

310 priuée de cet animal, qu'elle aymoit || paffionnement, en tomba malade & mourut de regret, ne pouuant vaincre & furmonter fon affection, bien qu'elle ne voulut manquer à l'ayde & fecours qu'elle deuoit à fon prochain, ce qui nous eft d'un grand exemple.

Pour recouurer noftre dé à coudre qui nous auoit efté defrobé par un ieune garçon, qui depuis le donna

à une fille, ie fus au lieu où fe faifoient les dances, & ne manquay point de l'y remarquer, & le rauoir d'une fille qui l'auoit pendu à fa ceinture auec fes autres matachias, & en attendant l'iffuë de la dance, ie me fis repeter par un Sauuage l'une des chanfons qui s'y difoient, dont en voicy une partie :

Ongyata éuhaha, ho, ho, ho, ho, ho,
Eguyotonuhaton, on, on, on, on, on,
Eyontara éintet, onnet, onet, onet,
Eyontara éintet à, à, à, onnet, onnet,
onnet, ho, ho, ho.
(Faut repeter chacune ligne deux fois).

Ayant defcrit ce petit efchantillon d'une chanfon Huronne, i'ay creu qu'il ne feroit pas mal à propos de defcrire encore icy partie d'une autre chanfon, qui fe difoit un iour en la cabane du grand Sa || gamo des Souriquois, à la loüange du Diable, qui leur auoit indiqué de la chaffe, ainfi que nous apprend l'efcot qui s'en dift tefmoin auriculaire, & commence ainfi : 311

Haloet, ho, ho, hé, hé, ha, ha, haloet, ho, ho, hé.

Ce qu'ils chantent par plufieurs fois : le chant eft fur ces notes :

Re, fa, fol, fol, re, fol, fol, fa, fa, re, re, fol, fol, fa, fa.

Une chanfon finie, ils font tous une grande exclamation, difans *Hé*, puis recommencent une autre chanfon, difans :

Egrigna hau, egrigna hé, hé, hu, hu, ho, ho, ho,
Egrigna, hau, hau, hau.

Le chant de cette cy eftoit : *Fa, fa, fa, ſol, ſol, fa, fa, re, re, ſol, ſol, fa, fa, fa, re, fa, fa, ſol, ſol, fa.*
Ayans faict l'exclamation accouftumée, ils en commencerent une autre qui chantoit :

Tameia alleluia, tameia à dou veni, hau, hauhé, hé.

312 || Le chant eftoit : *ſol, ſol, ſol, fa, fa, re, re, re, fa, fa, ſol, fa, ſol, fa, fa, re, re.*

Les Brafiliens en leurs fabats, font auffi de bon* accords, comme

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.

Auec cette notte :

Fa, fa, ſol, fa, fa, ſol, ſol, ſol, ſol, ſol.

Et cela faict s'efcryoient d'une façon, & hurlement efpouuentable, l'efpace d'un quart d'heure, & fautoient en l'air auec violence, iufques à en efcumer par la bouche, puis recommencerent la mufique, difans :

Heu, heüraüre, heüra, heüraüre, heüra,
heüra, ouck.

La notte eft : *Fa, mi, re, ſol, ſol, ſol, fa, mi, re, mi, re, mi, ut, re.*

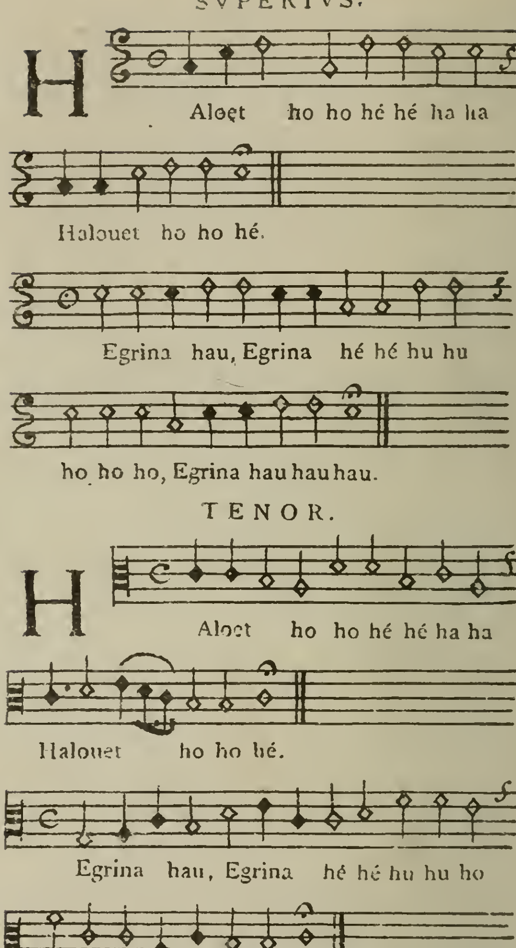
313 || Dans le païs de nos Hurons, il fe faict auffi des affemblées de toutes les filles d'un bourg auprés d'une malade, tant à fa priere, fuyuant la refuerie qu'elle en aura eüe, que par l'ordonnance de Loki, pour fa fanté & guerifon. Les filles ainfi affemblées, on leur demande à toutes, les unes aprés les autres, celuy qu'elles veulent des ieunes hommes du bourg, pour dormir auec elles la nuict prochaine : elles en nomment cha-

MUSIQUE

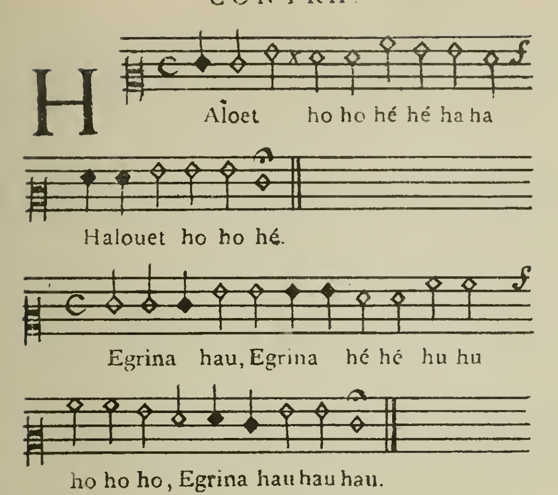
POUR

L'HISTOIRE DU CANADA.

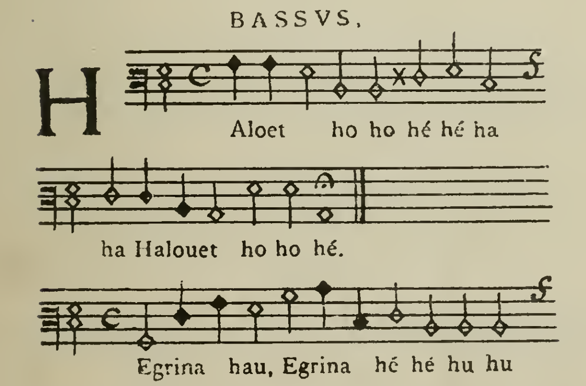
Voir vol. II, page 291.
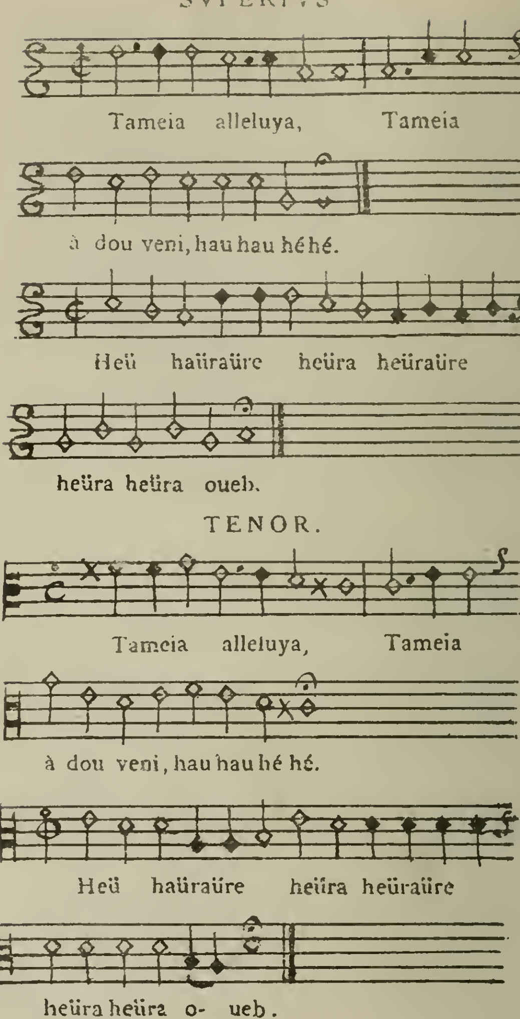

SVPERIVS.
H
Aloẹt ho ho hé hé ha ha
Halouet ho ho hé.
Egrina hau, Egrina hé hé hu hu
ho ho ho, Egrina hau hau hau.
TENOR.
H
Aloet ho ho hé hé ha ha
Halouet ho ho hé.
Egrina hau, Egrina hé hé hu hu ho
ho ho, Egrina hau hau hau.

CONTRA.

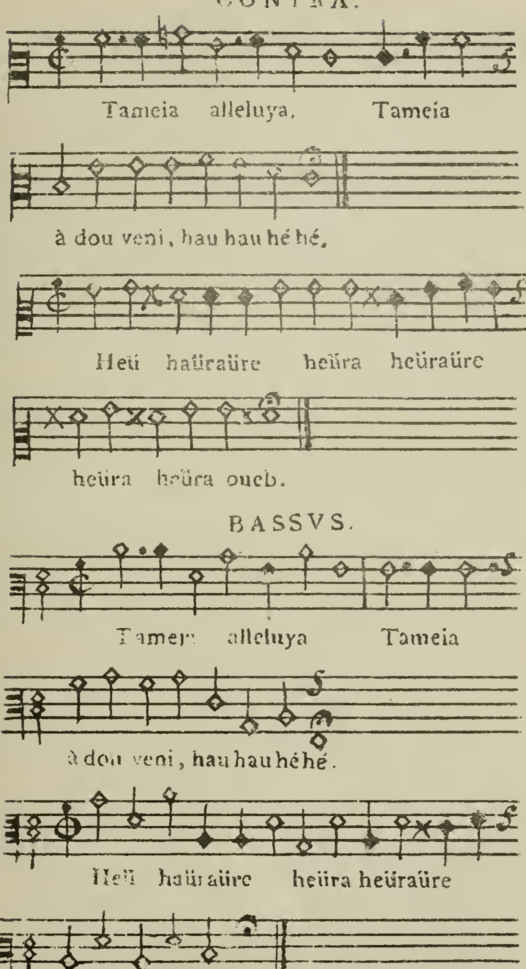


BASSVS,




SVPERIVS
Tameia alleluya, Tameia
à dou veni, hau hau hé hé.
Heü haüraüre heüra heüraüre
heüra heüra oueb.
TENOR.
Tameia alleluya, Tameia
à dou veni, hau hau hé hé.
Heü haüraüre heüra heüraüre
heüra heüra o- ueb.

CONTRA.


Tameia alleluya. Tameia
à dou veni, hau hau hé hé.
Heü haüraüre heüra heüraüre
heüra heüra oueb.
BASSVS.
alleluya Tameia
à dou veni, hau hau hé hé.
haüraüre heüra heüraüre
heura heüra oueb.



cune un, qui sont aussi tost aduertis par les maistres de la ceremonie, lesquels viennent tous au soir en la presence de la malade, dormir d'un bout de la cabane à l'autre, chacun auec celle qui la* choisi, & passent ainsi toute la nuict, pendant que deux Capitaines aux deux bouts du logis, chantent & sonnent de leur tortuë du soir au lendemain matin, que la ceremonie cesse. Dieu vueille abolir une si damnable & mal-heureuse ceremonie, auec toutes celles qui sont de mesme aloy, & que les François, qui les fomentent par leurs mauuais exemples, ouurent les yeux de leur esprit, pour voir le compte tres-estroict qu'ils en rendront un iour deuant Dieu.

|| *De leur mariage & concubinage, & de la difference qu'ils y apportent.* 314

Chapitre XVII.

Nous lisons que Cesar, Prince accomply & doüé d'une honnesteté & pudeur admirable, loüoit grandement les Allemans, d'auoir eu en leur ancienne vie sauuage telle continence, qu'ils reputoient chose tres-vilaine à un ieune homme, d'auoir la compagnie d'une femme ou fille auant l'aage de vingt ans, & Solon Salamain commanda par ses loix aux Atheniens, que nulle* ozast se marier qu'il n'eust aussi attaint l'aage de vingt ans, & le bon Lycurgus ordonna aux Lace-

demoniens, de ne prendre femme qu'ils n'eussent accomplis les 25. ans, mais le Philosophe Protheus, prohiba aux Egyptiens, de ne contracter mariage, qu'ils n'eussent passé les trente, tellement que si quelqu'un s'auançast à prendre femme auant le temps ainsi limité, estoit decreté & commandé par la loy, de chastier publiquement le pere, & d'estimer les enfans non legitimes.

C'est sans difficulté qu'on peut approuuer ces loix pour bonnes ou pour mauuaises, loüables en une chose & dangereuses en l'autre, mais à les prendre comme on voudra, tousiours les infideles & les Payens

315 mesmes, se sont faicts || admirer des Chrestiens, comme plus retenus & continens. Et quoy peur de scandale on est auiourd'huy contrainct de marier des enfans à des enfans, qui n'engendrent que d'autres enfans foibles & delicats, d'où il arriue tant d'employ pour les medecins, mais il vaut mieux se marier que brusler, dit l'Apostre, & faire une chose licite qu'illicite, car d'y apporter un reglement, la coustume estant tournée en habitude, elle s'est renduë irremediable, & comme passée en loy, & d'en poser d'autres, si les Legislateurs les obseruoient eux-mesmes, elles ne seruiroient que pour chastier les petits & donner l'essor aux grands du monde, qui croyent que toutes choses leur sont permises, pour ce que les loix sont semblables aux toiles des araignées, disoit Solon, en tant * qu'en icelles, il n'y a que les pauures & debiles, qui y soient prins, mais les riches & puissans les rompent & destruisent.

La ieunesse entre nos Hurons, Quicunontateronons

& autres peuples ſedentaires, a un peu trop de liberté au vice, car les ieunes hommes ont licence de s'addonner au mal ſi toſt qu'ils peuuent, & les filles de ſe proſtituer ſi toſt qu'elles en ſont capables, neantmoins ie peux dire auec verité, de n'y auoir iamais veu donner un ſeul baiſer, n'y veu faire un geſte ou regard impudique, & pour cette raiſon i'oſe affirmer qu'ils ſont moins ſuiect* à ce vice que l'on n'eſt par deça, dont on peut attribuer la cauſe non à la Loy, car auant nous ils n'en auoient encor receu aucune, mais à leur nudité || principallement de la teſte, partie au deffaut des eſpiceries & du vin, & partie à l'uſage ordinaire qu'ils ont du petun, la fumée duquel eſtourdit les ſens & monte au cerueau, & puis pour le peu d'attraicts de ces obiects, plus degouſtans que rauiſſans, à quiconque a tant ſoit peu de retenue, & l'œil aucunement chaſte. 316

Les ieunes hommes qui ne ſe veulent point marier, ny obliger à une femme, tiennent ordinairement des filles à pot & à feu, qui leur ſeruent en la meſme maniere que s'ils en eſtoient les marys, il n'y a que le ſeul nom de difference, car ils ne les appellent point Atenonha, femme, ains Aſqua, compagne ou concubine, & viuent enſemble autant long-temps qu'il leur plaiſt, ſans perdre ny les uns ny les autres la meſme liberté qu'ils auoient de courir les cabanes, & ſans ceſte licence de chercher amis, ie croy que beaucoup de filles reſteroient vierges & ſans marys, pour eſtre le nombre plus grand que celuy des hommes à mon aduis, il en eſt preſque de meſme en France, où les guerres conſomment une infinité d'hommes, de là

vient que l'on y a bafty plus de monafteres de filles depuis trente ans ença, qu'il ne s'y en eftoit eftably mil ans auparauant, de quoy Noftre Seigneur reçoit gloire & fes efpouzes le Paradis.

Quand un ieune homme veut auoir une fille en mariage, il faut qu'il la demande à fes pere & mere, fans le confentement defquels la fille n'eft point à luy, bien que le plus fouuent la fille ne prend point leur confentement ny aduis, finon les plus fages. Ceft amant 317 voulant || faire l'amour à fa maiftreffe & acquerir fes bonnes graces, il fe peinturera le vifage & s'accommodera de fes plus beaux matachias, puis prefentera à fa maiftreffe quelque * colliers, braffelets ou oreillettes de pourceleine, & fi la fille a ce feruiteur aggreable, elle reçoit ces prefens, cela faict, ceft amoureux viendra coucher auec elle 3. ou 4. nuicts, & iufque là il n'y a point encore de mariage parfaict, ny de promeffe donnée, pour ce qu'après ce dormir il arriue affez fouuent que l'amitié fe refroidit & que la fille qui a fouffert ce paffe droict n'affectionne pas pour cela ce feruiteur, & faut après qu'il fe retire fans plus parler de mariage, comme il arriua de noftre temps à un ieune homme de la bourgade de Saint Nicolas ou Touenchain congedié par la feconde fille du grand Capitaine Auoindaon, de quoy le pere mefme fe plaignit à nous bien qu'il ne la voulut contraindre de paffer outre au mariage qu'il eut fort defiré.

Les parties eftans d'accord & le confentement des pere & mere donné, on procede à la ceremonie du mariage, par un feftin où tous les parens & amis des accordez font inuitez. Tout le monde eftant affemblé

& chacun en ſon rang aſſis ſur ſon ſeant, le pere de la fille ou le maiſtre de ceremonie à ce deputé, dit hautement deuant toute l'aſſemblée, comme tels & tels ſe marient enſemble & qu'à cette occaſion a eſté faicte cette aſſemblée & ce feſtin, à quoy tous reſpondent ho onnianne, voila qui eſt bien.

Le tout eſtant approuué & la chaudiere nette || chacun ſe retire, aprés auoir congratulé les nouueaux mariez d'un ho, ho, ho, puis ſi c'eſt en Hyuer (à cauſe que pour lors les meſnages ſont fournis de ce qui leur eſt neceſſaire) chaque femme eſt tenuë de porter à la nouuelle mariée un faiſſeau de bois pour ſa prouiſion, d'autant qu'elle ne le pourroit pas faire ſeule, & auſſi qu'il luy conuient vaquer à d'autres choſes pour ſon nouueau meſnage, qui eſt touſiours aſſez riche, puiſqu'il eſt aſſorty du contentement & de la paix, qui en eſt la principale piece. 318

Ceſte courtoiſie des femmes, ne ſe pratique point enuers toutes les nouuelles mariées, ny en toutes les Prouinces, mais i'ay appris qu'en quelque Prouince de noſtre meſme Amerique la couſtume eſtoit que les parens leur portoient chacun ſa piece de meſnage & de leur emmeublement, qui eſt une choſe fort commode, & que nous voyons pratiquer en quelque contrée de la Germanie.

Or il faut notter qu'ils gardent trois degrez de conſanguinité dans leſquels ils n'ont point accouſtumé de faire mariage : ſçauoir eſt du fils auec ſa mere, du pere auec ſa fille, du frere auec ſa ſœur & du couſin auec ſa couſine, comme ie recognu appertement un iour que ie monſtré une fille à un Huron & luy demanday ſi

elle eſtoit ſa femme ou ſa concubine, lequel me reſpondit qu'elle n'eſtoit ny l'une ny l'autre, ouy bien ſa couſine & qu'ils n'avoient pas accouſtumé de coucher 319 auec celles qui leur eſtoient ſi proches parentes, qui || eſt une obſeruation fort louable en comparaiſon de certains Gentils du Peru auant leur conuerſion, leſquels ſe marioient indifferemment à qui que ce fuſt, ſœurs, filles & meſmes à leurs meres. Mais hors cela toutes choſes ſont permiſes à nos Huronnes & à leurs voiſines.

De douaire il ne s'en parle point, non plus que de trouſſeaux, ni de poſſeſſions, & encore moins d'argent, auſſi quand il arriue diuorce, le mary n'eſt tenu de rien, ny la femme de luy rendre compte, chacun prenant ce qui luy appartient, qui n'eſt pas ſouuent grand choſe, un peu de fourrures, un peu de raſſades & quelque * eſcuelles. Item voyla tout, car les richeſſes principales qu'ils demandent en la perſonne qu'ils recherchent, ſont celles de l'eſprit & non de la terre, car mieux vaut un homme ou une fille ſans argent que de l'argent ſans homme ou fille vertueuſe, c'eſt le ſentiment de tous les bons Chreſtiens, qui s'accordent en cela auec tous les barbares.

Neantmoins ſi à ſucceſſion de temps il prenoit enuie à l'un de nos barbares, de repudier ſa femme pour quelque ſuiect que ce ſoit, comme il n'y a point eu de contrat paſſé par deuant Notaires, auſſi eſt-il facile de rompre leur mariage, & ſuffit au mary de dire aux parents de ſa femme & à elle-meſme, qu'elle ne vaut rien & qu'elle ſe pouruoye ailleurs, ce qu'elle faict, du moins elle ſort & vit en commun comme les autres, iuſques à ce que quelqu'autre la recherche, & non

ſeulement les hommes procurent ce diuorce quand les femmes leur en ont donné || quelque ſuiect, mais 320 auſſi les femmes quittent quelquefois leurs marys quand ils ne leur agreent point, ou qu'elles ayment un autre, tellement qu'il s'y en trouue qui ont eu quantité de marys, leſquels marys ſe remarient à d'autres femmes, & les femmes à d'autres hommes, le tout ſans difficulté & ſans ialouſie, qu'un autre ioüiſſe de leur couche. Il n'y a que pour les enfans leſquels ils partagent ordinairement par moitié, les filles à la mere, & les garçons au pere, ainſi qu'ils iugent expedient, car ils ne ſuiuent pas touſiours un meſme ordre entr'eux pour c'eſt * egard.

Les Montagnais & Canadiens obſeruent bien une partie des ceremonies des Hurons en leurs amourettes & mariages, mais encore ont-ils quelques choſes de particulieres & plus honneſtes, qui ne ſont neantmoins propres qu'à des barbares, & gens qui ne fuyent pas le hazard de tomber au péché.

Quand un ieune Montagnais deſire auoir une fille en mariage, il hante ſimplement ſa cabane peinturé & enioliué de diuerſes couleurs, & luy declare l'amour qu'il a pour elle, & elle au reciproque luy teſmoigne de l'affection, ſi elle a ſes entretiens aggreables, ſinon elle luy donne ſon congé. Eſtant le bien-venu il luy fait quelque preſent, lequel elle reçoit pour arre de ſon affection, cela faict cet amoureux viendra coucher auec elle, lorſqu'il luy plaira, non de nuict, mais en plein iour, enueloppez tous deux d'une couuerture, ſans ſe toucher, car il n'eſt pas permis de faire rien d'indecent, mais || ſeulement s'entretenir & diſcourir 321

de leur amour en la presence de tout le monde & non point en cachette.

Le ieune homme aggreant à la fille & la fille au garçon, il en parle à ses pere & mere, & à leur deffaut à ses plus proches parens, & ses parens à ceux de la fille, qui considerent auant de rien conclure, le personnage & son humeur, s'il n'est point paresseux, querelleur, mauuais chasseur, ou addonné aux femmes, car encor que ce dernier vice ne soit point en mespris chez eux, si ne font point estat de ceux qui s'y addonnent.

Or de mesme que l'on s'informe des garçons & de leur * deffauts, la mesme enqueste se faict pour les filles & de leurs imperfections, l'on voit s'y * elle est * point une coureuse, une caioleuse ou une desbauchée addonnée aux hommes, car de telles filles ils n'en font estat non plus que des chiennes (ainsi les appellent ils). L'on demande aussi si elle est * point une paresseuse, querelleuse, menteuse ou acariastre, car pour rien ils n'en voudroient, si elle trauaille bien proprement aux petits ouurages qu'elle a à faire, comme escuelles d'escorces, raquettes à courir les neiges & vestements, ayans tous deux les conditions requises, les peres & meres prennent iour pour les marier, & en attendant le temps expiré, les parents de la fille avec la fille mesme, trauaillent aux robes pour les futurs espoux & à disposer tout son emmeublement, qui n'arriue pas iusques dans l'excés, car ie vous asseure que quand elles ont une couuerture, une 322 chaudiere & quelques escuelles d'escorces || les voyla prou contentes & riches.

Pour le garçon il eſt auſſi reciproquement aſſiſté de ſes parens, car ſon pere luy fournit d'un canot d'eſcorce auec les auirons, de quelques rets & filets pour la peſche, d'une hache, d'une eſpée, d'un arc & fleches, mais ce qui eſt excellent & qui teſmoigne en effect une douce & amiable ſocieté en ceux qui n'ont iamais eu de pedagogue que la ſimple nature, eſt qu'un chacun des parens & amys des futurs eſpoux vont à la peſche ou à la chaſſe ſelon la ſaiſon, pour faire le feſtin des nopces, où au iour aſſigné, tous les parens s'eſtans aſſemblez & l'eſpouſée parée d'une belle robe neuue bien matachiée & le viſage huylé & peint de diuerſes couleurs, elle en faict autant à ſon futur mary, qui s'en tient d'autant plus beau qu'il eſt mieux coloré & barré d'huiles & de peintures.

Toute la ceremonie ſe paracheue au feſtin, où chacun taſche de ſe conſoler, aprés lequel, le gendre demeure de famille avec ſa femme au logis de ſon beau pere ou de ſa belle mere, & ne s'en retire que pour quelque different ou meſintelligence. Ils ne prennent auſſi ordinairement que chacun une femme, bien qu'il s'y en eſt rencontré qui en ont eu iuſques à 3. ou 4. mais fort rarement, ſinon un qui en auoit iuſques à 7. en diuers endroits, ce qui ne ſe voit iamais parmy nos Hurons, qui ont auec leur femme toute liberté de courir aux autres (mais ſans violence aucune) ce que n'ont pas nos Montagnais, qui meſpriſent d'ailleurs ces hommes chargez de pluſieurs femmes, comme ennemis de l'honneſteté.

|| Mais comme il eſt impoſſible qu'il n'y arriue 323 quelquefois des diſgraces dans un mariage, nos Mon-

tagnais pour paiſibles qu'ils ſoient, chaſſent aucune fois leur* femmes au loin, mais par le moyen de leurs amis, ils ſont facilement reconciliez & ſe remettent enſemble, ce qui ne ſe faict pas ſi ayſement parmy nos Hurons, où un chacun a bien toſt trouué party quand l'un des deux abandonne l'autre.

De la naiſſance, & de quelque ceremonies que les Sauuageſſes pratiquent à l'endroit des enfans nouueaux nais. De l'amour que les peres ont pour eux & de l'impoſition des noms & ſurnoms.*

Chapitre XVIII.

Nonobſtant que les femmes voyent d'autres hommes que leurs maris & les maris d'autres femmes que les leurs, ſi eſt-ce qu'ils ayment tous grandement leurs enfans, gardans cette loy que la nature a entée ès cœurs de tous les animaux d'en auoir le ſoin.

Or ce qui faict qu'ils ayment leurs enfans plus qu'on ne faict par deça, eſt à mon aduis qu'ils ſont le ſupport des peres & meres en leur vieilleſſe, ſoit pour les ayder à viure, ou bien pour les deffendre de leurs ennemis, & la nature conſerue en eux ſon droict tout entier pour ce regard : à cauſe de quoy ce qu'ils ſouhaitent le plus || eſt d'auoir nombre d'enfans, pour eſtre tant plus forts & aſſeurez de ſupport au temps de maladie ou de vieilleſſe, & neantmoins entre les Hurons les femmes n'y ſont pas ſi fecondes que par

deça: peut-eſtre à cauſe de tant d'amis ou du climat, ou pour autre raiſon que ie ne cognois point, non plus que pour celles qui donnent dauantage d'enfans aux Françoiſes qu'aux Eſpagnoles & Italiennes.

La femme eſtant preſte d'accoucher toute la ceremonie qu'ils y apportent n'eſt pas grande & les preparatifs encore moins curieux, car ils plantent ſimplement 4. ou 5. baſtons en un coin de la cabane, qu'ils entourent de peaux & couuertures, comme un habitacle dedans lequel ils couchent la malade à platte terre, ou pour le plus ſur quelque* fourrures ou rameaux de ſapin, & là elle faict ſon fruict aſſiſtée de quelque vieille qui luy ſert de ſage-femme, il y en a qui accouchent d'elles-meſmes & en peu de temps, & peu meurent de ce trauail, qui leur ſemble eſtre moindre qu'aux femmes delicates de par-deça.

L'enfant eſtant nay, le premier office qu'il faict eſt de ſonner la trompette en pleurant, pour dire qu'entrant au monde il entre à la guerre, comme en effect ce monde n'eſt qu'une guerre continuelle, un ſeiour de miſeres, & une vallée de larmes, où à peine auons nous gouſté de la vie qu'il faut gouſter de la mort.

Il y en a qui ont remarqué que ſi l'enfant eſt masle il profere dés auſſitoſt A, & E ſi c'eſt une femelle, comme ſi chacun en ſon ſexe ac- || cuſoit Adam & Eue, 325 d'où nous tirons toutes nos miſeres & calamitez, mais cela vient d'une autre cauſe que les medecins ſçauent & que ie ne peux expliquer.

En quelque contrée dés l'inſtant de la naiſſance de l'enfant, on leur frotte tout le corps d'huyle & de peintures comme au Breſil, & parmy nos Canadiens

mesme les meres leur peignent le visage de noir, aussi bien qu'en la mort de leurs parens, comme si entrant au monde il faloit des-ia penser au trespas, car le noir signifie deüil & tristesse.

Il y en a qui leur font aualer de la graisse fondue ou de l'huyle, sitost qu'ils sont sortis du ventre de leur mere, ie ne sçay à quel dessein ny pourquoy sinon que le diable (singe des œuures de Dieu) leur ait voulu donner ceste inuention pour contrefaire en quelque chose le S. Baptesme ou la Confirmation.

Les Canadiennes leur tordent aussi les deux genoüils en dedans leur faisant tourner les deux talons en dehors, en sorte que en marchant ils iettent les orteils en dedans & les talons en dehors, & ce afin qu'ils prennent leur ply, & qu'estans grands ils puissent plus facilement & commodement porter leurs raquettes & se tenir auec plus de fermeté dans les canots quand il faut estre debout, & en effect nous trouuons par experience qu'ils ont raison, & qu'ils les portent mieux que les François, qui iettent tousiours la pointe du pied en dehors, & par ainsi font que la queuë de leurs
326 raquet- || tes allans en dedans, les entrelassent souuent & se laissent tomber, comme il m'a pensé quelquefois arriuer au commencement que i'y estois moins stilé, où les Sauuages au contraire ont tousiours la queuë de leurs raquettes en dehors, & hors de crainte de pouuoir marcher dessus & s'entretailler comme nous faisons, dont nos cheuilles pourroient souuent dire des nouuelles, chaussez de sandalles de bois comme nous sommes & peu souuent de cuirs.

L'usage de porter des oreillettes est tellement an-

cien, qu'il eſt dit de Job qu'aprés ſon affliction, ſes parens & amis ſe conioüiſſans de ſa conualeſcence, luy firent preſent chacun d'une brebis, & d'un pendant d'oreille de fin or. Nos Sauuages les ont fort en uſage, non d'or ny d'argent qu'ils ne cognoiſſent point, mais de quoy que ce ſoit, c'eſt pourquoy la femme dés qu'elle eſt accouchée, ſuiuant la couſtume du païs, perce les oreilles de ſon petit en un, deux, trois, quatre ou cinq endroits, auec une aleine ou un os de poiſſon, non ſans quelque compaſſion & apprehenſion de leur faire douleur, mais peur qu'attendant plus tard les maux leurs * ſoient plus ſenſibles & inſupportables, puis y met des tuyaux de plumes ou autre choſe pour entretenir les trous, eſtant guéris ils y pendent des patinotres de porceleines ou autres bagatelles, & pareillement à ſon col quelque petit qu'il ſoit.

Apres que toutes les petites ceremonies ont eſté faictes à l'enfant nouueau né, on faict le feſtin || aux amis où la tarte & le bon vin n'eſt point eſpargné icy, ny le petun & la ſagamité là. Mais pour l'impoſition des noms, ils les donnent par tradition, c'eſt à dire, qu'ils ont des noms en grande quantité, leſquels ils choiſiſſent & impoſent à leurs enfans, aucuns deſquels ſont ſans ſignification & les autres auec ſignification, qu'ils diſent rarement à quiconque leur demande, car il ſont autant retenus à dire leur propre nom, comme libres de dire celuy des autres. 327

Ie veux bien aduertir auſſi les nouueaux François qui vont entr'eux que s'ils ne ſont ſoigneux de leur dire leur propre nom dés leur arriuée, que les Sau-

uages ne manqueront pas de leur en impoſer de ceux qu'ils croiront leur mieux conuenir.

A ce ieune garçon qui vint demeurer auec nous dans le païs des Hurons à cauſe qu'il eſtoit ieune, petit & fretillant, ils l'appellerent *Auhaitſique*, qui veut dire petit poiſſon. A un autre François un peu turbulant & leger de la main, ils luy donnerent le nom de *Houaonton*, qui ſignifie faſcheux & querelleur. A moy ils m'auoient donné le nom de grand Chef de guerre, ie ne ſcay par quelle raiſon (car ie n'auois ny eſpée ny mouſquet) ſinon que ie n'aprehendois aucun peril ny danger, ou pour la recommandation des chefs de l'habitation, leſquels auoient de l'affection & du reſpect particulier pour moy qui eſtois le moindre de tous nos frères.

Après que i'eu ſçeu par le moyen du Truche-328 || ment Bruslé & du ſieur du Vernet la ſignification de ce nom nullement conuenable à un pauure frere Mineur, ie leur dis qu'il m'appelaſſent par mon propre nom Gabriel, comme ils faiſoient mes deux autres confreres Ioſeph & Nicolas, ce qu'ils firent, ſinon par les champs & parmy les autres nations qu'ils uſoient du mot *Garihouanne*, grand Capitaine. On dit que les Roys du Péru, auoient accouſtumé de prendre les noms des principaux animaux, des principales plantes ou des plus belles fleurs de leur païs, pour donner à entendre & s'inſtruire eux-meſme * que comme ces choſes excelloient par deſſus celles de leur eſpèce, il falloit de meſme qu'ils paruſſent plus excellemment vertueux que tous les autres hommes du commun. Auſſi ce nom que mes Hurons m'auoient impoſé,

m'obligeoit à une plus exacte pratique de la vertu, non en paroles ſeulement, mais à la patience & à ſouffrir genereuſement les choſes qui contrediſoient à mon eſprit & deſplaiſoient à mes ſens, car pour la guerre contre les hommes elle n'eſtoit pas de mon gibier.

I'ay cogneu un homme d'entr'eux qui ſe nommoit *Onniannetani*, qui veut dire ie ſuis empeſché, un autre *Tarhy*, arbre, ie penſois au commencement qu'il voulait dire Tharé, le nom du pere d'Abraham, mais ie me meſprenois auec eux. Aucuns portent le nom de quelque animal, autres des montagnes, & valées, du vent, ou de quelque || partie du corps humain, & un qui s'appelloit Joſeph, mais ie n'ay pû ſcauoir qui luy auoit impoſé ce nom là, & peut eſtre que parmy un ſi grand nombre de noms qu'ils ont en uſage, il s'y en peut trouuer quelqu'uns approchans des noſtres, ou par rencontre ou a deſſein. 329

L'on tient que nos Montagnais ont cela de particulier qu'ils impoſent ſouuent deux noms à leurs enfans & quelquefois trois comme celuy qui fut nommé *Mahican, Atic, Ouche*, Loup, Cerf, Canot. Puis Choumin, Raiſin, Atic, Crapaut, Petitchiouan, la Mer monte, Amiscouecan, Vieille robe de Caſtor, & pluſieurs autres ſortes de noms à la fantaſie des parens, car auſſitoſt eſt donné le nom d'un oyſeau, ou d'une beſte, à l'enfant comme d'une autre choſe matérielle ou impropre.

I'ay quelquefois ruminé en moy meſme d'où pouuoient proceder ou deriuer les ſurnoms de nous autres Chreſtiens, veu qu'ils ne ſont pas ordinairement en uſage chez les Juifs, Payens & Infidelles, deſquels

nous ſommes deſcendus, car en fin nous auons tous pris naiſſance d'Eue & d'Adam, des Juifs ou des Gentils, & aſſeurement des enfans de Noël *, & ay creu, que pluſieurs ont eſté impoſez par le vulgaire, ou pour quelque action, ou pour quelque accident, & que 330 d'autres s'en ſont impoſez d'eux meſmes || prenans des noms de guerre, de ville ou de Seigneurie, enſeueliſſans par ce moyen le leur ancien, mais ie croy, & il y a bien de l'apparence que nos ſurnoms ſont pour la pluſpart les noms propres de nos anciens parens auant qu'ils fuſſent faicts Chreſtiens, auſquels on impoſoit un nouueau nom au Sainct Bapteſme, & le leur propre qu'ils auoient auparauant leur a ſeruy de ſurnom, qui eſt venu iuſques à nous de pere en fils, ainſi que nous pratiquons encores de preſent enuers pluſieurs de nos Canadiens conuertis, auſquels nous auons laiſſé leur ancien nom ſauuage pour ſurnom.

Car que veulent dire la pluſpart de nos ſurnoms, perſonne n'en ſçauroit rien dire, non plus que des noms des Payens, & Sauuages dont nous ignorons les loüanges, ou bien il faudroit qu'eux meſmes nous en donnaſſent l'explication, car ils en ont peu ſans ſignification, & ſi on conſidere de prés on trouuera que iamais nos anciens qui ont impoſé les premiers noms aux hommes, n'en ont donné aucun ſans conſideration, & qui n'aye ſignifié quelque choſe, comme i'ay dit, laquelle ſignification n'eſt point venuë iuſques à nous.

Or le nom que nos Sauuages ont impoſé à leurs enfans en la naiſſance leur reſte touſiours, ſinon que pour quelque occaſion particuliere & remarquable on

leur change, ou qu'on leur en adioufte encore un autre de vitupere ou d'honneur, comme i'ay dit en la || refurrection des valeureux Capitaines morts entre les neutres, où l'on faict reuiure leur memoire. 331

Nous auons appris du fieur Champlain qu'il y eut un Sauuage de fa cognoiffance qui par confideration voulut changer fon premier nom en celuy de Loup & Cerf, on luy en demanda la raifon & pourquoy il auoit pris les noms des deux animaux fi contraires, il refpondit qu'en fon païs il n'y auoit befte fi cruelle que le loup, & animal plus doux que le cerf, & qu'ainfi il feroit bon, doux & paifible enuers un chacun n'eftant point offencé, mais que s'il eftoit outragé, il feroit furieux & vaillant, & ne pardonneroit à perfonne, non plus que le loup au cerf, quand il le tient arrefté.

I'ay defia dit en quelque endroit de ce volume la force des femmes Sauuageffes, & comme elles accouchent fans grand trauail, du moins qui paroiffe, mais ie repete de rechef qu'elles font admirables, car elles n'ont pas fi toft mis un enfant au monde, qu'elles font encores pluftoft fur pieds, vont au bois, vont à l'eau, & font tout le refte de leur petit mefnage comme fi de rien n'auoit efté, de fe geindre point de nouuelle, & de faire la delicate encore moins. On fe rit plaifamment en France du caquet des accouchées, où toutes fortes de differens difcours s'eftalent & fe deuident, car l'une y parle de fon mary, & l'autre de fa feruante, du four, & du moulin, & du marché, des halles. O mon Dieu quel || cliquetits, il n'y a que les plus fpirituelles qui parlent un peu de Dieu mais en- 332

core ſobrement, car la mode & les collets, la iuppe, & les ſouliers ont là leur empire.

Un certain François fit un iour diuers interrogats à une ieune femme nouuellement releuée de ſes couches, ſur ce qu'elle n'auoit point paruë enceinte ny groſſe, guere plus qu'à ſon ordinaire (c'eſt que i'ay admiré entre nos Huronnes), ne s'eſtoit point plainte, & n'auoit point gardé la chambre, comme font les femmes de France. A cela toutes ſe prirent à rire, diſans que les Françoiſes eſtoient bien pareſſeuſes, & auoient bien peu de courage que pour auoir mis un enfant au monde elles vouluſſent tenir le lict, elles deuroient taſcher (dirent-elles) d'accoucher en Hyuer afin de faire comme les ours, qui ſe tiennent quatre ou cinq mois enfermez de peur du froid.

Et comme noſtre frere Geruais eſtoit un iour aupres du Sauuage Napagabiſcou malade dans ſa cabane, ſortit d'aupres de luy la femme de ce bon homme pour aller faire ſes couches à la cabane voiſine, mais auec tant de prudence que perſonne ne s'apperceut de ſon incommodité, non pas meſme ſon mary, que le lendemain matin que ſa belle-ſœur apporta une petite fille que Dieu luy auoit donnée, de quoy ils furent tous eſtonnez car perſonne ne s'eſtoit apperceu de ſa groſſeſſe, ny le frere Geruais qui demanda à cette femme, 333 mais un peu trop ſimplement ſi cette || fille eſtoit d'elle, laquelle luy reſpondit en riant que ouy (car il n'y auoit que 4. ou 5. mois qu'elle eſtoit accouchée) & puis dit & quoy les femmes de France en ont elle * ſi ſouuent, non dit le Religieux que d'année en année, & au plus de neuf en dix mois, mais il leur arriue

quelquefois d'en auoir deux d'une couche (pour moy i'ay efté une fois en un village, où une femme eftoit accouchée de quatre garçons ayans tous vie). A cela elle fit un grand cry difant: *Cheté*: (car c'eft leur façon d'admirer) elles reffemblent donc aux femelles des eslans qui portent deux petits à la foys, iamais ie n'ay veu aucune femme de noftre Nation auoir deux enfans d'une couche. Ie croy qu'elle auoit quelque raifon, car la chofe arriue fort rarement entr'eux, neantmoins pendant que i'eftois aux Hurons une fille en accoucha de deux, de quoy elle reftoit toute honteufe, non d'auoir perdu fa virginité qui ne leur eft point honorable, mais d'auoir fait un iumeau.

Entre les Montagnais ils ont cette couftume que perfonne ne fe fert de vaiffelles, calumets ou petunoirs de la nouuelle accouchée pendant le temps de 15. iours, tenant tout cela comme immonde, lefquels ils ne veulent mefme pas toucher, & les bruslent après ce temps là, ce qui fent fort de fon honnefteté.

|| *Du choix qu'il faut faire des nourrices. De la nourriture & emmaillotement des enfans, comme ils font endurcis à la peine, & ne fuccedent point aux biens du pere.* 334

Chapitre XIX.

Donner une bonne & vertueufe nourrice à l'enfant, eft le fait d'une mère fage qui y doit auoir l'œil, car

de là depend en partie ſa bonne inclination, pour ce qu'il tient ordinairement plus du naturel de celle qui l'a alaicté, que de celuy qui l'a engendré, comme l'antiquité a tres-bien experimenté en Titus fils de Veſpaſian, & en pluſieurs autres, lequel (ainſi qu'eſcrit Lampride) fut tout le temps de ſa vie ſuiet à pluſieurs maladies & infirmitez, à cauſe qu'il auoit eſté baillé à nourrir à une nourrice ſuiette à maladie.

Mais le pis eſt qu'il demeure quelque impreſſion & caractere aux ames de cette vicieuſe nourriture, comme le Grec eſcrit au ſecond liure des Ceſars, lorſqu'il fait mention de Calligula quatrieme Empereur de Rome : les cruautez & infamies duquel n'eſtoient imputées à pere ny a mere : mais à la nourrice qui l'alaicta, laquelle outre qu'elle || eſtoit cruelle & barbare d'elle-
335 meſme, encore frotoit elle quelquefois le bout de ſa mamelle de ſang, & le faiſoit ſuccer à l'enfant qu'elle allaitoit.

Si la nourrice eſt iurongne, elle prepare l'enfant à conuulſion & debilité, meſme le fera yurongne & comme on lit en la vie de l'Empereur Tibere, qui fut grand yurongne, parceque la nourrice qui l'alaictoit non ſeulement beuuoit exceſſiuement, mais elle ſeura l'enfant auec des ſouppes trempées à du vin.

Et voyla pourquoy le diuin Platon entre les Grecs & Lycurgue entre les Lacedemoniens ordonnerent & commanderent en toutes leurs loix, non ſeulement que toutes les femmes ſimples, mais les bourgeoiſes, Damoiſelles & de moyen eſtat, nourriſſent leurs enfans, & celles qui eſtoient Princeſſes & délicates au moins qu'elles nourriſſent leurs enfans aiſnez, à cauſe

comme i'ai dit, que l'enfant ſucce ordinairement l'humeur & l'inclination de la nourrice auec le laict de ſa mamelle.

Ioint que comme dit le meſme Platon en ſon troiſieſme liure des Loix, que iamais les enfans ne ſont autant aimez des meres, comme quand elles les nourriſſent de leurs propres mamelles, & que les peres les tiennent entre leurs bras, ce qui eſt vray ſemblable pour ce que la premiere amour en toutes choſes eſt la plus vraye amour.

Plutarque au liure du regime des Princes || dit que 336 Thomiſte ſixieſme Roy des Lacedemoniens, mourant laiſſa deux enfans deſquels le ſecond herita au Royaume, pour ce que la Reyne l'auoit nourry, & non le premier à cauſe qu'une nourrice l'auoit alaicté nourry & esleué. Et de ce demeura la couſtume en la pluſpart des Royaumes d'Aſie, que l'enfant qui ne ſeroit alaicté des mamelles de ſa propre mere, n'heritaſt aux biens de ſon propre pere.

Mais ſans aller chercher des couſtumes plus au loin : les anciennes femmes d'Allemagne tant loüées par Tacite, d'autant que chacune nourriſſoit ſes enfans de ſes propres mamelles, & n'euſſent voulu qu'une autre qu'elle les euſt alaictez, comme il ſe pratique encor de preſent en la pluſpart des pays circonuoiſins, qui ſe liberent par ce moyen là entre les autres inconueniens ſuſdits de receuoir un enfant pour un autre, ce qui eſt quelquefois arriué.

De cette loy ſe peuuent liberer ſans ſcrupule, les femmes auſquelles la nature n'a point donné aſſez de force pour pouuoir ſupporter, & le iour & la nuict les

importunitez d'un enfant criard, car alors ſelon Dieu on peut auoir recours à une nourrice, non à la premiere venuë, mais à une ſage & vertueuſe, comme firent iadis deux certaines Dames bourgeoiſes, qui toutes deux firent choix d'une meſme nourrice, à laquelle elles donnerent à nourrir en diuers temps, l'une deux 337 filles, & l'autre deux garçons laquelle nour- || rice fit apres le mariage entre ſes quatre nouriſſons qui ſe marierent tous en un meſme iour, & fus prié du feſtin, où ie n'allay point pour ce qu'ils eſtoient Huguenots. Mais on peut inferer que le mariage de ces quatre eſtoit un mariage bien fait, car ayans eſté nourris d'une meſme mamelle ils pouuoient auoir ſuccé une meſme humeur, ou du moins qu'il s'eſtoit attaché en leur nature ie ne ſçay quoy de fort approchant à la ſageſſe & modeſtie de leur mere de laict.

Nos Sauuageſſes ſans autre loy que celle que la nature leur donne, d'aymer, nourrir & esleuer leurs enfans, puiſque les animaux meſmes les plus feroces ont ſoin de leurs petits, les allaictent de leurs propres mamelles, & n'ayans l'uſage ny la commodité de la bouillië, elles leur baillent des meſmes viandes deſquelles elles uſent, apres les auoir bien maſchées, & ainſi peu a peu les esleuent. Que ſi la mere meurt auant que l'enfant ſoit ſeuré, le pere, ou à ſon défaut une autre perſonne, faict boüillir du bled d'Inde dans un pot de terre, puis en tire l'eau, laquelle il prend peu à peu dans ſa bouche & la ioignant à celle de l'enfant luy fait aualler cette eau, qui luy ſert de laict & de boüillie, ie l'ay veu ainſi pratiquer à pluſieurs & particulierement enuers le petit

de noſtre Sauuageſſe baptiſée, duquel le pere auoit un ſoin ſi particulier qu'il ne le negligeoit en rien, & luy faiſoit aualler luy meſme de cette eau, ou boüillon.

|| De la meſme inuention ſe ſeruent auſſi les Sauuageſſes pour nourrir les petits chiens que les meres ne peuuent engraiſſer, ce que ie trouuois fort ſalle & vilain, d'ainſi ioindre à leur bouche le muſeau des petits chiens, qui ne ſont pas ſouuent fort nets. 338

En quelque prouince de noſtre Inde occidentale, on n'emmaillotte point les enfans, peur de les rendre courbez ou contrefaicts par cet empreſſement, ce ſeroit neantmoins les mettre en un grandiſſime peril, n'eſtoit qu'on les couche dans des lits ſuſpendus en l'air, comme font nos Canadiens, d'où ils ne peuuent tomber ny ſortir.

Mais nos Huronnes qui n'ont point l'uſage du berceau, ny de ſes lits ſuſpendus, emmaillottent leurs petits enfans durant le iour dans des peaux ſur une petite planchette de bois de cedre blanc d'enuiron deux pieds de longueur ou peu plus, & un bon pied de largeur, où il y a à quelqu'uns un petit arreſt, ou aiz plié en demy rond attaché au-deſſous des pieds de l'enfant, qu'ils appuyent contre le plancher de la cabane, ou bien elles les portent promener auec icelles derriere leur dos, auec un collier ou cordelette qui leur pend ſur le front. Elles les portent auſſi quelquefois nuds hors du maillot, ou derriere leur dos, preſque debouts, la teſte en dehors, qui regarde des yeux d'un coſté & d'autre par-deſſus les eſ- || paules de celle qui le porte. 339

Lorſque l'enfant eſt emmaillotté ſur la petite planchette, ordinairement eniolíuée de matachias & chap-

pelets de pourceleine, ils luy laiſſent une ouuerture deuant la nature, par où il faict ſon eau, & ſi c'eſt une fille, ils y adiouſtent une fueille de bled d'Inde renuerſée, qui ſert à porter l'eau dehors, ſans que l'enfant ſoit gaſtée de ſes eauës, ny ſalle de ce coſté là, laquelle inuention eſt pratiquée par les Turcs meſmes, mais plus commodement, car i'en ay veu un modelle. Ils font un pertuis au berceau au deſſous du ſiege de l'enfant qui eſt deſcouuert, & appliquent un tuyau courbé à la nature, lequel paſſant entre les iambes de l'enfant, reſpond à ce trou du berceau, ſous lequel ils tiennent un petit pot qui reçoit les excremens l'urine, & par ce moyen rend les enfans touſiours nets & mieux ſentans que ceux d'icy, d'ou ie conclus que pour ce regard on deuroit les imiter, particulierement les pauures gens qui ont faute de linge, d'eſtoffes & d'habits.

Les Sauuageſſes comme elles n'ont iamais eu l'uſage du linge, ny la methode d'en faire, encore qu'elles ayent du chanure aſſez, ont trouué l'inuention d'un duuet fort doux de certains roſeaux, ſur leſquels elles couchent leurs enfants fort mollement, & les nettoyent du meſme duuet, ou auec de la poudre de bois ſec & pourry, & la nuict venuë, elles les couchent ſou-
340 uent || tout nuds entre le pere & la mere, ou dans le ſain de la mere meſme, enueloppé de ſa robe pour le tenir plus chaudement, & n'en arriue que tres-rarement d'accident.

Les Canadiens & preſque tous les peuples errants ſe ſeruent encore d'une pareille planchette pour coucher leurs enfans, qu'ils appuyent contre quelque ar-

bre ou l'attachent aux branches, mais encore dans des peaux ſans planchette, à la maniere qu'on accommode ceux deça dans des langes, & en ceſt eſtat les poſent de leur long doucement dans une peau ſuſpenduë en l'air, attachée par les quatre coins aux bois de la cabane, comme ſont les lits de roſeau des Mattelots ſous le tillac des Nauires, & s'ils veulent bercer l'enfant, ils n'ont qu'à donner un bransle à cette peau ſuſpenduë, laquelle ſe berce d'elle-meſme.

Les Cimbres auoient accouſtumé de mettre leurs enfans nouueaux naiz parmy les neiges, pour les endurcir au mal, & nos Gaulois au contraire les delicatent le plus qu'ils peuuent, pour les rendre fluets & mal ſains, de ſorte que s'ils ſentent un peu de vent, de chaud ou de froid plus qu'à l'ordinaire, tout eſt perdu, voyla un enfant malade, il faut le Medecin, il luy faut ouurir la veine, cette viande ne lui eſt pas propre, gardez vous du bruit, & pour petit qu'il ſoit, on fait de ſon eſtomach une || boutique d'Apoticaire, & 341 d'où vient cela, ce qu'ils ſont trop mignardez, & nais de parens fluets, car on ne voit point tant d'infirmitez aux enfans villageois non plus qu'à ceux de nos barbares qui n'y apportent point tant de façon. Bon Dieu que d'abus & de ſottiſe il y a parmy de certaines maiſons des grands, vous diriez proprement à les voir faire, & à les entendre qu'ils ont un autre pere qu'Adam, qu'ils ne ſont point de la meſme nature des autres hommes, & qu'ils auront un Paradis à part, ouy & tel qu'ils l'auront fabriqué par leurs œuures.

Nos Sauuageſſes imitans les Cimbres esleuent leurs enfans le moins delicatement qu'il leur eſt poſſible, &

les laissent non seulement trotter & courir nuds à quatre pieds par les cabanes, sans ayde ny conduite de personne; mais estans grandelets ils se veautrent, courent & se roullent dans les neiges, & parmy les plus grandes ardeurs de l'Esté, sans en receuoir aucune incommodité, de quoy ie m'estonnois fort, & de ce que mettant quelquefois un petit morceau de sucre dans la bouche des petits enfans ils me suiuoient à quatre pieds, comme petites bestioles, dans les plus grandes rigueurs de la saison. Et de là vient qu'ils s'endurcissent tellement au mal, & à la peine, qu'estans deuenus grands, vieils & chenus, ils restent touiours forts & robustes, sans ressentir presque aucune indisposition,
342 & || mesmes les femmes enceintes sont tellement fortes, qu'elles s'accouchent souuent d'elles-mesmes, comme elles m'ont dit, & n'en gardent point la cabane pour la plus part. I'en ay veu arriuer de la forest chargées d'un gros faisseau de bois qui accouchoient dés aussi tost qu'elles estoient arriuées, puis au mesme instant sus pieds, à leur ordinaire exercice.

Et pour ce que les enfans d'un tel mariage ne se peuuent asseurer legitimes, ils ont cette coustume entr'eux, aussi bien qu'en plusieurs autres endroits des Indes occidentales, que les enfans ne succedent point aux biens de leur pere; mais ils en font successeurs & heritiers, les enfans de leurs propres sœurs, lesquels ils sont asseurez estre de leur sang & parentage, & par ainsi les hommes sont hors du hazard d'auoir pour heritiers les enfans d'autruy bien qu'ils fussent de leurs propres femmes.

En suitte de cela il y en a qui pourroient douter

que les peres euſſent de l'amitié pour leurs enfans, n'eſtant point aſſeurez qu'ils fuſſent de leur faict, ou non, mais ie vous aſſeure encor une fois, qu'ils les tiennent ſi cher, & en font tant d'eſtat qu'ils ne les voyent pas à demy, leur donnent toute la liberté qu'ils veulent & ne les reprennent pour faute aucune, car de chaſtiment il ne s'en parle point, c'eſt pourquoy il ne faut pas s'eſtonner ſi eſtans grands ils ſe portent ſi facilement au vice, puiſque dans || les familles Chreſtiennes & Religieuſes, où la correction & le chaſtiment manque* à la ieuneſſe, on n'y voit que deſordre, qu'ambition & preſomption d'eſprit, auec plus d'excez de beaucoup que dans les familles ſauuages les plus barbares, & esloignées de la cognoiſſance de Dieu. 343

Il faut que ie m'explique & diſe (pour ne condamner les innocens auec les coupables) que s'il y a un grand nombre d'enfans Sauuages mal-ſages, & vicieux, & ſans le reſpect deu à leurs parens, il y en a un autre grand nombre qui font mieux. Car outre qu'ils n'ont pas tant de legeretez pueriles, comme beaucoup d'enfans par deça, ils ſont doüez d'une petite grauité ſi iolie, & d'une modeſtie naturelle ſi honneſte, que cela les rends * extremement agreables & amyables, de ſorte que ie prenois un ſingulier plaiſir de leur enſeigner les lettres & de les inſtruire en la Loy de Dieu, ſelon qu'ils en eſtoient capables; auſſi en auions nous touſiours pluſieurs dans noſtre cabane, où nous leur donnions facile accez, aux heures qui ne nous eſtoient point incommodes, & non ſans quelque difficulté aux mauuais garçons, pour les obliger à imiter les bons.

Nous en auions pratiqué cinq ou ſix de tres iolys, beaux, & d'un fort bon eſprit pour les amener en France, auec le conſentement de leurs peres & meres, 344 mais quand || il fut queſtion de partir, cet amour ſi tendre des meres & le reciproque des enfans enuers elles, tira tant de larmes des yeux des uns & des autres qu'en fin elles eſteignirent cette premiere deuotion, par un ouy dire qu'on foüettoit, qu'on pendoit & qu'on faiſoit mourir les hommes entre les François, ſans diſcerner l'innocent du coupable, doctrine qui leur auoit eſté donnée par le Huron Sauoignon, laquelle nous empeſcha du tout d'en pouuoir amener aucun quelque promeſſe que leur fiſſions d'un bon traictement & de les ramener en leur pays dans dix huict ou vingt Lunes, qui ſont un an & demy de temps, car il ne ſe pouuoit à moins.

De l'inſtruction de la ieuneſſe & des exercices ordinaires des enfans. — De la diſſolution des François. — Et d'une certaine Nation où l'on couppe le né des filles mal viuantes.

Chapitre XX.

Ce grand Empereur Marc-Aurelle, que pleuſt à Dieu qu'il euſt eſté chreſtien, il ne luy eut rien manqué digne d'un Prince egallement puiſſant & ver-345 tueux, || diſcourant un iour auec ſon amy Pullion du ſoin que les anciens Romains auoient d'inſtruire

leurs enfans dans la vertu & l'habitude des bonnes mœurs, dit de luy-mesme ces parolles dignes à la verité d'estre grauées & burinées sur le cœur de tous ceux qui ont à gouuerner la ieunesse & les esprits encore tendres, dans la vertu.

Mon pere Anne Vere, fut en cas autant digne de loüange, comme ie suis digne de reprehension : car moy estant ieune enfant, iamais ne me laissa dormir en lict, assoir en chaire, boire ny manger auec luy à sa table, & si n'osois hausser ny leuer la teste ny les yeux pour le regarder en face, & pour ce souuent me disoit : Marc mon fils, i'ayme trop plus que tu sois vertueux & honneste Romain, que Philosophe superbe & dissolu, car celuy là est indigne de viure & de paroïstre entre les hommes qui n'ensuit la vertu, laquelle les Dieux mesmes recompensent dans le ciel, & les hommes honorent sur la terre.

Puis poursuiuant son discours disoit : anciennement les enfans des bons tettoient iusques à deux ans, iusqu'à quatre viuoient en leur appetit & volonté, lisoient iusques à six & estudiaient en grammaire iusques à dix, puis deuoient prendre office ou mestier, selon qu'ils se sentoient appelés ou destinés, ou s'adonner à l'estude, ou aller aux exercices de la guerre, de maniere que parmy Rome ils n'alloient oisifs ny vagabonds, veu mesmes qu'ils auoient des Maistres & Precepteurs vieils & tellement sa- || ges & prudens, que leur seule presence sans mot dire, estoit capable de les maintenir dans leur deuoir & conseruer dans la vertu. 346

I'ay estudié, dit ce bon Prince, en grammaire auec un Maistre qui s'appelloit Euphermon, il auoit la teste

toute blanche de vieilleſſe, il eſtoit fort moderé en parler, en diſcipline fort rigoureux, & en la vie treshonneſte, pour ce qu'en Rome y auoit une Loy que les Maiſtres des enfans fuſſent fort anciens, de maniere que ſi le diſciple auoit l'aage de dix ans, le Maiſtre deuoit paſſer cinquante. Et ce qui faict qu'à preſent on voit ſi peu d'enfans ſages & modeſtes, c'eſt pour ce que les Maiſtres ſont eux-meſmes ieunes & ſans vertu & ont encore moins d'experience; c'eſt pour quoy on ne doit trouuer eſtrange ſi on ne leur obey pas touſiours en choſes iuſtes & licites, puis qu'en imprudens & peu experimentez, ils commandent ſouuent choſes iniuſtes, où * par une maniere trop precipitée s'emportent au gré de leurs paſſions à la moindre mouſche qui les picque, penſans par là ſe faire eſtimer bon conducteur de la diſcipline & du bon gouuernement, en meſme paralelle de ceux qui pour eſtre maintenus tollerent les choſes qu'ils deuroient corriger.

Car les commandemens iuſtes & bien digerez, encore qu'il n'appartienne pas aux diſciples de les examiner, font les cœurs doux, ſouples & debonnaires, comme au contraire, les commandemens iniuſtes ou mal-faicts, tournent & conuertiſſent les hommes humbles & doux, en perſonnages durs & auſteres, comme 347 || l'experience nous l'a faict voir maintefois, & dans les Religions les plus auſteres meſmes, où la voye de la douceur eſt touſiours employée la premiere, puis la verge ſi elle ne ſuffit.

Il eſt vray que nous voyons ſouuent des peres, eſtre cauſe de la perte de leurs enfans, & de la corruption

de leurs mœurs, par les mauuaises habitudes qu'ils leur laissent prendre en leur bas aage. Car les uns font gloire de les nourrir dans les delicatesses & les delices, & leur souffrent de faire tout ce qu'ils veulent comme s'ils estoient enchantez des merueilles imaginaires de leur esprit & de leur beauté, sans se mettre en peine de ce qui en arriuera quand ils seront grands. Les autres tout au contraire les esleuent auec trop de rigueur, comme aux maisons des mecaniques, & ceux cy les perdent encore; car comme par une excessiue delicatesse, les forces du corps & de l'esprit s'affoiblissent, aussi par un chastiment trop rude, ils deuiennent si hebetez qu'ils perdent souuent toute esperance d'apprendre, & sont en des apprehensions continuelles, qui les empeschent de faire rien de viril, de maniere que pour les rendre tels qu'ils doiuent estre, il n'est rien meilleur que tenir un milieu entre la douceur & la seuerité, afin qu'aux occasions ils soient tousiours discrets & sages, & apprennent sans timidité.

Or que ce milieu dans lequel consiste la vertu soit pratiqué par nos Sauuages enuers leurs enfans, il y a apparence qu'ils n'y manquent pas en toutes choses, bien qu'ils leur souffrent || les desobeïssances, & de manquer au respect qu'ils doiuent à leurs parens. I'en ay veu de bien sages, i'en ay veu de bien fols & temeraires, mais cela venoit de l'instinct & inclination de leur propre nature, à laquelle ils adherent, & non de l'instruction & conduite de leurs parens, lesquels les laissent viure dans toute sorte de liberté, la bride sur le col & sans chastiment comme ils ont esté eux-mesmes esleuez sans correction, car les Sauuages n'en sçau- 348

roient souffrir à leurs enfans, & de vérité ils n'en meritent souuent pas tant que ceux d'icy, pour ce qu'ils ont moins de malices & moins d'instructions.

S'ils ne sçauent que c'est d'estre rudoyez & seuerement reprimandez, ils n'experimentent non plus de delicatesses & sont esleuez fort austerement. De ses petites mignardises & caresses que les peres & meres traictent icy leurs enfans, on ne sçait que c'est aux Canadiens, car ils ayment d'une amitié plus cachée que descouuerte, & plus virilement que sensuellement, & par cette maniere de gouuernement l'on peut iuger comme i'ay des-ia dit, que nos Canadiens tiennent quelque chose du milieu en la conduite de leurs enfans, & mesme nos Montagnais, lesquels ne font autre reprimande à leurs petits garçons quand ils crient, que de leur dire : Et quoy ne veux tu pas te taire, ie te dis que tu ne tueras point d'Ours, d'Eslans, ny de Castors, & si tu te tais tu en tueras. Et aux filles ils leur disent seulement : Cheté ega maché, arreste-toy, ne crie pas, & rien plus.

349 || Leurs exercices ordinaires, particulierement des ieunes garçons n'est pas de bien employer le temps, ny d'apprendre mestier, car il n'y en point entre nos Canadiens & Hurons, où chacun mesnage faict de luy-mesme ce qui luy est conuenable & necessaire, soit à coudre, à filler, faire des pots de terre, & toute autre ouurage & action de mestier qui leur faict besoin ; mais nos ieunes Hurons s'exercent principallement à tirer de l'arc en quoy ils se rendent fort adroits, à darder la fleche, qu'ils font bondir & glisser droict superficiellement par dessus le paué, ioüer auec des bastons cour-

bez qu'ils font couler par deſſus la neige & croſſer une bale de bois leger comme l'on faict par-deça. Apprendre à ietter la fourchette auec quoy ils herponnent le poiſſon entre les enfans des Quiennontateronons, & darder l'eſpée entre nos Montagnais, par le moyen d'un baſton au bout duquel ils attachent une aleine, qu'ils eslancent contre un but, puis à beaucoup d'autres petits ieux & exercices de recreation, qui ne les empechent pas de ſe retrouuer à la cabane aux heures des repas, & lorſqu'ils ont faim d'aller griller du bled.

Que ſi une mere prie ſon fils d'aller querir de l'eau, du bois, ou faire quelque autre ſemblable ſeruice du meſnage, il luy reſpond que c'eſt un ouurage de fille & n'en faict rien : que ſi parfois nous obtenions d'eux de ſemblables ſeruices, c'eſtoit à condition qu'ils auroient touſiours entrée en noſtre cabane, ou pour quelque * eſpingles, plumes ou autre petite choſe à ſe pa- || rer, de quoy ils eſtoient fort contans & nous auſſi, 350 pour ces petits & menus ſeruices que nous en receuions.

Il y en auoit pourtant de malicieux, qui ſe donnoient le plaiſir de couper la corde qui ſouſtenoit noſtre porte en lair*, & puis eſtant tombée nioient abſolument que ce fuſſent eux, ou bien prenoient la fuite, car ils n'aduoüent iamais guere leur faute s'ils ne ſont attrapez ſur le fait ou que l'on ne leur conuainque l'eſprit par raiſons. C'eſt une petite vanité qui n'eſt pas blaſmable en eux, comme elle pourroit eſtre en des chreſtiens de vouloir eſtre eſtimé meilleur qu'on n'eſt, c'eſt neantmoins la perfection du iourd'huy, car qui

voyons nous qui vueille fouffrir le mefpris qu'il merite, ou d'eftre eftimé pour tel qu'il eft, perfonne, car le monde ne veut point de ces pratiques là, on la laiffe pour les Cloiftres, encore y eft-elle fouuent bien mal traictée & encores plus mal receuë, par ceux qui deuroient monftrer l'exemple aux autres.

Il y en a qui veulent bien eftre eftimez pour tels qu'ils font, non par vertu, mais par imprudence, & font voir eux mefmes à defcouuert l'imperfection & malice de leur efprit, de laquelle ils veulent tirer gloire, mais gloire qui leur tournera à confufion deuant Dieu.

De mefme que les petits garçons ont leur exercice particulier, & apprennent à tirer de l'arc les uns auec les autres, fi-toft qu'ils commencent à marcher, on met auffi un bafton entre les mains des petites fillet-
351 tes, en mef- || me temps qu'elles commencent à fe fortifier, pour les ftiller & apprendre de bonne heure à piler le bled, qui eft leur exercice plus rude, & eftans grandelettes elles ioüent auffi à diuers petits ieux auec leurs compagnes, & parmy ces petits ébats on les dreffe encore doucement à de petits & menus feruices du mefnage, & auffi quelquefois (chofe deplorable) au mal qu'elles voyent commettre deuant leurs yeux, qui faict qu'eftans grandes elles ne valent rien pour la plufpart & font pires (peu exceptées) que les garçons mefmes, fe vantans fouuent du mal, qui les deuroit faire rougir & qu'elles n'ont pas commis pour fe faire rechercher & admirer comme valeureufes desbauchées.

Les Montagnaites apprennent auffi ce qui eft du mefnage, à faire les robes, les raquettes, les efcuelles

uſtencilles, vaiſſelles & autres petites ioliuitez, peindre & faire des franges aux robes, & nagent comme canars. Ie louë Noſtre Seigneur de ce que les Huronnes prenoient d'aſſez bonne part nos reprimandes, & qu'à la fin elles commençoient d'auoir de la retenuë & quelque honte de leur diſſolution, n'oſans plus que fort rarement uſer de leurs impertinentes parolles en noſtre preſence, & admiroient en approuuant l'honneſteté que leur diſions eſtre aux filles de par-deça, ce qui nous donnoit eſperance d'un prochain amendement de vie, ſi les François qui eſtoient montez auec nous par une malice effrenée, ne leur euſſent dit le contraire, diffamans & taxans meſchamment l'honneur & la pudicité des femmes & filles de leur || païs, 352 pour pouuoir continuer auec plus de liberté leur vie infame & mauuaiſe, tellement que ceux qui nous deuoient ſeconder & ſeruir par bons exemples, à l'inſtruction & conuerſion de ce peuple, eſtoient ceux-là meſmes qui nous empeſchoient, & deſtruiſoient le bien que nous allions eſtabliſſant. Il y en auoit neantmoins quelqu'uns de tres-honneſtes & diſcrets, leſquels s'ils faiſoient du mal, il ne venoit pas à noſtre cognoiſſance, & n'eſclatoit point en publique*.

Tous les peuples infidelles & barbares, ne ſont point neantmoins tous tellement abrutis dans le mal & ſi plongez dans l'horreur du vice, qu'il ne s'y en trouue encore quelqu'uns, qui obſeruent les loix de l'honneſteté & plus rigoureuſement que les chreſtiens meſmes, bien que les premiers n'ayent aucune loy, qui leur defende le mal & les derniers ayent les deffences expreſſes du Createur de ne le commettre pas.

L'un de nos François nommé Crenole, ayant esté à la traicte du costé Nord, en une nation esloignée enuiron cent lieuës des Hurons, tirant à la mine cuiure, nous dit à son retour y auoir veu plusieurs filles, ausquelles on auoit couppé le bout du nés selon la coustume du païs, pour auoir faict bresche à leur honneur (bien opposite & contraire à celle de nos Hurons & Canadiens, qui leur permet toute liberté), & nous asseura de plus auoir veu ces Sauuages, faire quelque forme de priere auant que prendre leur repas : qui 353 estoit un preiugé, qu'ils || recognoissoient & adoroient vrayment quelque diuinité, à laquelle ils rendoient aussi action de graces aprés leur repas. Cette disposition nous fit conceuoir un grand desir d'y aller, si Dieu par sa diuine prouidence n'en eust autrement ordonné, me renuoyant pour affaires en Canada, & de là en France pour Paris.

De l'excellence de l'escriture. Des principes que nous en donnions aux enfans Hurons, de leur langue & de celles des Canadiens.

Chapitre XXI.

Entre toutes les choses plus admirables du monde, l'escriture est digne d'estre de tres-grande admiration. Premierement pour son premier Autheur qui a esté Dieu mesme, secondement pour son utilité, Dieu en a esté le premier Autheur, comme les parolles qu'il tint

à Moyſe nous l'apprennent : Monte dit le Seigneur, & vien me treuuer ſur la montaigne, là ie te bailleray deux tables de pierre: la Loy & les commandemens que i'ay eſcrits, afin que tu les enſeignes aux fils d'Iſraël. Ce que Dieu auoit eſcrit eſtoit engraué dans les tables que Moyſe rompit puis aprés émeu de colere, lorſqu'il trouua les enfans d'Iſraël idolatrans aprés le veau d'airain.

|| Depuis Dieu fit commandement à Moyſe de renouueller les tables, & d'eſcrire ce qui eſtoit contenu en celles qui eſtoient rompuës, ſi bien que nous voyons par là, que c'eſt Dieu qui eſt Autheur de l'eſcriture, & que Moyſe a eſté le premier entre les hommes, qui a eſcrit, voyons de l'imprimerie. 354

L'inuention de l'imprimerie en Europe, comme tient la commune opinion, a commencé en l'an de grace 1438, & eſt attribuée à un Allemand appellé Jean Guttemberg, & le premier moule dont on imprima ſe fit en la ville de Mayence en Allemagne, duquel lieu un autre Allemand nommé Conrad en porta l'inuention en Italie, & que le premier liure qui s'imprima, ce fut un œuure de S. Auguſtin lequel eſt intitulé De la Cité de Dieu.

Mais les Chinois peuples inuentifs & des mieux poliſſez de la terre, s'attribuent auec quelque apparence de raiſon, l'honneur d'en auoir eſté les premiers inuenteurs, & que les peuples Germaniques ne l'ont ſçeu qu'aprés eux, ou appris de quelqu'un d'eux. De meſme ils s'attribuent l'honneur d'auoir eſté les premiers inuenteurs de l'artillerie, car elle ne commença en Europe qu'en l'an 1330. par l'induſtrie d'un Alle-

mand. Munster en sa Cosmographie liu. 7. dit en l'an 1354. par un Moine Allemand nommé Bertholde Sohonores.

A la verité on ne sçauroit assez loüer l'inuention & l'utilité de l'Escriture, puis qu'un Dieu en a esté le premier Autheur, & que d'elle dépend la principale

355 science des hommes, mais || pour ce qu'elle ne s'apprend qu'auec peine & un grand temps, peu de Hurons s'y vouloient adonner, & se contentoient de conter les fueillets de nos liures, & d'en admirer les images auec tant d'attention qu'ils perdoient tout autre soin, & eussent passé les iours & les nuicts entiers qui les eut laissé faire, mais un si frequent maniement de nos liures, qu'ils demandoient à voir à tout moment les uns aprés les autres, principallement la S. Bible pour sa grosseur & ses images les perdoit & rendoient * tout frippez.

Nous auions commencé d'enseigner aux enfans les lettres & l'escriture, mais comme ils sont libertins & ne demandent qu'à iouer & se donner du bon temps, ils oublioient en trois iours ce que nous leur auions appris en quatre, faute de continuer & nous venir retrouuer aux heures que leur auions prescrites, & pour nous dire qu'ils auoient esté empechez à iouer, ils en estoient quittes, sans autre plus grande ceremonie, aussi n'estoit il pas encore à propos de les rudoier ny reprendre autrement que doucement, & par une maniere affable les admonester de bien apprendre une science qui leur deuoit tant profiter à l'aduenir, s'ils s'y addonnoient auec soin, plaisir & contentement.

Il y auoit des hommes qui nous demandoient d'ap-

prendre le François auec eux, mais comme en toute leur langue il ne ſe trouue aucune lettre labialle, ny les uns ny les autres n'en pouuoient prononcer une ſeule que tres difficillement. Pour dire P. ils diſoient T. pour F. S, & || pour M. N. &c., & par ainſi il 356 leur eut eſté comme impoſſible de la pouuoir apprendre dans leur païs (i'entends les perſonnes aagées) qu'auec une grand longueur de temps & des peines indicibles, & ſuis aſſeuré qu'un ieune garçon Huron s'efforca deux ou trois cens fois pour pouuoir prononcer la lettre P & ne pû iamais dire que T, car voulant dire Pere Gabriel il diſoit T. Auiel.

Les Montagnais non plus que les Hurons, n'ont pas tant de lettres en leur Alphabeth, que nous en auons au noſtre, car ils n'ont point les lettres F. L. V. ils prononcent un R au lieu d'un L. ils prononcent un P. au lieu d'un V. & ont pluſieurs autres obſeruations en leur langue qui ne peuuent eſtre conceues que par ceux qui ont l'uſage de ladite langue, mais elle eſt telle que les enfans qui ont la langue aſſez bien pendue prendroient bien-toſt noſtre prononciation ſi on les inſtruiſoit, & encores aſſez facilement les Hurons, car les deux qui furent enuoyez en France il y a quelques années, dont l'un nommé Sauoignon eſt retourné en ſon païs, & l'autre nommé Louys eſt reſté à Kebec, s'y ſont formez, particulierement le petit Louys, car pour l'autre il n'a iamais eſté bien ſçauant, auſſi eſtoit il plus aagé & moins apte pour apprendre que le dernier qui eſtoit plus ieune & gentil.

Il faut que ie vous die de ce Sauuage ce petit mot en paſſant, que tous les Hurons l'eſtimoient menteur,

lorſqu'il leur racontoit les merueilles qu'il auoit veües en noſtre Europe, comme en effect il y a des choſes 357 qu'ils cro- || yoient impoſſible, comme un caroſſe attelé de ſix & huict cheuaux, un orloge ſonnant & beaucoup d'autres choſes, que noſtre teſmoignage leur fiſt croire faiſable.

Ce bon Sauuoignon ſe reſouuenoit bien de la bonne chere qu'il auoit fait en France & s'en vantoit par tout, neantmoins il ne luy print iamais enuie d'y vouloir retourner, iuſques à un certain iour qu'ayant receu meſcontentement de ſa compagne, il print reſolution de s'en vouloir retourner & demandoit à nos François s'il y pourroit auoir une femme pour trois Caſtors, encor croyoit il la mettre à bien haut prix, ce qui nous donna plus de compaſſion que d'enuie de rire.

Ces ſimplicitez particulieres n'empechent pas, qu'il ne ſe trouue des gens d'eſprit entr'eux, & qu'on n'en puiſſe faire quelque choſe de bon, car il n'y a que la politeſſe qui leur manque, & ſi nous euſſions eſté encore deux ans dans le païs, ie croy que nous en euſſions rendu d'auancez aux lettres & de bien inſtruicts en la foy, car les hommes comprenoient aſſez bien, & les enfans tenoient gentiment la plume.

Tous ces commencemens ſeruiront de beaucoup à ceux qui iront aprés nous trauailler en ceſte vigne, car la choſe plus difficile eſt faicte & les principales pieces esbauchées, il n'y a plus qu'à les polir quelles ne ſoient parfaictes. Ie ſcay bien que les derniers ouuriers font touſiours aſſez peu d'eſtat du trauail des premiers & y trouuent ſouuent à redire. Ce ſont maladies natu-

relles qui naiſſent auec || l'homme, leſquelles il faut 358
excuſer & non point condamner, puiſque Dieu ſeul
eſt Iuge de nos actions.

Les langues ne ſe ſçauent pas ſans fautes, qu'aprés une grande pratique & longue experience, à la Françoiſe meſme perſonne ne ſe dit parfaict tant elle eſt changeante & ſuiette à la caprice* des hommes, qui inuentent tous les iours des mots nouueaux, ou une nouuelle façon de prononcer, de ſorte que l'ancien Gaulois ſemble auiourd'huy un langage eſtranger comme le ſera à cent ans d'icy, celuy duquel on uſe pour le iourd'huy.

Dés la France i'auois une grande inclination pour les langues ſauuages, afin qu'en y profitant ie puiſſe aprés profiter aux ames, & en auois des-ia aſſemblé une quantité de mots, mais pour ne les ſçauoir prononcer à la cadence du païs, à la premiere rencontre que ie fis des Montagnais, penſans baragouïner, ie demeuray muet, & eux auec moy.

Marry que i'eu perdu & ma peine & mon ſoin, auec toutes mes eſtudes que i'auois faictes ſans autre maiſtre que du petit Patetchouan, ie m'adreſſay au truchement Marſolet pour en auoir quelque inſtruction, mais il me dit franchement dedans noſtre barque à Tadouſſac qu'il ne le pouuoit nullement & que ie m'adreſſaſſe à un autre; ie luy en demanday la raiſon il me dit qu'il n'en auoit point d'autre que le ſerment qu'il auoit faict de n'enſeigner rien de la langue à qui que ce fut.

Me voyla donc eſconduit, & ne me rebute || pas 359
pour tant, ie le prie derechef de m'apprendre quel-

que * mots de ce langage, puiſqu'il n'y en auoit point d'autre plus capable que luy, & que ie le ſeruirois en autre occaſion, mais il continuë en ſon refus, ne voulant pas, diſoit-il, fauſſer ſon ſerment & faire rien contre ſes promeſſes, neantmoins à la fin il me laſcha ces deux mots Montagnais *Noma kiniſitotatin*, qui veulent dire en François, non ie ne t'entend point, car en Huron il faudroit dire : *Danſtan tearonea*. Voyla tout ce que ie pû tirer de luy auec toute mon induſtrie, & croy que tout ſon plus grand ſerment eſtoit de ſe rendre neceſſaire, & de ne laiſſer empieter perſonne ſur ſon office, mais c'eſtoit mal prendre ſes meſures que de s'adreſſer à nous, qui n'eſtions pas pour luy nuire.

Ce peu que i'en ay ſceu dauantage, ie l'ay appris de nos Religieux de Kebec, des Montagnais & d'un petit dictionnaire, compoſé & eſcrit de la propre main de Pierre Anthoine noſtre Canadien, que i'ay creu d'autant plus aſſeuré, que ce Sauuage là * faict auant qu'auoir perdu les Idées de ſa langue, & s'il eſt fautif en quelque choſe, c'eſt en la meſme maniere que ie le ſuis en la langue Françoiſe, en comparaiſon d'un Orateur diſert, car il y a le bon & le mauuais Montagnais, comme le bon & le mauuais François, duquel i'ymite le dernier pour ne pouuoir faire mieux.

Toutes les langues de la Nouuelle France ſe peuuent reduire en deux principales : à ſçauoir Huronne & Canadienne. La Huronne comprend preſque tou-
360 tes celles qui courent, les nations ſe- || dentaires & quelqu'unes des errantes, comme les Houandates, les Quieunontateronons, Sontouhouethonons, Attiuoin-

darons, Affiftagueronons, & autres des contrées de la mer douce, lefquelles toutes enfemble peuuent contenir enuiron 3. ou 4. cens mille ames en 200. lieuës de païs, qui feroient une belle Prouince fi elles eftoient poffedées par un feul Prince Chreftien, car pour le iour d'huy les montagnes, les fleuues & les riuieres, ne feruent point de limites ny de bornes aux Prouinces & Regions, ains les langues & les Seigneuries, & fe dit une Prouince ou Region auoir autant d'eftenduë comme la langue d'icelle eft parlée & entenduë en icelle.

La Canadienne comprend prefque toutes les nations errantes, qui tiennent depuis l'embouchure du grand fleuue S. Laurens, iufques au païs des Hurons, parmy lefquelles nous comprenons les Almouchiquois, Montagnais, la petite Nation. Les Sauuages de l'Isle, les Ebicerinys & generalement les Algoumequins & autres nations errantes, qui fe rencontrent dans l'eftenduë de plus de 350. lieuës de païs, qui ne peuuent faire en tout à mon aduis 50. ou 60. mille ames au plus, & tous errants & vagabonds comme i'ay dit.

Il demeure donc conftant que nous n'auons que deux langues principales dans toute l'eftendue de noftre Canada & que tout tant qu'il y en a * deriuent de l'un de fes deux, & n'y a autre difference que du Gafcon ou du Prouençal au François, car encor bien qu'il y ait un Truchement particulier pour les Montagnais, un autre pour les Sauuages de l'Isle, & un pour les Ebicerinys, || fi eft-ce que c'eft toufiours une mefme langue, & n'y a autre difference que celle que ie vien de dire, qui eft affez neantmoins pour obliger d'auoir 361

22.

partout des Truchemens diuers, tant pour n'ignorer rien des langues, & d'une infinité de mots qu'ils ont de differens les uns des autres, que pour maintenir les François en l'amitié de ſes peuples, & attirer leurs caſtors en procurant leur ſalut.

On dit qu'il y a en quelque contrée des Indes, une Nation dont les hommes ont un langage particulier & les femmes un autre, ſans qu'il leur ſoit loiſible d'uſer de celuy de leurs marys, il n'en eſt pas de meſme entre nos Nations Canadiennes, mais entre toutes il me ſemble que les femmes Ebicerinyennes parlent le plus delicatement & mignardement, elles ont un petit bec affilé dont vous diriez que les paroles leur partent du bout des leures, & ce qui en eſt plus admirable eſt, qu'elles coulent de ſuitte ſans heſiter ny reprendre haleine, & ſi doucement qu'à peine leur voyez-vous ouurir les leures en leurs petits entretiens & esbats.

Ie m'eſtonnois meſme comme elles ſe pouuoient entendre & le Truchement Richer comprendre ce qu'elles diſoient, car pour moy, il faut que i'aduouë qu'il m'euſt eſté bien difficile de m'y rendre ſçauant.

I'en voulu faire l'experience au pays des Hurons, où elles eſtoient venuës hyuerner auec leurs marys, 362 & en receu des leçons du || Truchement que i'eſtudiay quelque temps enſemble, auec le Montagnais & mon Huron, mais ne m'y pouuans aduancer pour en auoir trop entrepris à la fois, ie fus contraint de quitter les deux premiers * & vaquer ſeulement à la derniere, car en penſant parler d'une i'y entremellois des

mots de l'autre, ie courois apres trois lieures & n'en prenois aucun.

Et pour vous monftrer qu'en effet il y a beaucoup de periodes qui ne fe rapportent point aux langages des Montagnais & Ebicerinys non plus qu'au Huron, qui eft une langue particuliere, & que le baraguoin de l'un eft differant du baraguoin de l'autre, ie vous en rapporteray icy quelques mots, par le moyen defquels vous cognoiftrez la difference veritable mentionnée cy deffus.

Par exemple : Les Hurons appellent un chien gagnenon. Les Ebicerinys arionce, & les Montagnais atimoy, voyla une grande difference entre ces trois mots qui ne fignifient tous qu'une mefme chofe. De plus : Pour dire en Huron i'ay faim, Atoronchefta, en Montagnais Nichimitifonne, & en Ebicerinyen Ninihoinchaé. Et pour demander à manger nos Hurons ufent de ce feul mot Taetfenten, les Montagnais de celuy-cy Minitmitfon, & les Ebicerinyens de cet autre Michilmijchim. Tellement qu'on voit en ce peu de mots bien peu de rapport, particulierement du langage Huron aux deux autres qui ont quelque correfpondance.

|| Il fe trouue une autre grande difficulté en ces langues, en la prononciation de quelque * fyllabes, à laquelle confiftent les diuerfes fignifications d'un mefme mot, qui eft une difficulté plus grande que l'on ne penfe pas, car manquez feulement en une, vous manquez en tout, ou fi vous vous faites entendre, ce fera tout autrement que vous ne defirez, comme en ce mot Ebicerinyen : Kidauskinne, lequel auec 363

une certaine façon de prononcer veut dire,tun'as point d'efprit, & par un autre ton fignifie : tu as menty.

Ainfi en eft-il de quantité d'autres mots, c'eft pourquoy il faut ayder à la lettre, & apprendre la cadence fi on y veut profiter, car le Truchement Bruslé s'y eft quelquefois luy-mefme trouué bien empefché & moy encore plus lorfque les Hurons me faifoient recorder & fouuent repeter de certains mots difficiles que ie ne fçauois comment prononcer, & n'y pouuois auenir auec toutes les peines que i'y prenois, que de fort loing (i'entends de quelque * mots) nonobftant l'affiftance & le fecours du Truchement, c'eft ce qui nous fit iuger que nos principaux maiftres en cet art, deuoient eftre nos foins & la frequente communication auec les Sauuages.

Auant que ie fuffe paffé dans les Indes Canadiennes, & aucunement recognu la façon de parler de fes habitans, ie croyois leur langue dans l'excés de pau-
364 ureté, comme elle eft en || effet de beaucoup de mots, pour autant que n'ayans point de cognoiffance de beaucoup de chofes qui font en noftre Europe, ils n'ont point de noms pour les fignifier; mais i'ay recognu du depuis qu'és chofes dont ils ont cognoiffance, leurs langues font en quelque chofe plus fecondes & nombreufes, pouuans dire une mefme chofe par quantité de differens mots, entre lefquels ils en ont de fi riches, qu'un feul peut fignifier autant que quatre des noftres, principalement la langue Huronne, c'eft à dire qu'ils ont une infinité de mots compofez, lefquels font des fentences entieres, comme les caracteres des Chinois.

Ie fçay bien qu'il peut y auoir des fautes en mes Dictionnaires, & que plufieurs chofes y manquent pour les rendre parfaicts, mais ie ne doute point auffi qu'un plus habile que moy ne fe trouuat bien empefché de pouuoir faire mieux en fi peu de temps que i'y ay employé, toufiours c'eft un trauail qui n'eft pas petit ny de petit profit, car pourueu qu'on fache la prononciation des mots plus difficiles, on peut aller auec iceux, par tout leur pays & traiter fans Truchement, qui eft un bien, & une commodité qui ne fe peut eftimer, & de laquelle plufieurs fe feruent, pour n'y en auoir encor eu aucun autre que les miens. C'eft neantmoins une chofe bien pitoyable à l'homme d'eftre en cela plus miferable que les oyfeaux & beftes brutes, lefquelles fe font entendre à toutes celles de || 365 leur mefme efpece en quelque part du monde qu'elles fe rencontrent, car elles n'ont toutes qu'une mefme voix, là où l'homme pour peu qu'il s'abfente du lieu de fa naiffance, demeure muet, & fans communication, dont on doit attribuer la difgrace à nos pechez.

Ceux qui ont eftudié quelque peu en Magie, felon quelques Autheurs, fçauent fort bien qu'aucuns liures de cette mauuaife fcience, enfeignent quelques moyens pour paruenir à la perfection de l'intelligence de ces voix, fons, paroles, ou langues de ces oyfeaux, & animaux, comme un Apollonius Thyaneus grand Magicien, lequel entendoit le iargon des oyfeaux, & la voix des animaux, par laquelle il recueilloit les conceptions de leurs fantafies, ce que faifoit auffi Melampus fils de Amythaon. Mais pour nos langues fauuages qui en tous fiecles changent pour le moins

une fois, ie conseillerois volontiers ceux qui en ont la puissance d'abatardir & biffer toutes celles qui sont en usage chez les Hurons & Canadiens, & d'introduire en leur place la langue Françoise par tout, car qu'elle * apparence que tant de petits peuples ayent des langues si differentes & si difficiles à apprendre, le suiet ne le merite pas, & si les Religieux qui ont à les instruire, y ont trop de difficulté, tant y a qu'il y a (comme ie croy) moins de peuples en tous ces pays là, en y comprenant encore toute l'Acadie, où
366 nous auons fait bastir une || maison l'an 1630. en la Baye du port du Cap Naigré, que les François ont nommé le port de la Tour à cause de l'habitation des François ou* commande le sieur de la Tour, qu'en la seule ville de Paris, & de là iugez s'il seroit à propos de maintenir tant de langues differentes, & les reduire en arts, comme on pourroit faire, mais sans necessité.

Il est dit des anciens Roys de Mexique, de mesme que de ceux du Peru, qu'ils n'auoient moins de soin d'estendre leur langue que leur Empire, car au Nouueau Monde la langue de Mexique estoit estenduë par l'espace de mille lieuës, & celle de Cusco Capitale de l'Empire du Peru n'en auoit pas moins, & combien qu'on use en ces deux grands Royaumes ou Empires de plusieurs langues particuliers *, & fort differentes entr'elles, consideré leur longue estenduë, toutefois celle de la ville de Mexique est belle & riche & commune à toute la nouuelle Espagne, & celle de Cusco au Peru, comme entre nous la Latine, & entre les Turcs l'Esclauone en Europe, & l'Arabique en Asie.

Tellement qu'il ſuffit (au rapport de quelque hiſtorien) à ceux qui preſchent la parole de Dieu, d'apprendre une ſeule langue de celles-là pour aller par un pays long de deux ou trois mille lieuës, au lieu qu'il leur auroit fallu 15. ou 20. langues, voire d'auantage *, pour pouuoir porter l'Euangile de Noſtre Seigneur par tout cette eſtenduë de Prouinces & Royaumes.

De la forme, couleur & ſtatuë des Sauuages, & de leurs parures, ornemens & matachias. 367

CHAPITRE XXII.

Toutes les Nations & peuples Indiens, & Sauuages que nous auons veus en noſtre voyage, ſont preſque tous de couleur brune, oliuatre ou bazanné (excepté les dents qu'ils ont merueilleuſement blanches) non qu'ils naiſſent tels, mais cela vient de la nudité, de l'ardeur du Soleil qui leur donne à plomb ſur le dos, & de diuerſes graiſſes, huyles, & peintures, deſquelles ils ſe frottent & peignent ſouuent tout le corps, comme nous voyons en France à ceux qui ſe font appeller Egyptiens ou Bohemiens, leſquels changent leur couleur blanche en brune, & oliuaſtre, par le moyen des huyles deſquelles ils ſe frottent le corps pour ſembler Egyptien, bien qu'ils ſoient François, & n'ayent reſſenty autre chaleur que celle d'icy, ny habité autre climat que celuy de la France.

Cette couleur pourtant ne diminuë en rien de leur beauté naturelle, des traicts de leur visage, ny de la iuste proportion de leurs corps, qui ne cedent en rien
368 à ceux d'i- || cy, car ils sont tous generalement bien formez & proportionnez sans difformité aucune, marchent droit auec un maintien graue & modeste, sans estre aucunement courbé, bossu, vouté, boiteux, borgnes ou aueugles, d'où vous voyez d'aussi beaux enfans, & des personnes d'aussi bonne grace qu'il y en sçauroit auoir en France, entre lesquels ie n'y ay iamais veu autre deffaut, qu'un Honqueronon borgne encor par accident, & un bon vieillard Huron, qui pour estre tombé du haut d'une cabane en bas s'estoit faict boiteux.

Ils sont de mesme grandeur & hauteur que par deça, tous dispos, gays, & alaigres, ieunes & vieux ne sont point valetudinaires comme la pluspart de nous autres, ny suiets à la goutte, comme beaucoup de personnes trop à leur ayse, il n'y a pas mesme de ces gros ventres pleins d'humeurs & de graisse, que nous auons icy, car ils ne sont ny trop gras ny trop maigres, aussi n'ont-ils pas trop de quoy s'engraisser, & c'est ce qui les maintient en santé, & exempts de beaucoup de maladies, ausquelles nous sommes suiets par trop faire bonne chere, car comme dit Aristote, il n'y a rien qui conserue mieux la santé de l'homme que la sobrieté, laquelle ils obseruent mieux que nos gens sans soucy, & moins que nos auares, tenans le milieu entre les deux.

L'une des raisons principales pour laquelle nos
369 Sauuages n'ont rien de difforme en || leur corps, vient

de ce qu'ils ne ſont point violentez ou contrainctѕ comme les Mignons & Muguettes de par-deça, par des habits trop eſtroicts qui forcent leur naturelle diſpoſition, & la raiſon en eſt tres-bonne, d'autant que par cet empreſſement d'habits pour ſembler linges * & bien faictes, les femmes qui en uſent de la ſorte ſont pour la plus part contrefaictes, boſſuës, voutées & ridées, encore qu'il n'apparoiſſe point au dehors, leſquelles ſi elles eſtoient veuës en cette difformité par les Sauuages, ils auroient de quoy rire & ſe mocquer de nous, eux qui n'ont accouſtumé de voir les choſes que dans le naturel non violenté.

Il faut aduoüer pourtant que ces affiquets mondains, ces gorges deſcouuertes & ces eſtoffes rauiſſantes, quelque difformité qu'elles couurent ſont des pieges bien plus peſans, & deſquels le Diable tire un bien plus grand aduantage que de la nudité de nos Sauuageſſes, qui porte ie ne ſçay quoy de deſplaiſant à la veuë de ceux qui l'ont tant ſoit peu chaſte, car il n'y a que les mal-ſages qui s'y meſlent.

Or laiſſons à part les difformitez qui viennent par accident, & diſons qu'il eſt vrayſemblable que les femmes, entre les Chreſtiens, engendrent plus de monſtres, & d'enfans marquez & contrefaicts, que ne font les femmes Sauuageſſes de noſtre Canada, & me ſemble que cela arriue plus ordinairement à celles qui ſont les mignardes, & de- || licates, & qui ont le 370 loiſir d'entretenir leurs penſées, qu'à celles qui ont moins de loiſir, car n'ayans point d'occupations ſerieuſes, il faut de neceſſité qu'elles donnent lieu à une partie de leurs folles imaginations & fantaſies, ce que

ne font point les villageoiſes, non plus que les femmes doüées d'un eſprit masle & reſolu qui occupent le temps. I'en pourrois rapporter icy une infinité d'exemples, & des choſes meſmes que i'ay veuës de mes yeux, ſi le ſuiet le meritoit, ou que la choſe fut tirée: * en doute, mais comme le cas eſt aſſez commun, & que l'on voit en beaucoup de lieux des perſonnes ayans de ſes marqués* ſur leurs corps, ou au viſage, qui une ſolle, qui une leure de lieure, une prune, une tache de vin, &c., ie n'en diray pas dauantage, ſinon de vous aſſeurer que i'ay veu deux enfans iumeaux n'auoir qu'un dos, ou pluſtoſt auoir les deux dos collez enſembles*, & les autres parties du corps parfaites en chacune d'elles.

Au mois d'Octobre dernier ie vis à Paris au bout du pont neuf, un ieune garçon de Gennes, aagé de ſeize ans, en auoir un autre qui luy ſortoit du milieu du ventre, à une cuiſſe prés, qui luy reſtoit dedans le corps, & n'en ſembloit gueres incommodé, ſinon un peu à la peſanteur du fardeau qui luy pendoit. Au meſme mois d'Octobre dernier le 20. il naſquit à Londres capitale d'Angleterre, une fille monſtrueuſe ayant deux teſtes, & deux viſages bien formez, quatre 371 || bras, deux cuiſſes, deux iambes, & deux pieds, auec une forme de queuë, & ayant eſté ouuerte apres ſa mort en la preſence du Roi d'Angleterre, il luy fut trouué deux cœurs. Ces deux ou trois exemples doiuent ſuffire pour confirmation des choſes que i'ay dites, car ce ne feroit iamais fait, qui voudroit s'amuſer à diſcourir des miſeres dont la nature eſt ſouuent vitiée par nos pechez, ou ceux de nos parents,

desquels les enfans portent souuent la peine, ou en leur esprit, ou en leurs membres. Ie les puniray iusques à la troisiesme & quatriesme generation, dit Dieu aux sainctes lettres.

Les ieunes femmes, & filles sont grandement curieuses d'huyler leurs cheueux & de se peindre & parer le corps auec diuers petits fatras, pour sembler belles aux assemblées, & aux dances, où elles paroissent tousiours auec tous leurs atours. Si elles ont des matachias & pourceleines elles ne les oublient point, non plus que les rassades, patinotres, & autres bagatelles que les François leur traictent, & desquelles elles font estat, comme nous de l'or & des pierreries.

Leurs vignols & pourceleines sont diuersement enfilées, les unes en colliers larges de trois ou quatre doigts, comme une sangle de cheual qui en auroit ses fisselles toutes enfilées & accommodées, & ces colliers ont enuiron trois pieds & demy de tour ou plus, qu'elles mettent en quantité || à leur col, selon leur moyen & richesse, puis d'autres enfilées comme nos chaines & chapelets de diuers* longueurs pour pendre de mesme à leur col, & aussi à leurs oreilles. Elles en font encore d'autres de vignols gros comme noix, assez mal arondis (à cause de leur dureté), qu'elles attachent sur les deux hanches, & viennent par deuant arrangées de haut en bas par dessus leurs cuisses & brayers. Il y en a de celles qui portent encores des brasselets de pourceleine aux bras, & de grandes plaques accommodées de mesme par deuant leur estomach, & d'autres par derrière en rond & en quarré comme une carde à carder la laine, attachées à leurs

372

treffes de cheueux : quelqu'unes d'entr'elles ont auffi des chaines, ceintures, & des braffelets faits de poil de porc epic, taints en rouge cramoify & fort proprement tiffuës, les uns larges comme une fangle, & les autres comme une groffe gance, & cette teinture eft fi viue & tient de telle forte qu'elle fait honte à l'efcarlate.

Pour les ieunes hommes ils ont la mefme curiofité de s'embellir & farder comme les filles. Ils huylent leurs cheueux & y appliquent des plumes & du duuet fort ioliment, & au lieu de collet de fine toille, ils fe font des petites fraizes du mefme duuet, qu'ils mettent autour de leur col, fort proprement arrangez. Il y en a qui pour brauerie portent de grandes peaux
373 de ferpens fur le front en guife de fronteaux, qui || leur pendent par derrière une grande aulne de Paris de chacun cofté.

Ils fe peindent auffi le corps & la face de diuerfes couleurs, de vert, de iaune, de noir, rouge & violet qui font leurs couleurs les plus communes. Vous leur voyez quelquefois la face toute bigarée de rouge, & de vert, quelquefois ils n'en peignent qu'un cofté, depuis le fommet de la tefte iufques au col, il y en a de fi induftrieux qu'ils fe figurent toute la face, & le corps deuant & derriere, de paffements tirez au naturel, & des compartimens auec diuerfes figures d'animaux affez bien faites pour des perfonnes qui n'ont pas appris l'art de la peinture.

Mais ce que ie trouuois de plus eftrange, & d'une folie plus eminente, eftoit de ceux qui pour eftre eftimez courageux, & redoutables à leurs ennemys, pre-

noient un os d'oyſeau ou de poiſſon qu'ils affiloient comme raſoirs, auec leſquels ils ſe grauoient & figuroient le corps, mais à diuerſes repriſes, comme l'on faict icy une paire d'armes auec le burin. En quoy ils monſtroient un courage & patience admirable au-delà du commun des hommes, non qu'ils ne reſſentiſſent bien le mal, car ils ne ſont pas inſenſibles, mais pour les voir immobiles & muets en un ſi furieux chatouillement, puis on eſſuyoit le ſang qui leur decouloit de ces inciſions, leſquelles ils frottoient in- || continent apres auec quelque couleur noire en poudre, qui s'inſinuoit dedans les cicatrices, ſi que les figures qu'ils ont grauées leur demeurent ſur le corps pour touſiours, ſans que iamais on les puiſſe effacer, non plus que les marques qu'ont aux bras les Pelerins qui reuiennent de Hieruſalem. 374

Tous n'en veulent pas neantmoins ſouffrir la peine, auſſi n'en ſont-ils pas tous accommodez, mais les Sauuages qui s'y plaiſent d'auantage * ſont les petuneux, leſquels ont pour la pluſpart le corps ainſi figuré, ce qui les rends * effroyables & hideux, à ceux qui n'ont pas accouſtumé de voir de tels maſques, car ils me ſembloient à moy-meſme en les regardans l'image de quelque Demon, auec leſquels ie ne me trouuois pas trop aſſeuré au commencement, & guere plus à la fin.

Il y a des femmes, & filles, mais peu qui ſouffrent ces inciſions, dont i'en ai veu quelqu'unes qui eſtoient figurées iuſques par deſſus les yeux, & tout cela pour ſembler autant valeureuſes que belles, & redoutables. I'ay veu des Sauuages d'une certaine Nation

auoir tous le milieu des narrines percées, auxquelles pendoient des patinotres bleuës affez groffes, qui leur battoient la leure d'en haut, attachées à des petites cordelettes ou filets.

375 Et comme ils ne portent rien fur leur || corps que pour ornement ou pour fe deffendre du froid, nos Sauuages croyoient au commencement que nous portaffions nos chapelets à la ceinture pour embelliffement, comme ils font leurs pourceleines, mais en comparaifon ils en faifoient fort peu d'eftat, difans: qu'ils n'eftoient que de bois & que leur pourceleine qu'ils appellent *Onocoirota* eftoit de grande valeur, pour la petite tefte de mort qui y eftoit attachée, beaucoup la croyoient auoir efté d'un enfant viuant, mais ie les oftay incontinent de cette penfée, & la volonté aux femmes de vouloir emprunter noftre manteau & noftre capuce, pour aller en feftin, & voir les nouuelles mariées, car elles m'en importunoient fort, & fe fuffent carrées auec cela comme fort parées & gentilles.

Pour nos fandales ou femelles de bois, ie leur permettois bien à tous d'y mettre le pied, & les efprouuer, mais à condition de me les rapporter incontinent peur de les perdre. Ils me difoient *Prou*, *Aviel Saracogna*, Gabriel fais-moy des fouliers, car ils appelloient nos fandales fouliers, mais ie n'eftois pas en lieu pour leur en pouuoir faire, & d'y mettre la main eux-mefmes, outre qu'ils font trop pareffeux d'apprendre, ils n'auoient pas les outils propres, non plus que moy, qui me feruois d'un feul mefchant petit outil pour les miennes, & au lieu de cloux (car il ne

s'en trouue pas dans le pays) nous nous || feruions de 376
cordelettes paffées par des petits trous pour attacher nos cuirs.

Comment les Sauuages accommodent leur cheuelure. De la barbe & de l'opinion qu'ils ont qu'elle amoindrit l'esprit. Comme fainct François n'en a point porté. Des Pygmées, & d'une fille veluë & ayant barbe.

CHAPITRE XIII.

Tous les efprits des hommes ne viuent pas dans un mefme fentiment, ny dans une mefme penfée, car chacun a fes opinions particulieres, d'où viennent nos difficultez, & les diuerfes difputes entre les hommes, mais le fage cede toufiours à la raifon & le fol à fon opinion, pour ce que l'opiniatreté ne vient que d'ignorance.

Sainct Auguftin a dit parlant de la barbe de l'homme, qu'elle eft une marque de force & de courage, & nos Sauuages tout au contraire, tiennent auec le refte des peuples Americains qu'elle amoindrit l'efprit, & rend la perfonne difforme & efpouuentable, comme ie vous feray voir par quelques petits traicts familiers que i'ay appris & veus dans le pays.

|| Par ces opinions, ils ont la barbe & le poil telle- 377

ment en horreur qu'ils n'en peuuent ſouffrir un ſeul petit brin ailleurs qu'à la teſte, ſi l'arrachent & en oſtent meſme la cauſe productiue, de maniere qu'on ne peut preſque diſcerner le viſage d'un homme d'auec celuy d'une femme, & penſans faire iniure à nos François deſquels ils auoient aſſez mauuoiſe opinion à cauſe de leur barbe il les appelloient *Saſcoinronte*, qui eſt à dire barbu, tu es un barbu, & par ce moyen les obligeoient pour auoir paix de ſe raſer & ſe conformer aucunement à eux en leur poil & cheuelure, comme ils l'eſtoient des-ia aux habits & en la nudité, pour la netteté.

Et non ſeulement ils auoient une ſi mauuaiſe opinion de la barbe & des barbus, mais ils nous vouloient meſme perſuader d'arracher la noſtre, quoy que fort courte, & nous diſoient que nous en ſerions de beaucoup plus beaux & aggreables en noſtre conuerſation. Il arriua un iour qu'un Sauuage des plus laids d'entre les petuneux, voyant paſſer un de nos François auec ſa grande barbe & ſes mouſtaches mal releuées, plein d'eſtonnement & d'admiration, ſe tournant à ſes compagnons leur dit: Voyez ce ſale barbu, ce laid homme, eſt-il poſſible qu'aucune femme le voulut enuiſager de bon œil, c'eſt un ours, & luy-meſme eſtoit un vray maſque; c'eſt pourquoy il auoit fort bonne grace de meſpriſer ce barbu & de l'appeller ours, luy qui eſtoit laid par deſpit.

Il arriua une hiſtoire auſſi plaiſante au Truchement 378 des Ebicerinys nommé Jean Richer || lorſqu'ils luy voulurent faire croire qu'il commençoit d'auoir de l'eſprit. Il y auoit deux ans & plus, qu'il eſtoit dans

leur païs & viuoit auec eux aſſez doucement en apprennant leur langue pour d'icelle ſeruir les François à la traicte. A la verité il y auoit aſſez bien profité & s'en ſeruoit fort à propos & meſme d'un peu de la Huronne qu'il ſçauoit paſſablement. Or ces Sauuages, apres luy auoir faict quelques reproches d'auoir quitté le mauuais païs de la France, pour venir habiter le leur beaucoup plus beau & meilleur, luy dirent: & bien, iuſque à preſent tu as preſque veſcu en beſte ſans cognoiſſance & ſans eſprit, mais maintenant que tu commence * à bien parler noſtre langue, ſi tu n'auois point de barbe, tu aurois preſque autant d'eſprit qu'une telle nation, luy en nommant une qu'ils eſtimoient auoir beaucoup moins d'eſprit qu'eux, & les François auoir encor moins d'eſprit que cette nation-là, tellement qu'il eut fallu à leur compte que ce Truchement eut encor eſtudié pour le moins deux ou trois ans leur langue & n'auoir point du tout de barbe, pour y eſtre eſtimé homme d'eſprit & de iugement; & voylà l'eſtime qu'ils font de nos gens, par une ſeconde raiſon, du peu de vertu & de modeſtie qu'ils voyent en ceux qu'on enuoye de delà, auſquels ils ne ſe fient que de bonne ſorte, & pour le moindre ſuiect leur diſent l'iniure ordinaire Téondion ou Teſcaondion, c'eſt-à-dire, tu n'as point d'eſprit Atache, mal baſty.

A nous autres Religieux, quelques mal aduiſez nous en diſoient autant au commence- || ment, mais à la fin ils nous eurent en meilleure eſtime, & nous diſoient au contraire: Cachia atindion, vous auez grandement d'eſprit; Houandate danſtan téhondion, & 379

les Hurons n'en ont point; vous eſtes gens qui cognoiſſez les choſes d'en haut & ſurnaturelles & qui pouuez ſçauoir les choſes les plus cachées & ſecrettes, ce qu'ils diſoient à cauſe de nos eſcritures, & que nous leur enſeignions des choſes qu'ils auoient ignorées iuſques alors, & n'auoient point ceſte bonne opinion des autres François, auſquels ils preferoient la ſageſſe de leurs enfans, pour ce qu'ils ne leur diſoient que des ſottizes.

Que ſi ces peuples Americains, qui ſont preſque la moitié de toute la terre habitable, ne portent point de barbe, il n'y a de quoy s'eſmerueiller, puiſque les anciens Romains meſmes, eſtimans que cela leur ſeruoit d'empeſchement, n'en ont point porté iuſques à l'Empereur Adrien, & ſelon quelque Autheur, iuſques à François Marquis de Mantouë (qui mourut l'an 1519, pere de Frederic 5. qui fut crée Duc de Mantouë par Charles quint) fut le premier de tous les Princes d'Italie, qui nourrit touſiours une longue barbe. Ce qu'ils reputoient tellement à honneur, qu'un homme accuſé de quelque crime n'auoit point ce priuilege de faire razer ſon poil, comme ſe peut recueillir par le teſmoignage d'Aulus Gellius, parlant de Scipion, fils de Paul, & par les anciennes medailles des Romains & Gaulois, que nous voyons encores à preſent en pluſieurs lieux.

380 || C'eſt ce qui a faict que beaucoup ſe ſont autrefois eſtonnés & auec raiſon de ce que S. François (Italien de Nation) eſtoit peint auec un peu de barbe, car ny Preſtre, ny Moyne, ni Religieux, ny meſme aucun Lay, nourriſſoit ſa barbe de ce temps là. Qui a

faict penser ou que c'est une licence de peintre, ou que S. François fut portraict lors qu'il alloit ou reuenoit d'Orient, comme nous lisons de S. Dominique, à cause que les Latins & Occidentaux, faisans le voyage d'outre mer, entretenoient leur barbe longue, comme font encore de present nos Religieux, pour se conformer à la coustume du païs, auquel la barbe raze estoit honteuse, & appelloient les hommes de deça eunuques, chastrés & effeminés, comme se lit dans les histoires de la guerre Saincte. Il ne faut donc point penser que S. François portast ordinairement barbe longue, cela estant tres-seuerement deffendu & puny par les Saincts Canons. Ie laisseray ce qui est de plus commun sur ceste matiere, me contentant d'un iugement de Gregoire 7. qui seoit l'an 1170. Lib. 8. Reg. Epist. 10. à Orsoc Gouuerneur de Calaris Capitale du Royaume de Sardaigne. Nous ne voulons point que vostre prudence trouue mauuais de ce que nous auons contrainct Iacques vostre Archeuesque de razer sa barbe, car telle est la coustume de la saincte Eglise Romaine pratiquée dés sa naissance, que tout le Clergé de l'Eglise Occidentale raze sa barbe, &c. Et ne faut point penser que sainct François eut voulu contreuenir au commandement de l'Eglise par quelque singularité ou vanité. De nostre me || moire les souueraines Cours de Parlement, ont prononcé des Arrests tres-rigoureux contre toute sorte de personnes, qui ne razoient point leurs barbes, d'où reste encores le prouerbe : Barba raza, respondebit curia. 381

Nos François qui ne demandoient qu'à rire & plaisanter, auoient fait entendre aux Huronnes, que les

femmes de France auoient de la barbe, & leur auoient encore perſuadé tout plain d'autres choſes, que par honneſteté ie n'eſcris point icy, de ſorte qu'elles eſtoient fort deſireuſes d'en voir; mais les Hurons qui me ramenerent en Canada, ayans veu mademoiſelle Champlain ay * eſté aſſeuré qu'elle eſtoit femme, ils furent deſtrompez & recognurent qu'en effect on leur en auoit donné à garder.

De ces particularitez on peut inferer que nos Sauuages ne ſont point velus, comme quelques uns pourroient penſer. Cela appartient aux habitants des Isles Gorgades, d'où le Capitaine Hanno Cartaginois, rapporta deux peaux de femmes toutes velues, leſquelles il mit au Temple de Iuno par grande ſingularité, & ay ouy dire à une perſonne digne de foy, d'en auoir veu une toute pareille à Paris, qu'on y auoit apportée par grande rareté, & à une autre d'auoir veu une fille viuante toute couuerte de poil comme une beſte en une ville de France dont i'ay oublié le nom; mais bien dauantage un de nos Religieux m'a aſſeuré d'auoir veu deux Sauuages en l'armée des Eſpagnols pendant la ligue, tellement velus du pied iuſques à la
382 teſte, qu'on ne leur voyoit que || le blanc des yeux. Ce ſont des merueilles de la nature, qui ont donné l'opinion à pluſieurs que tous les Sauuages eſtoient velus, bien qu'ils le ſoient moins naturellement que les perſonnes de noſtre Europe, entre leſquelles il s'en voit quantité qui ont l'eſtomach tout couuert de poils, ce que ie n'ay point veu en aucun Sauuage.

Au mois d'Octobre de l'an 1633. ie vis à Paris une fille du païs de Saxe, aagée d'enuiron quatre ans &

demy, laquelle auoit une barbe blonde, fine, presque comme soye, longue & large en arondissant comme celle d'un homme de 35. à 40. ans, & cequi estoit encor fort admirable, il luy sortoit du dedans des deux oreilles, deux grandes moustaches longues presque d'un pied, & au dessus des reins une autre plus courte, qui sembloit une queuë, qui fit penser à plusieurs qu'il y eut quelque chose du Satyre en cette fille, mais ils se trompoient, car hors-mis sa longue barbe & qu'elle estoit veluë par tout le corps d'un poil blond semblable à celuy de la barbe, elle estoit fort aggreable tant en la disposition du corps, qu'en la gentillesse de son esprit, autant honneste, que ioualle & plaisante.

Si quelqu'un entroit dans la chambre pour la voir, en se promenant sur la table qui luy seruoit de theatre, elle baisoit doucement sa main, leur presentoit & les saluoit de fort bonne grace en disant : bon iour mon pere, soyez le bien venu Monsieur, (car on luy auoit appris quelque * petits mots François qu'elle prononçoit || fort gentiment). Lors que d'abord ie la vy pour la premiere fois, il me sembloit voir en elles * un vieillard du païs des Pygmées, qu'on dit n'auoir qu'une coudée de hauteur au rapport de plusieurs historiens, car celle-cy n'en auoit guere dauantage. 383

Or puisque i'ay icy entamé le discours des Pygmées, il semble que par bien-seance ie sois comme obligé d'en dire ce que i'ay appris de diuers Autheurs approuuez, pour aucunement satisfaire ceux qui sont encor en doute, sçauoir s'il y en a, ou non, car le nombre des Escriuains qui ont escrit de ces Nains est si

celebre & leurs raifons fi probables, qu'elles perfuadent un chacun à les croire. Or entre un tel nombre il me femble que le tefmoignage de S. Auguftin nous doit fuffire, fans parler de celuy des Autheurs prophanes & plus anciens, comme d'Ariftote, voicy ces parolles. Les Gruës (dit-il) viennent des campaignes Scythiques iufques aux paluds de l'Egypte fuperieure, d'où fort le Nil, auquel lieu l'on dit qu'elles font la guerre aux Pygmées.

Mela parle auffi de cette forte de gens en ces termes. Les Pygmées font une certaine efpece de genre humain, qui ont guerres contre les Gruës pour les bleds femez. Pline encore faict fouuent mention d'eux, car il dit, qu'ils ont habité en Scythie & en la ville de Geranie, & prés de Thebaide, & au païs de Prafie, & lieux montaigneux, & apres il efcrit qu'ils habitent ioignant les Palus d'où le Nil prend fa fource, &
384 voicy ce qu'il en dit encores. Aux confins d'In || die, qui font les plus esloignez, & auprés du fleuue Ganges, & en l'extremité des montaignes, demeurent les Pygmées. Aule Gelle, en parle encore comme faict auffi Ifidore, & chacun des Efcriuains, les faict de la hauteur d'une coudée. Elian de mefme, difant que la nation des Pygmées a accouftumé d'auoir des Roys, & lors que les Roys leur vindre * à deffaillir, ils eurent une Reine, qu'ils appellerent Geraune, c'eft à dire Gruë en leur langue.

Ceux qui ont couru de noftre fiecle toute la terre par leurs nauigations, ont auffi rendu tefmoignage des Pygmées, qu'ils ont defcouuerts, car Antoine Pigafera les defcouurit entre les Moluques en l'Isle

Arucheto, & outre il dit qu'ils habitent encores entre les mesmes Moluques en l'Isle Caphieos, Paule Ioue, confirme son dire asseurant qu'ils sont outre les Lapons grands babillards, tousiours en crainte & presque semblables aux singes. Nous auons encores ce qu'en dit Oderic, qu'il vit des Pygmées aux Indes de la grandeur de trois paumes de la main, lesquels engendrent en l'aage de cinq ans, il dit en outre qu'il y en a de la mesme stature en l'Indie Orientale, non loin de Quinsay ioignant Chile. Albert le Grand adiouste cecy : ces Pygmées que nous disons habiter prés du Nil, combattent perpetuellement contre les Gruës, engendrent en l'aage de trois ans, & meurent à huict. I'ay leu dans quelque Autheur dont il ne me souuient pas du nom, d'un petit animal qui naist au matin, vieillit à midy, & meurt le soir.

|| Par ce moyen l'on doit adiouster foy à tant d'Autheurs celebres, qui traictent de ces Pygmées ; lesquels font leur demeure en la Plage Australe, Orientale & Aquilonaire : mais plus en l'Occidentale. 385

Auparauant que i'en eusse leu de si asseurez tesmoignages, ie me doutois fort de la verité de la chose, & qu'il s'y trouuast des nations d'hommes si petits, mais à present cela m'est assez facile à croire, veu mesme qu'entre les Europeans, il s'y engendre quelquefois de petits Nains que les Princes entretiennent & nourrissent par admiration. Voicy ce que dit Nicephore d'un certain tout semblable aux Pygmées fort prudent & fort sage qui nasquit en Egypte sous l'Empire de Theodose, d'une si petite stature qu'elle est incroyable, car il estoit si petit, qu'il sembloit une perdrix : &

c'eſtoit auſſi un plaiſant ſpectacle de le voir conuerſer en la compagnie des hommes, & de le voir debattre & gauſſer parmy eux. Enfin cecy eſt admirable, qu'il eſtoit capable de prudence, auſſi bien qu'un homme parfaict, & pourquoy ne le feroient pas de meſme les Pygmées, où la contrée & le climat, ſinon la race, n'engendre que des Nains. Un homme petit peut auoir la meſme ſageſſe d'un geant, fut il de ceux deſquels la S. Eſcriture faict ſouuent mention de leur force, car au liure des Nombres il eſt dit que le reſte des hommes ſembloient ſauterelles au reſpect d'eux. Et au meſme liure il eſt faict mention d'un Geant memorable Og, qui tiroit ſon origine des Geants, qui ſe
386 ſeruoit || d'un lict de fer, lequel auoit neuf coudées en longueur, & quatre en largeur, ce que redit auſſi Theodoret, & neantmoins perſonne n'oſeroit ſouſtenir que ce Geant non plus que le Goliat, eut plus d'eſprit que le petit Dauid.

Mais voicy bien un autre prodige. Il me ſouuient qu'eſtant petit garçon, on m'enuoyoit fort ſoigneuſement à l'Eſcole, où nous auions entre nous autres petits eſcoliers de forts plaiſans & ſerieux entretiens, car comme chacun apprenoit quelque choſe à la maiſon de ſon pere ou en quelque bonne compagnie où la curioſité nous portoit (car ſouuent la ieuneſſe, ſans qu'on s'en donne de garde obſerue ce que les grands diſcourent) nous faiſions noſtre profit de tout & rapportions tous nos petits contes en noſtre conſeil d'eſtat, composé de quatre ou cinq petits garçons de noſtre humeur, car la compagnie de tous ne nous agreoit pas, principallement des iuriſtes, menteurs ou desbauchez.

Or vous pouuez croire que quoy que nous parlaſſions aſſez ſerieuſement & non point en enfans de ſept à huict ans, que nous occupions beaucoup de temps (aprés nos leçons eſtudiées) à diſcourir des fables & des romans, deſquels les feruiteurs nous entretenoient les ſoirs auant de nous coucher, mais ſur tout nous entrions dans l'admiration, ſur la penſée des iugemens de Dieu, qui nous venoit par la contemplation d'un || grand iugement depeint contre la muraille d'une Chappelle, duquel nous faiſions reflexion ſur les Infidelles & Sauuages, deſquels nous auions ouy parler à nos petits Maiſtres, i'appelle petits Maiſtres, certains eſcoliers ſages, qui nous faiſoient repeter nos leçons, auant d'aller deuant le grand Maiſtre. 387

Or ces Sauuages qu'on nous faiſoit perdus auec tous les mauuais Chreſtiens, nous faiſoient bien quelque compaſſion, mais les contes & le recit de leur forme & figure nous faiſoient douter qu'ils fuſſent hommes comme nous, car on nous les figuroit generalement tous velus, comme beaucoup ſont encore dans cette erreur là; non ſeulement les hommes ſans lettres, mais pluſieurs qui ſe croyent ſages. On nous parloit auſſi de cette ſorte de gens que nous appellons Pygmées, deſquels ie viens de traicter, mais bien particulierement d'une autre eſpece du genre humain qui eſtoient ſans teſtes, ayans les yeux & la bouche dans l'eſtomach, & d'autres qui n'auoient qu'un œil poſé ſur le milieu du front, mais ceux qui nous ſembloient les plus heureux & accommodez, eſtoient ceux qu'on nous diſoit auoir l'un de leur* pieds large comme

un grand van à vaner, duquel ils ſe ſeruoient pour ſe couurir en temps de pluyes, qui par ce moyen en eſtoient garantis.

Depuis que i'ay eſté grand ie me ſuis ris de tous ces contes & croyances enfantines, & n'y ay adiouſté de 388 foy iuſque à preſent, qu'en liſant || i'ay trouué que nous auions quelque raiſon, & que parmy nos fables il s'y trouuoit quelque verité, ou bien les Autheurs nous trompent auſſi bien que nos petits Maiſtres. Strabon s'eſt mocqué autrefois de Megaſthenes, parce qu'il auoit eſcrit, qu'il y auoit des hommes differents de teſtes, de bouche, d'oreilles, de plante de pieds, & de tout le corps; toutesfois il eſt conuaincu ayſement par le nombre & authorité de ceux qui ont eſcrit de ces choſes : mais afin de commencer par la teſte, Mela nous eſcrit que les Blemiens, n'en ont point, & que toutes les parties de leur viſage ſont en la poitrine, Solon nous apprend le meſme. On trouue (dit-il) des hommes qui n'ont point de teſtes, & qui ont les yeux aux eſpaules, & auparauant ceux-cy d'autres en ont eſcrit le meſme, qu'Aule Gelle recite.

Pline aſſeure le meſme en termes exprés & bien ſouuent diſant : qu'ils n'ont point de teſte ayant la bouche & les yeux en leur poictrine : & en autre part il dit que prés de Troglodites, il y en a qui n'en ont point, ayant les yeux ſur les eſpaules.

Il n'y a perſonne qui nous force à ceſte croyance : neantmoins combien que S. Auguſtin die que nous ne ſommes pas aſtraints de le croire, toutesfois il me ſemble qu'il infere qu'il n'eſt pas impoſſible que cela ſoit : puiſque meſme au ſermon trente & ſeptieſme qu'il

addreſſe aux freres Hermites, il teſmoigne les auoir luy meſme veus, en ces termes : I'eſtois des-ia Eueſque d'Hippone (dit-il) lorſqu'ac || compagnez de certains ſeruiteurs de Ieſus Chriſt, ie m'en allay en Ethiopie, pour y preſcher l'Euangile, où nous viſmes pluſieurs hommes, & pluſieurs femmes, qui n'auoient point de teſtes, mais bien des yeux gros fichez en la poictrine; le reſte de leurs membres eſtoit ſemblable aux noſtres.

389

Reprenons noſtre petite fille veluë que ie vis à Paris : car quelqu'un pourroit douter ſi elle eſtoit hermofrodite, ou artificiellement barbuë & veluë. Non, ie dis qu'elle n'eſtoit point hermofrodite & n'auoit aucun artifice en ſon faict, car pour en oſter l'opinion, on ne faiſoit aucune difficulté de la faire voir à nud deuant tout le monde, & puis ſon ieune aage demonſtroit aſſez la merueille, & que naturellement elle eſtoit ſortie du ventre de ſa mere veluë, comme un autre Eſau.

D'où vient donc ce poil & cette barbe en un aage ſi tendre & extraordinaire, ie n'en ſçaurois donner autre raiſon ſinon, que cela peut venir de l'imagination & fantaſie de la mere au temps de la conception, & que i'ay veu de meſme la fille d'une honneſte damoiſelle de la ville de Paris reſſembler au pourtraict d'une Vierge deuant laquelle elle ſouloit faire tous les iours ſes prieres. Mais ce que i'ay trouué de plus admirable eſt qu'un de nos amis ayant aduerty ſa femme, que s'il luy prenoit en fantaſie de manger quelque choſe qu'elle ne pû auoir, qu'elle ne portaſt point ſa main en ſon viſage, ains en quelque partie cachée, ce

qu'elle fit, & en un mefme endroict fon enfant fut
390 marqué, com || me elle nous a affeuré elle mefme, ce
que ie dis par charité & pour aduertiffement aux
femmes de fe reffouuenir de cet aduis remarquable,
car toutes ne le fçauent point, autrement on ne verroit
pas tant de difformités au vifage que plufieurs portent
comme les indices de la foibleffe de leur mere.
Les exemples en cette matiere ne font que trop frequentes,
il fuffit qu'on fe fouuienne des moyens dont
Iacob uza chez fon beau-pere Laban, pour auoir des
Agntets * tachetez, & que la femme fans fon vouloir
peut marquer en fon fruict quelque chofe de fon obiect
ou de fon imagination au temps de la conception.

Lycurgus fouloit dire que les cheueux rendent ceux
qui font beaux encores plus beaux, & ceux qui font
laids encores plus laids & efpouuentables à voir ; c'eft
la perruque qui donnoit luftre à la rare beauté d'Abfolon,
comme les mouftaches voltigeantes de nos Sauuageffes
de l'Isle, aux traicts de leur vifage affez bien
faicts, fi leur ame plus noble, n'eftoit fouillée par le
peché & la corruption des mœurs vitiées; parmy
toutes lefquelles non plus qu'entre les hommes, il ne
s'y voit aucune rouffe ny blonde de cheueux, mais
les ont tous noirs (excepté quelques unes qui les ont
chaftaignez) lefquels elles accommodent & aiancent
diuerfement felon les Nations, car entre toutes il y a
de la differance ayfée à cognoiftre.

Les Canadiens & Montagnais tant hommes que
femmes, portent tous longue cheuelure qui leur bat
391 fur les efpaules & à cofté des ioues, || fans eftre nouez
ny attachez, & n'en couppent qu'un bien peu du de-

uant, qui reſtent courts ſur le front, comme les garſettes des femmes mondaines, à cauſe que cela leur empeſcheroit la veuë en courant. Les femmes & filles Algoumequines mypartiſſent leur longue cheuelure en trois, les deux parts leur pendent de coſté & d'autre ſur les oreilles & à coſté des iouës, & l'autre partie eſt accommodée par derriere en treſſe, en la forme d'un marteau pendant couché ſur le dos, de la longueur d'enuiron cinq quarts de pied. Mais les Huronnes & Petuneuſes ne font de tous leurs cheueux qu'une treſſe accommodée de meſme celle des Algoumequines qui leur bat ſur le dos, liez & agencez auec des lanieres de peaux d'Eslans ou d'autres animaux qu'ils ont en commoditez.

Pour les hommes ils portent deux grandes mouſtaches pendantes à coſté des iouës, & quelqu'uns n'en portent qu'une qu'ils treſſent & cordellent quelquesfois auec des plumes & autres bagatelles qu'ils y entremeslent, le reſte des cheueux eſt couppé court ou bien en compartimens & en telle autre maniere qu'il leur plaiſt, eſtimant à beauté que le deſſous de la couronne ſoit raz & couppé de prés, & meſme aux petits garçons le reſte des cheueux, excepté les mouſtaches, à cauſe des petits vermiſſeaux.

Depuis noſtre arriuée, pluſieurs femmes prenoient plaiſir de faire des tonſures & couronnes clericales à leurs enfans, pour les rendre ſemblables à nous, à ce qu'elles diſoient, & les || garçons meſmes s'en glorifioient en nous les monſtrans; ie penſé les en reprendre, mais ie me retins comme n'y ayans point de mal en ceſte imitation ; au contraire un teſmoignage d'a- 392

mitié & d'eſtime. Il n'y a pas iuſques à des vieillards meſmes qui en ont voulu porter, aucuns deſquels eſtoient tellement curieux de parures, bien qu'ils euſſent des-ia par maniere de dire, un pied dans la foſſe, qu'ils ſe faiſoient coupper les cheueux par petits compartiments & y accommoder des plumes & du duuet, comme les petits enfans.

Pour les cheueux ou poils leuez des nations que nous auons au Su, ils entretiennent tous leurs cheueux ſur le front fort droits & releuez, plus que n'eſtoient ceux que nos damoiſelles portoient anciennement, ils ſont couppez de meſure, allans touſiours en diminuans & racourciſſans de deſſus le front iuſques au derriere de la teſte.

---

393 *De l'humeur, vertu & inclination naturelle des Sauuages en general, & de quelques exemples propres à ce ſuiet.*

Chapitre XXIV.

Toutes les œuures de Dieu ſont admirables, & telles qu'on n'y peut que changer ny deſirer, de ſorte qu'il nous ſuffit de dire, Dieu les a faictes, mais entre celles qui nous ſont viſibles, & que nous pouuons contempler des yeux du corps, ie trouue que le viſage de l'homme n'eſt point aſſez admiré. Il y a prés de ſix mil ans que le monde eſt creé & neantmoins entre tant

de perſonnes que la femme a enfanté, & que du depuis le Paradis & l'Enfer ont partagez, deux ne ſe ſont pas de tout point trouuez ſemblables.

Or de meſme que le viſage de l'homme eſt diuers, l'eſprit, l'humeur, & le naturel en eſt different, car ſi l'un eſt ioyeux, l'autre eſt triſte, ſi l'un a un bon entendement, l'autre en a peu ou point du tout; & perſonne neantmoins ne veut aduoüer ſon imperfection, car ſouuent les plus fols veulent eſtre eſtimez les plus ſages, & les plus opiniaſtres prudents, mais prudence de beſte.

Dans la face de l'homme comme dans un miroir on iuge ſouuent des penſées de l'eſprit, mais l'action, & non le ſemblant nous || faict cognoiſtre pour tels que nous ſommes. Il y a diuerſes ioyes comme il y a diuerſes ſources d'où elles procedent, mais la meilleure de toutes eſt celle qui vient de la bonne conſcience, comme la fauſſe & batarde des plaiſirs du ſens & de la bonne opinion de ſoy-meſme. 394

Difficilement voit-on iamais un eſprit triſte & chagrin acquerir le degré de perfection, mais ſeulement celuy qui a vraye compunction en ſon cœur, car l'eſprit de Dieu ne ſe plaiſt qu'en un eſprit doux & humble, & non point ſimulé ny arrogant.

Il n'y a rien de plus ayſé à conduire qu'une perſonne humble & de bon entendement, mais à contrepoil, il n'y a rien de plus difficile à diriger qu'un petit eſprit, ſombre, & qui comme une beſte brutte ne ſuit que l'inſtinct de ſa propre nature, pour laquelle il faict par tout choix de ce qui la peut dauantage accommoder, ſans vouloir entendre raiſon ny faire cas

des remonſtrances, inſenſible qu'il eſt aux affronts & à la honte, & cette humeur groſſiere, ruſtique & inciuile, eſt neantmoins aucune fois priſe pour vertu & bonté par ceux qui ne ſçauent diſcerner le naturel ſtupide & bas, d'auec la vraye vertu & ſincerité de ceux qui ont tout un autre ſoin que de leur ventre.

Les climats ont neantmoins pour l'ordinaire un grand pouuoir ſur nos humeurs, car autant qu'il y en a au monde, autant y voit on de ſortes de mœurs, &
395 de diſparitez || d'eſprits, l'air eſtant diuers en chaque climats*. Ainſi voyons nous que les habitans de Suiſſe ſont autres que ceux de l'Italie, & que l'air ſeptentrionnal eſtant froid & groſſier, fait ordinairement les hommes moins polis & tardifs, où l'air meridional chaud & ſubtil, les ſubtiliſe, & les rend d'un eſprit releué & gentil quand au general, mais deſcendant au particulier, il y a des ſages, & des moins aduiſez par tout.

Tous nos Sauuages, ſoit que cela vienne en partie du climat, ou autrement, ont l'eſprit aſſez bon & capable de conceuoir, & d'apprendre tout ce qu'on leur voudroit enſeigner, & ne ſe conduiſent que par la raiſon, à laquelle ils cedent facilement, & non à la paſſion, car la violence n'a point de credit chez eux. Ie n'entends pas neantmoins les releuer au deſſus des eſprits cultiuez & ciuiliſez, car ie ne fais eſtat que de leur naturel ſimplement, comme gens qui ont eſté de tout temps Payens, Barbares, & cruels à ceux qui les offencent.

En tant de Nations que nous auons veuës toutes differentes en quelque choſe l'une de l'autre, ſoit pour

le gouuernement, l'entretien, ou pour ſe veſtir & accommoder de leurs parures, chacune Nation ſe croyant la plus ſage & mieux aduiſée de toutes, car la voye du ſol eſt touſiours droite deuant ſes yeux, dit le Sage. Et pour dire ce qu'il me ſemble de quelqu'uns, & leſquels ſont les plus heureux, ou miſerables : ie tiens les || Hurons, & autres peuples ſedentaires, comme la nobleſſe du pays, car ils ont le port & le maintien vrayement noble, n'ont autre exercice que la chaſſe & la guerre, trauaillent peu & ont touſiours de quoy viure. 396

Les Algoumequins doiuent tenir rang de bourgeois entre tous, entant qu'ils trafiquent fort, & comme de bons marchands entreprennent des voyages de longs cours, ils ont bien encore l'exercice de la chaſſe & de la peſche, mais il faut qu'ils s'employent ſerieuſement s'ils veulent diſner, car leurs voyages, & leurs chaſſes ne leur en donnent pas touſiours à ſuffiſance, il faut donc qu'ils trauaillent à la terre comme ils ont ia commencé, non par tout, mais en quelques endroits, & à la fin ils ſeront conſolez & reduits à leur ayſe.

Pour les Montagnais, Canadiens & autres peuples errants, nous les mettons au rang des villageois & du petit peuple, car ils ſont en effet, les plus pauures, miſerables & neceſſiteux de tous, ſont tres-peu en nombre & comme gredins & vagabonds, courent les champs & les foreſts en petites trouppes, pour trouuer à manger, n'ont point de prouiſions, ny de lieu arreſté, & meurent de faim pour la pluſpart du temps, à cauſe qu'ils ne cultiuent point les terres, & que comme nos gueux, s'ils ont de quoy un iour ils ſe

donnent au cœur ioye, pour mourir de faim l'autre.

397 || Tous en general ſont priuez de la cognoiſſance du vray Dieu, trauaillent pour le corps ſeul, & non pour le Salut, & c'eſt en quoy ils ſont principalement digne * de compaſſion : car en vain trauaille l'homme, s'il ne peine pour le Paradis. Sont tous d'un * humeur aſſez ioyeuſe & contente, toutefois un peu Saturniens, ſerieux & graues, ennemis de legereté, comme de l'humeur noire & melancolique, par une maxime qu'ils ont que la legereté d'eſprit eſt le vray ſimbole de folie & d'inconſtance, & que ſous l'humeur triſte & melancolique eſt ordinairement la malice & desloyauté cachée, nous en auons l'exemple en la vie de Saul, l'eſprit duquel eſtoit gouuerné par le Diable au temps qu'il eſtoit ſombre. Et c'eſtoit la raiſon pour laquelle un François n'oſoit ſe promener ſeul à l'eſcart ou dans le village, comme les hommes penſifs font quelquefois, pour ce qu'ils ſoupçonnent dés auſſi toſt qu'ils machinoient quelque trahiſon, ou penſoient à quelque malice contre eux.

Ne ſachant pas encore au commencement que ie m'aſſociay auec eux, qu'elle * eſtoit l'humeur qui leur agreoit dauantage, car comme dit l'Apoſtre, il ſe faut faire tout à tous pour les gaigner tous, la prudence m'obligea de leur faire voir pluſieurs faces & diuers changemens d'humeurs, & trouuay que celle qui portoit la douceur en la bouche, le contentement au cœur, & un maintien humblement graue & modeſte eſtoit celle de laquelle ils faiſoient principalement eſtat.

398 || Ceſar ſe trouuant un iour en la compagnie de ſes amis, où il ſe reioüiſſoit honneſtement & franchement

d'auanture y arriua quelque bon compagnon, delibe-ré & ioyeux, mais grand, gros & gras par despit : lors quelqu'un dit à Cesar, parlez plus bas & vous gardez de cet homme qu'il ne iuge mal de vous & n'en murmure; Cesar dit alors doucement en riant : il ne faut point craindre ces gens là; mais gens maigres & tristes : & par signe il monstroit Brutus & Cassius, hommes pleins de malices & cautelles.

Sans flatter le dé, nos Hurons ont quelque chose de louable par-dessus nous, & s'ils estoient Chrestiens seroient meilleurs Chrestiens que nous, car ils possedent des vertus morales qui les font admirer & suspendre à plusieurs leur condemnation, & non celle des Heretiques qui ont refusé la grace, Moyse & les Prophetes, & les Sauuages non.

Ils sont si attrempez & retenus que lorsque vous leur parlez, ils vous escoutent, & vous donnent tout le temps que vous desirez, sans vous interrompre, ny parler que vous n'ayez finy. Ils parlent fort posement, comme se voulans bien faire entendre, & s'arrestent aussitost en songeans une grande espace de temps, peur de se mesprendre, ou qu'on n'aye bien conceu leur dire, puis reprennent leur parole. Cette modestie est cause qu'ils appellent nos François femmes, & les Montagnais oyes babillardes, lorsque || trop precipi- 399 tez & boüillans en leurs actions, ils parlent tous à la fois & s'interrompent l'un l'autre comme femmes, ce qui n'est que trop ordinaire, estant tres-veritable ce que disoit Salomon l'Hebrieu, que le Sage a la langue dans le cœur : mais que celuy qui est fol & furieux a son cœur en sa langue.

Ils craignent le deshonneur & le reproche qu'ils euitent autant qu'ils peuuent, & ſont excitez à bien faire par l'honneur & la loüange, d'autant qu'entr'eux eſt touſiours honoré, & s'acquiert du renom, celuy qui a fait quelque bel exploit, ou exercé quelque acte de vertu heroïque.

Un cœur bien aſſis, & une ame bien logée, eſt touſiours liberale & pleine de charité, donne librement & gayement de ce qui eſt à ſon pouuoir, ne laiſſe point languir le ſouffreteux, aſſiſte les indigens, & ne veut auoir de biens que pour en faire part aux pauures: au contraire des auares & meſquins, qui ne veulent que pour eux-meſmes, ſuent de detreſſe quand il leur faut faire du bien, & ſont touſiours dans les plaintes. O mon Dieu cela ſe voit meſme dans les maiſons des plus riches esleuez de la fortune, où rarement on trouue de la charité.

Les Sauuages ſelon leur pauureté, ſont loüables en cette vertu, laquelle ils exercent indifferemment enuers tous ceux qui ne leur ſont point ennemis, car ils ſe viſitent les uns les autres, ils ſe font des preſens mutuels, & ne refuſent iamais rien au pauure ny au

400 ma- || lade qui leur demandent, s'ils ont moyen de leur ſatisfaire & ſubuenir, & ce qui en eſt un euident teſmoignage eſt comme i'ay dit ailleurs qu'ils n'ont aucuns pauures mendiants parmy eux, & enuoyent de leurs biens iuſques dans la maiſon des neceſſiteux malades, vefues & orphelins, ſans leur en faire iamais de reproches, ny aux paſſans leſquels ils logent librement, auſſi longtemps qu'ils veulent, & ne leur en demandent aucune recompenſe, & ſi nous leur en

donnions quelquefois un petit prefent pour ce regard, cela venoit de noftre mouuement, & non de leur importunité.

Et pour monftrer leur galantife ils ne marchandent point volontiers & fe contentent de ce qu'on leur baille honneftement & raifonnablement, blafmans les façons de faire de nos marchands, qui barguignent une heure pour un Caftor, c'eft pourquoy ils fe rient d'eux quand ils les ont trompez, & ne fe fachent point quand ils y font attrapez.

Si dans un grand nombre il fe trouue quelque particulier Sauuage auare, & qui refufe d'ayder au neceffiteux, ayant moyen de luy bien faire, il en eft fort blafmé, mais il ne s'y en voit aucun de fi impitoyable & cruel, que le riche bourgeois de Paris, duquel un homme digne de foy m'a eu parlé fans me le nommer, car ie n'ay pas defiré fcauoir le nom d'un fi vilain barbare, lequel ayant des rentes à milliers, viuoit dans un fi grand efpargne & fi || echarfement que peur de 401 donner un fol à un pauure il ferroit luy mefme fon bois & n'auoit autre feruice que celuy qu'il fe rendoit. Mais le principal traict de fa villenie, fut que fa fœur luy ayant demandé quelques confitures pour remettre deux pauures malades en appetit, il luy refpondit (Arabe qu'il eftoit) qu'ils mangeaffent du pain bis & que l'appetit leur reuiendroit, voyla une rudeffe & barbarie que ie n'ay point veu aux barbares mefmes & qui peut eftre accomparée à celle du mauuais riche.

La clemence & manfuetude, eft une vertu propre & naturelle des vrays Princes, fans laquelle ils font ty-

rans, & non Princes pour ce que Dieu ne les a eſtablis que pour la conſeruation & ſoulagement de leurs peuples, & non pour les opprimer & deſtruire. L'Empereur Traian a eſté grandement loué par Helie Spartain, d'autant qu'eſtant à cheual pour aller à la guerre, miſt pied en terre, ſeulement pour ouyr la plainte que luy faiſoit une pauure femme. Nos Sauuages l'ont bien enuers tous ceux qui ont recours à eux pourueu qu'ils ne leur ſoient point ennemis, mais en ſouuerain degré enuers les malades & perſonnes affligées. Ils uſent auſſi d'une maniere de clemence à l'endroit des femmes & petits enfans de leurs ennemis qu'ils prennent en guerre, auxquels ils ſauuent ordinairement la vie bien qu'ils demeurent leurs priſonniers pour ſeruir, mais c'eſt auec la meſme condition des libres, & par ainſi ils ſont comme en leurs propres
402 maiſons, || ſinon qu'ils ne voyent point leurs parens, auſquels ils ont fort peu d'attache.

Socrates eſtant un iour en ſa maiſon, luy furent preſentez des choux d'un ſien amy Philoſophe, qu'il receut de fort bonne grace, honorant le donneur au don, mais ſa femme pouſſée d'enuie & precipitée de ſa colere maligne, les luy arracha des mains & les foulla aux pieds, ſans que le bon Socrates luy dit autre choſe ſinon : ma femme, en me priuant de ma part des choux tu t'es priuée de la tienne, & puis ſe teut, pendant que ſa femme fulminant de rage de ne l'auoir pû colerer, luy ietta de ſa chambre haute un plein pot d'eau ſur la teſte comme il penſoit ſortir, mais pour cela ſa patience ne fuſt point esbranlée, car esleuant les yeux en haut vers la chambre, il dit ſeulement : ie ſçauois

bien qu'apres la tempefte viendroit la pluye, & puis paffa fon chemin.

La patience eft une belle vertu & fi elle n'eft pas toufiours vertu, il n'y a qu'à la bien prendre qu'elle nous acquiert du merite. Le grand contemplatif Taulere parlant de luy mefme difoit : ie ne fuis non plus humble que ie fuis patient, ny patient que ie fuis humble, auffi eft il vray que celuy qui eft humble eft neceffairement patient, & ne fe colere que pour la iuftice, fafchez vous & ne m'offencez point, dit l'Efcriture. La patience de nos Sauuages, eft tres-admirable & edificatiue en toutes fortes d'occafions, de maladies, de peines ou de trauail, pas un mot pour fe plaindre, pas un mouuement d'impatience, tout eft calme chez eux, || & ne s'y entend aucun murmure 403 non à la maniere de certains Philofophes anciens, qui fouffroient bien l'iniure exterieurement & interieurement en recherchoient l'honneur, mais pour le feul refpect de la vertu.

Mettant l'humilité à part, ie dis de rechef que leur patience furpaffe de beaucoup la noftre, & qu'ils ont un pouuoir fort abfolu fur leurs paffions naturelles qu'ils maiftrifent & dominent puiffamment, comme on peut remarquer en leur conuerfation & dans des occafions, qui feroient fuer les plus hardis & conftans d'entre nous, car toute leur plus grande impatience gift en un petit fouris auec un petit ho, ho, ho, mais il ne s'en faut point eftonner ny perdre courage en nos infirmitez, puis qu'ils n'ont point de demons * qui les prouoque en d'autre mal, qu'à fe maintenir dans l'in-

fidelité, comme les heretiques, dans leur herefie, fuffit au diable qu'on foit à luy.

Les Sauuages qui me femblent les plus honneftes & mieux appris de toute cette grande eftenduë du Canada, font à mon aduis, ceux de la contrée de Miskou, car pour fi peu que ie les ay conuerfé ie recognu facilement qu'ils tenoient des-ia quelque chofe du poly, mais entre tous, le Sauuage du bon Pere Sebaftien Recollect Aquitanois, qui mourut de faim auec plufieurs barbares, vers un lieu appellé de Sainct Iean, pendant un Hyuer que nous demeurions aux Hurons, enuiron quatre cens lieuës de luy, lequel ne fentoit nullement fon Sauuage en fes mœurs & façons de faire, 404 ainf || fon homme fage, graue, doux & bien appris, n'approuuant nullement la legereté & inconftance qu'il voyoit en plufieurs de nos hommes, lefquels il reprenoit doucement en fon licence & fa retenuë, auffi eftoit il un des principaux Capitaines & Chefs du païs.

Des vices & imperfections des Sauuages & comme ils ont recours aux Magiciens pour recouurer les chofes perduës.

Chapitre XXV.

Bien heureux eft celuy qui fupporte la foibleffe & fragilité de fon prochain, comme il feroit fort ayfe d'eftre fupporté en la fienne, difoit noftre Seraphique

Pere S. François, car en cela gift la vraye charité & le vray amour que nous deuons auoir l'un pour l'autre. Veritablement il y a bien de quoy fe mortifier & exercer la patience en la compagnie de nos Sauuages, auffi bien qu'en celle de beaucoup d'impertinens & vicieux Chreftiens, car fi d'un cofté & en de certaines actions ils monftrent de la vertu, ils ont d'ailleurs des imperfections qui terniffent bien le luftre de leur vertu, car il n'y a perfonne pour bon qu'il foit qui n'aye en foy, quelque chofe à reprendre, ny fi mefchant & imparfaict, qui n'aye quelque chofe à loüer, difoit un ancien Sage entre les Grecs.

|| Ils manquent fans ialoufie, à la fidelité coniugale que le mary & la femme fe doiuent reciproquement, i'entends parmy les Hurons, car pour les Canadiens & Montagnias * on les tient plus honneftes en effects, & moins en paroles au dire de quelqu'uns. 405

Le peché du menfonge eft un vice deteftable en la bouche du Chreftien, car pour petit qu'il foit il nous conduit dans l'infidelité, c'eft pourquoy nous pouuons à bon droict eftimer du menteur comme d'un puits de maledictions où toutes fortes de vices & de pechez abondent, car iamais le menfonge n'eft feul en une ame : c'eft un Prince de tenebres, qui a une longue fuitte, & deuant lequel les feuls mefchants flechiffent le genoüil. O mon Dieu pere de verité faictes nous abhorrer le menfonge & nous deffendez de la langue menfongere, car les infidelles mefmes l'ont en abomination.

La loy eftablie entre les Garamantes faifoit mourir l'homme furpris en menfonge, pour les maux qu'il

caufe dans une communauté, & celle que Periandre eftablit en la Republique des Corinthiens portoit que l'homme ou la femme, qui au preiudice d'autruy diroit quelque menterie, porteroit par l'efpace d'un mois une pierre en fa bouche, pour ce qu'il n'eft point raifonnable que celuy qui a l'habitude de mentir, foit toufiours en liberté de parler.

Que fi ces Loix eftoient eftablies & obferuées entre les Chreftiens, nous ferions heureux & deuiendrions enfans & imitateurs de Dieu, qui faict particuliere
406 profeffion de la || verité plus que de toute autre chofe, de laquelle les Romains faifoient anciennement tant d'eftat, que l'Empereur Augufte au triomphe qu'il fift de Marc Anthoine & de Cleopatre amena à Rome un Preftre d'Egypte aagé de foixante ans, lequel en tous les iours de fa vie n'auoit iamais dit un feul menfonge. A raifon de quoy le Senat ordonna que foudain il fuft faict libre & crée grand Preftre, & qu'il luy fuft dediée une ftatuë & pofée entre celles des plus renommez hommes des anciens, & condamnerent un de leur citoyen * accouftumé à mentir, ce Religieux Senat ayant plus d'egard à la vertu qu'aux confiderations de la faueur.

Nos Sauuages ont d'autres imperfections en fuitte du menfonge, qui eft neantmoins en eux pluftoft foupleffe d'efprit que malice affectée, car s'ils en difent entr'eux (ce qui arriue affez rarement) c'eft lors principalement qu'ils fe veulent recreer & en donner à garder aux eftrangers auec lefquels ils font affez libres : ils promettent auffi ordinairement plus qu'ils n'ont fouuent deffein d'accomplir, finon à leurs com-

patriots *, & pour auoir quelque chofe de vous il fçauent bien flatter & vous amadoüer, & pour cela vous ne tenez encor rien, fi ce n'eft des plus fages d'entr'eux qui feroient confcience de vous tromper. Voyons de la vengeance.

Manille demandoit une fois à Cefar qu'elle * chofe eftoit celle qu'il auoit faicte de laquelle il creut auoir rapporté gloire & || de laquelle fe fouuenant il fe ref- 407 iouiffoit le plus : il penfoit peut eftre qu'il luy parleroit de fes victoires & de fes triomphes, faifant plus d'eftat de la vertu que de fes conqueftes, lui refpond : par les Dieux immortels ie te iure, ô Manille, que ie n'eftime auoir merité gloire de nulle autre chofe de cefte vie, n'y * nulle autre ne me caufe tant d'allegreffe que de pardonner à ceux qui me font iniure & gratifier ceux qui me feruent, que refponderez vous à cela, ô vindicatifs & auares.

Nous lifons prefque femblable humanité & generofité, dans l'hiftoire generale du Peru, en la perfonne de l'un des derniers Yncas, qui a regné auant la prife de leur Empire par les Efpagnols, lequel ayant efté aduerty par fes Capitaines, que les Soldats de fon armée faifoient aualler à leurs ennemis & aux prifonniers qu'ils prenoient en guerre, d'un certain poifon qui les traifnoit dans une perpetuelle langueur, les eftropioit de tous les membres, les rendoit perclus de leur iugement, defigurez en leur vifage, & expofez à des peines infupportables dedans & dehors, à quoy ils prenoient un fingulier plaifir (cruels qu'ils eftoient) plus toft que de les voir fi toft mourir. Il leur enuoya dire qu'ils euffent à faire brusler à petit feu, tous ceux

qu'on pourroit conuaincre d'auoir uzé d'une cruauté
408 ſi grande, & proceder exactement || en cette execution,
afin qu'il ne reſtaſt à l'aduenir aucune memoire de ces
meſchans. Ce qui fut de tout point executé & accomply, pour un exemple rare à tous les gens de guerre
qu'un courage noble & genereux n'eſt iamais cruel à
ſon ennemy vaincu, non plus qu'impatient dans les
diſgraces de la fortune, car l'impatience & la cruauté
ſont les marques d'un cœur raualé & mal inſtruict.

Si nos Hurons auoient ce pouuoir ſur leur eſprit
comme ils ont en d'autre choſe, de pardonner à leurs
ennemis, ou de les traicter humainement comme ces
autres infidelles, auec la pureté qui leur manque, il
ne leur faudroit plus autre choſe que la croyance & le
bapteſme qu'ils ne fuſſent gens de bien, mais ils ne
pardonnent pas facilement à quiconque des eſtrangers
a offencé leur patrie, ie dis eſtrangers, parcequ'entr'eux ils s'offencent rarement & ſe pardonnent facilement, ce qui leur eſt ayſé à cauſe de l'amour qu'ils
ont l'un pour l'autre.

Pour l'honneſteté & la ciuilité il n'y a de quoy les
loüer non plus qu'entre nous beaucoup de negligens,
qui ſe tiennent ſalement & viuent ruſtiquement ſous
pretexte de pauureté & deuotion. Deuotion trompeuſe
ou pluſtoſt follie d'eſprit, car la vraye deuotion eſt
touſiours accompagnée de l'honneſteté & ciuilité auec
la candeur, qui bannit toute diſſimulation.

Ils n'uſent d'aucun compliment parmy eux, & ſont
fort mal nets en l'appreſt de leurs viandes particulierement
409 lorſqu'ils ſont par la || campagne. S'ils ont les
mains ſalles, ils les eſſuyent à leurs cheueux ou au

poil de leurs chiens, & ne les lauent iamais, fi elles ne font extremement falles : & ce qui eft encore plus impertinent, ils ne font aucune difficulté de pouffer dehors les mauuais vents de l'eftomach parmy le repas, & en toute compagnie, de quoy ie les reprenois quelquefois, mais fort doucement, auffi s'en prenoient ils à rire.

Ils font auffi naturellement fort pareffeux & negligens, & ne s'adonnent à aucun trauail du corps, que forcé de la neceffité, particulierement les Canadiens & Montagnais plus que toutes les autres Nations, c'eft pourquoy ils en reffentent fouuent les incommoditez, & la faim qu'ils ont quelquefois extreme.

D'eftre fins larrons, nos Hurons & les Petuneux y font paffez maiftres, non les uns enuers les autres, car cela arriue fort rarement, mais feulement enuers les eftrangers, defquels toutes chofes leur font de bonne prife, pourueu qu'ils n'y foient point attrapez, comme ils font quelquefois à la traicte, où les François fe donnent principalement garde des mains & des pieds des Hurons.

I'ay admiré le compte * qui m'a efté faict autrefois d'un coupeur de bourfe, lequel ayant conuenu de prix auec un marchand couftelier à Paris, de luy faire un petit coufteau à fa mode moyennant un quart d'efcu, le couteau faict & payé, le couftelier qui defia || auoit prié par plufieurs fois l'honnefte homme de luy dire de grace à quoy faire un tel coufteau, le bon compere trop fimple fe laiffa approcher de trop prés du drolle pour luy en dire le fecret, car en luy difant tout bas à l'oreille, c'eft pour couper des bourfes, il luy couppa 410

la ſienne, & remporta ſon quart d'eſcu auec le petit couſteau, ſans que le pauure couſtelier s'en apperceut qu'un petit quart d'heure trop tard.

Nos Hurons font quelquefois des traicts qui ne ſont gueres moins ſubtils, non à coupper des bourſes, car ils n'ont point l'uſage d'argent, ſinon pour ſeruir de parures, mais à prendre toute autre choſe, où ils peuuent mettre les mains; ou les pieds, qui leur ſont des ſecondes mains, car auec iceux ils ſçauent fort bien deſtourner les choſes & s'en ſaiſir lorſque vous y penſez le moins. Nous y auons eſté ſouuent pris en noſtre cabane, ſans que noſtre ſoin & noſtre œil nous puſt garantir de ces faſcheuſes viſites: ie m'en plaignois quelquefois aux cabanes, mais qu'elle * adreſſe ou la ſubtilité de derober ſans eſtre recognu, eſt eſtimée ſageſſe, & beſtiſe de s'y laiſſer ſurprendre.

I'ay veu aux Hurons, iuſques aux clefs des coffres de nos Mattelots, des petits morceaux de fer, des peignes, quelques pièces de verres, & autres petits fatras pendus au col des ieunes enfans, que leurs parens auoient deſrobé aux François. On eſtime auec raiſon la ſubtilité, & la patience du petit gar- || çon de Sparte, lequel ayant deſrobé & caché un renardeau ſous ſa robbe, ayma mieux ſe laiſſer ouurir & deſchirer les entrailles par ce meſchant animal, que de deſcouurir ſon larrecin, & en auoir le foüet, qui luy eut eſté plus tolerable. L'inuention d'un Huron n'eſt guere moins admirable, lequel ayant deſrobé une cuillier d'argent aux François la cacha ſubtilement dans la partie la plus ſecrette de ſon corps, aymant mieux en ſouffrir la douleur, que la honte d'eſtre eſtimé lourdaut.

S'il arriue, ce qui ſe voit fort rarement comme i'ay dit, que quelqu'un d'entr'eux ait deſrobé ſon voiſin, & que celuy qui a eſté volé ait deſir de recouurer la choſe perduë, il a recours au Medecin Magicien : auquel il manifeſte ſa perte, & le conduit dans ſa cabane, ou en celle qu'il ſoupçonne eſtre le larron, cela fait, Loki ordonne des feſtins pour premier appareil (car ces malheureux là n'oublient iamais la cuiſine), puis pratique ſes magies, par le moyen deſquelles il decouure le voleur (à ce qu'ils diſent) s'il eſt preſent dans la meſme cabane, & non s'il eſt abſent, car il n'appartient qu'au grand Oki de ſçauoir les choſes plus esloignées.

C'eſt pourquoy le François qui deſroba les raſſades au bourg de Sainct Nicolas, autrement de Toenchain, eut raiſon de s'enfuir en noſtre cabane, qui en eſtoit à trois lieuës loin, lorſqu'il ſceut l'arriuée du petit Oki dans ſon logis, pour le ſuiet de ſon larrecin || & ne nous dit point la cauſe de ſa fuitte que long-temps apres, que nous le trouuames ſaiſy de ſes raſſades, de quoy nous le tençames fort, tant de l'offence commiſe, que pour nous auoir mis par cette mauuaiſe action, en danger de nous faire mourir par les Sauuages, s'il eut eſté decouuert : car en ce pays là, la faute d'un particulier eſt ſouuent punie en pluſieurs. 412

Les Canadiens, & Montagnais ne ſont point larrons, du moins n'auons nous encore eu ſuiet de nous en plaindre, encor qu'ils entrent aſſez librement dans nos chambrettes, & parmy noſtre Conuent, où ils nous pourroient faire du tort s'ils vouloient. Ie neſcay neantmoins s'ils auroient la meſme retenuë enuers les autres

François, y ayans pareille liberté, c'eſt pourquoy il ſera touſiours bon d'eſtre ſur la meſſiance, mere de ſeureté, pour ne donner ſuiet de mal faire à perſonne, comme i'ay dit, que pour ce regard on ne ſe puiſſe encor plaindre, & qu'il ne ſe parle d'aucun larron parmy eux.

Il arriua un iour que deux ieunes garçons, l'un Huron, & l'autre Montagnais, furent viſiter noſtre Conuent de Noſtre Dame des Anges: or comme le Huron ſe fut apperceu d'un gros pain que nos Religieux auoient ſerré dans la grande chambre d'embas, il ietta ſi bien ſes meſures, & conduit ſi à propos ſes detours, qu'il s'en ſaiſit ſans que perſonne l'apperceut, non pas meſme ſon compagnon, lequel ſçachant apres

413 la malice du || Huron, marry que ce deſplaiſir nous eut eſté rendu en ſa compagnie, nous demanda permiſſion de courir apres le volleur, comme il fit, & nous rapporta le pain, de quoy ie fus d'autant plus edifié, que ce Montagnais nous aduerty luy meſme de la faute de ſon Huron.

Les filles Canadiennes qui d'ailleurs permettent en cachette beaucoup de licences contre la pudeur, ſemblent à l'exterieur ſages & honneſtes, tant en leurs paroles, qu'en leurs deportemens, & c'eſt ce qui m'en auoit touſiours faict bien iuger, neantmoins on m'a voulu faire croire du depuis qu'il n'y auoit que les ſeules femmes mariées d'honneſtes, & que les filles voyoient en cachette de leurs amis pour trouuer marys, c'eſt à dire qu'elles ſont ſeulement ſages en publicq & non en particulier, mais pour moy ie doute encor qu'elles ſoient libertines, en ayant veu de ſi modeſtes,

& point du tout d'impertinentes, ſoit de paroles ou de geſtes. Il y en a qui veulent dire en ſuitte de la mauuaiſe opinion qu'ils ont de ces filles, qu'on n'entend que ſalletez dans les cabanes des Montagnais, pour moy i'y ay paſſé pluſieurs iours & ne l'ay point apperceu, ie confeſſe bien que ie n'entendois pas leur langue, ſinon fort peu de mots, mais ie croy que le Truchement m'en eut aduerty, & puis en leur geſte i'en euſſe deſcouuert quelque choſe. Pour les cabanes des Hurons il y a quelque choſe de cela, auſſi le peché y eſt il plus || commun, quoy qu'il ne s'y commette qu'en cachette. 414

Plutarque rapporte que la femme de Tucydes le Grec eſtant un iour interrogée, comme elle pouuoit endurer la puanteur de la bouche de ſon mary, elle reſpondit qu'elle croyoit que tous les hommes l'auoient ſemblable. Il y a des particuliers qui ont voulu dire que tous les Sauuages auoient la bouche puante, pour moy ie n'en ſçaurois que dire, & ne l'ay pas meſme apperceu de nos eſcoliers Hurons, qui nous approchoient d'aſſez prés en leur faiſans dire leurs leçons, bien eſt il vray que la pluſpart des Montagnois me ſembloient ſentir mal des graiſſes de loups marins, qui leur ſeruent d'oignement & de ciuette, car le muſc leur ſemble puant comme l'haleine d'un qui auroit mangé de l'ail, laquelle ils ne peuuent ſupporter, ie l'ay veu par experience lors que par neceſſité, nous eſtions contraints de manger d'un petit oignon du pays, qui ſent l'ail & l'oignon, d'où l'on peut inferer qu'ils n'ont point la bouche puante. Il y en peut neantmoins auoir quelqu'uns de ce calibre, auſſi bien que

des filles libertines, & des garçons diſſolus en paroles, ce qui n'eſt que trop ordinaire aux Hurons, & peut y en auoir parmy les Montagnais, auec leſquels ces particuliers ſe peuuent eſtre rencontrez.

---

415 || *Des Capitaines, Superieurs, & anciens, de leurs maximes en general, & comme ils ſe gouuernent en leur conſeil & aſſemblées.*

Chapitre XXVI.

Aux vieillards ſe trouue la Sageſſe, dit le Sage. Pline en une Epiſtre qu'il eſcrit à Fabate, rapporte que Pyrrhe Roy des Epirotes demanda à un Philoſophe qu'il menoit auec luy, quelle eſtoit la meilleure cité du monde. Le Philoſophe luy reſpondit, la meilleure cité du monde c'eſt Maſerde, Sire, un lieu de deux cens feux en Achaye. Le Roy eſtonné de cette reſponſe luy en demanda la raiſon, & en quoy il recognoiſſoit tant d'excellence & de prerogatiue en ce petit lieu, pour ce (dit le Philoſophe) que tous les murs de la ville ſont baſtis de pierres noires, & tous ceux qui la gouuernent on * les teſtes blanches. Le Roy admirant ſa reſponſe conforme à tout ce qu'en a iamais tenu la ſage antiquité, ſe teut & demeura ſatisfait, car il eſt tellement important & neceſſaire en tout eſtat que les vieillards & hommes prudens en ayent la conduite & le gouuernement, que ſans cet ordre on n'en

peut esperer qu'un notable detriment, & en fin la ruyne totale.

|| Les siecles passez nous en fournissent une infinité 416 d'exemples, & l'Escriture Saincte d'une signalée aduenue au commencement du regne de Roboam, fils de Salomon, lequel pour auoir suiui le conseil des ieunes, comme ieune qu'il estoit, autant d'esprit que d'années, perdit en un moment dix lignées qui se reuolterent contre luy.

C'est pourquoy les anciens Romains, se sont rendus sages des fautes d'autruy, & prirent cette coutume des Lacedemoniens & d'autres nations entre lesquels il y auoit une loy imposée aux ieunes d'honorer les anciens, & que les honorables vieillards, & non les autres, pouuoient auoir la charge de iudicature, & le gouuernement de la Republique.

Nous lisons en l'Histoire que le R. P. Frere Alphonse de Benauides mineur Recollect a fait de la conuersion du nouueau Royaume de Mexique, que le peuple appelle Moqui, voulant establir parmy eux un bon Capitaine, ils s'assemblent tous au marché, & là ils garottent & lient tout nud à un pilier, celuy lequel ils pensent estre propre, & puis tous les fouëttent auec des chardons, ou des espines picquantes, cela estant fait, ils l'entretiennent par des plaisantes farces, & des ioyeuses faceties : & s'il se monstre stoïquement insensible à tout, sans pleurer ny faire des laides mines ou grimaces pour l'un, & sans aucunement rire ou se resiouyr pour l'autre; alors ils le confirment, & asseurent || pour preux & vaillant Capitaine, lequel auec 417 les anciens s'assemblent lorsqu'il est expedient, pour

conferer & difcerner des chofes neceffaires & conuenables, lefquelles eftant vuidées & determinées, le grand Capitaine fort luy mefme pour les declarer & publier au peuple, fans s'en attendre à perfonne.

Si entre nous en l'election des Iuges, Chefs, & Superieurs on faifoit de femblables efpreuues, ie m'affeure qu'il n'y auroit pas tant de brigues à la pourfuite des charges, & que la feule vertu emporteroit le prix, ô mon Dieu, nous ne fommes pas dans un fiècle affez bon, car l'infolence & l'ambition de la ieuneffe a preualu par deffus la pieté des anciens, defquels ils font litiere, & les tiennent en mefpris, c'eft à ceux-là à qui le grand Sainct Gregoire adreffe ces paroles pour leur faire reffouuenir qu'eftans hommes & fautifs comme les autres, ils ne doiuent pas perdre le don d'humilité, & la prudence qui les doit regler, & apprendre la conduite de leurs fuiets.

Les Superieurs, dit-il, ne doiuent pas regarder à la puiffance de leur dignité, ains l'egaller de la condition humaine qu'ils ont enuers leurs fuiets: Ils ne fe doiuent point refiouyr de fe voir fuperieurs des hommes trop bien de leur eftre profitable *, mais il aduient fouuent que celuy qui gouuerne, s'oublie en fon cœur à caufe de fa preeminence, & voyant que tout paffe 418 par fon comman- || dement, & qu'il eft promptement obey, & que tous fes fuiets loüent le bien qu'il fait, & ne contredifent point le mal (tant s'en faut, ils loüent fouuent ce qu'ils deuroient blafmer) feduit par les chofes qui luy font inferieures, le cœur s'enfle par-deffus foy, & fe voyant appuyé par dehors de la faueur & applaudiffement populaire, il demeure vuide de vertu,

& s'oublie soy mesme, prestant l'aureille aux flateries, & croit que cela est ainsi comme il l'entend par dehors, & non comme il est en dedans reellement & veritablement : c'est la cause pourquoy il mesprise ses inferieurs, & ne se souuient pas qu'ils luy sont egaux en la nature, & iuge que sa vie vaut mieux que la leur, d'autant qu'il les surpasse en puissance, & parce qu'il peut le plus, il presume de sçauoir plus qu'eux tous.

Nos Capitaines Sauuages ont bien quelque espece de vanité semblable, mais elle est cachée au dedans, & ne l'osent faire paroistre au dehors peur de confusion. Ils ne font non plus de ces espreuues des Moqui, lorsqu'ils admettent ou eslisent les Capitaines & Chefs de leur Republique, mais ils ont ce soin qu'ils paroissent vertueux & vaillans, & qu'ils soient plus tost vieux que de moyen aage, & n'en admettent iamais aucun ieune d'aage dans leur conseil, ny pour la police, ny pour la guerre, qui ne soit vieil de l'esprit, & desquels on ne puisse esperer un bon conseil, une bonne conduite, & de bons ef- || fects, car comme disoit le Roy Cyrus, il n'appartient à nul de commander, s'il n'est meilleur que ceux à qui il commande. 419

Ils viennent ordinairement par succession ainsi que la Royauté par deça, ce qui s'entend si le fils d'un Capitaine ensuit la vertu du pere ; car autrement ils font comme aux vieux siecles, lors que premierement ces peuples esleurent des Roys ; mais ces Capitaines n'ont point entr'eux autorité absoluë, bien qu'on leur ait quelque respect, & conduisent le peuple plustost par prieres, exhortations & remonstrances, qu'ils sçauent dextrement & rhetoriquement ajancer, que par ri-

gueur de commandement, c'eſt pourquoy ils s'y exercent, & y apprennent leurs enfans, car qui harangue le mieux eſt le mieux obey.

La multitude des Loix dans un eſtat, n'eſt pas touſiours le meilleur, ny lorſque delaiſſans les anciennes, on en fait ſouuent de nouuelles, c'eſt à dire que le corps eſt bien malade, & preſt de donner du né en terre. Lactence Firmian dit que la Republique des Sicioniens dura plus que celle des Grecs, & que la cauſe fut pour ce qu'en ſept cens & quarante ans, ils n'inſtituerent onques aucuns Edits nouueaux, & n'outrepaſſerent aucune de leurs Loix.

Nos Hurons ont bien peu de maximes, & ſi à mon aduis, ils n'en eurent iamais d'auantage *, ſont touſ-
420 iours dans leurs premieres, || y peuuent perſeuerer iuſques à la fin des ſiecles, ſi le Chriſtianiſme oppoſé à leurs tenebres n'a entrée chez eux ; & en tel cas il leur faudra changer de vie, de loix, & de maximes, qui ſont pour la pluſpart autant ſauuages que brutales & impertinentes.

1. Pour premiere maxime, ils tiennent de ne pardonner iamais, ny faire grace à aucun de leurs ennemis, que par de grands preſens.

2. De deſrober qui pourra, aux François, ou eſtrangers, pourueu qu'on n'y ſoit point apprehendé, autrement on vous lairoit frotter en homme de peu d'eſprit.

3. Conuiennent qu'il eſt loiſible à un chacun de voir les filles & femmes d'autruy indifferemment, ſans violence toutefois, & au cas pareil les femmes & filles, aller aux hommes & garçons, ſans pouuoir encourir blaſme ou notte d'infamie.

4. Qu'on doit affifter les malades, & ne fouffrir de mendians, n'y * aucun en difette fans luy faire part de fes biens.

5. De receuoir courtoifement les paffans qui ne leur font point ennemis, & de fe rendre l'hofpitalité reciproque.

6. D'auoir un grand foin des os des deffuncts, & de faire des prefens pour le foulagement des ames en l'autre vie.

7. De n'entreprendre aucun voyage de long cours, fans en aduertir les Chefs & Capitaines, pour ne laiffer les bourgs defgarnis de gens de guerre.

8. Qu'on puiffe rompre un mariage quand || les mariez ont rompu d'amitié, & que l'un des deux le defire ou procure. 421

9. Que perfonne ne s'impatiente ou fafche pour chofe qui arriue, s'il ne veut eftre eftimé femme ou efeminé, finon qu'il y allaft de l'honneur des deffuncts qui ne fe peuuent vanger, ou tirer raifon des offences.

Voyla tout ce qu'ils ont de plus recommandables * en leurs maximes, & qu'ils obferuent auec plus d'affection & de foin ; refte à deduire comme ils fe gouuernent & comportent en leur confeil, qui eft tel, que les anciens & principaux de la ville ou du bourg, s'affemblent en un lieu auec le Capitaine où ils propofent & decident tout ce qui eft des affaires de leur communauté, non par commandement abfolu, mais par fupplications & remonftrances, & par la pluralité des voix qu'ils colligent auec des petits fetus de ioncs. Il me vient de reffouuenir d'un beau traict que Varon raconte du Senat Romain, lequel a toufiours tenu en

ſi grande veneration, la Religion que les faux Preſtres leur enſeignoient, que toutefois & quantes qu'il s'aſſembloit, bien que ce fut pour affaires de grande importance & qui requiſſent haſte & diligence, la premiere choſe qu'on y propoſoit deuant que decider deſdites affaires, appartenoit à la religion & veneration des Dieux; & voyla comme tous les Princes Chreſtiens en deuroient veritablement uſer dans leurs conſeils, pour l'honneur & le reſpect qu'ils doiuent
422 au ſeruice noſtre * Dieu, || puis qu'ils ſe diſent ſes ſeruiteurs; mais helas les maximes deſquelles l'on ſe ſert pour le iourd'huy ſont bien differentes & contraires à celles du meſme Dieu : qui n'a plus de part dans le conſeil des grands, où il n'eſt point inuoqué.

Il y auoit à la ville de Sainct Ioſeph le grand Capitaine de la Prouince des Ours, qu'ils appelloient Garihoua Andionxra pour le diſtinguer des ordinaires de guerre qu'ils appellent Garihoua doutagueta. Iceluy grand Capitaine auoit encores d'autres Capitaines de Prouince ſous luy, tant de guerre que de police, partout les autres bourgs & villages de ſa iuriſdiction, leſquels en choſe de conſequence le mandoient & aduertiſſoient pour le bien du public ou de la Prouince; & en noſtre bourg qui eſtoit le lieu de ſa reſidence ordinaire, il y auoit encores trois autres Capitaines, qui aſſiſtoient à tous les conſeils auec les anciens du lieu, outre ſon Aſſeſſeur & Lieutenant, qui en ſon abſence, ou quand il n'y pouuoit vacquer, faiſoit les cris et publications par la ville des choſes neceſſaires & ordonnées. Et ce Garihoua Andionxra n'auoit pas ſi petite eſtime de luy meſme, qu'il ne ſe voulut dire frere &

coufin du Roy de France, & de mefme egalité, comme les deux doigts demonftratifs des mains qu'il nous monftroit ioints enfemble, en nous faifant cette ridicule & inepte comparaifon.

Or quand ils veulent tenir confeil, c'eft ordinairement dans la cabane au Capitaine || chef & principal 423 du lieu, finon que pour quelque autre raifon particuliere, il foit trouué autrement expedient. Le cry & publication du confeil ayant efté fait, on difpofe dans la cabane, ou lieu ordonné, un grand feu, à l'entour duquel s'affiffent* fur les nattes, ou à platte terre, tous les Confeillers en fuitte du grand Capitaine qui tient le premier rang, affis en tel endroit, que de fa place il peut voir tous fes Confeillers & affiftans en face.

Les femmes & filles, ny les ieunes hommes n'y affiftent point, fi ce n'eft en un confeil general où les ieunes hommes de 25. à 30. ans peuuent affifter, ce qu'ils cognoiffent par un cry particulier qui en eft fait. Que fi c'eft un confeil fecret, ou pour machiner quelque trahifon ou furprife de guerre, ils le tiennent feulement la nuict, entre les principaux & plus difcrets Confeillers & n'en defcouurent rien que la chofe proietée ne foit mife en effect (s'ils peuuent) prenant pour pretexte de leurs affemblées de nuict, que c'eft pour n'eftre diuertis par l'afpect d'aucune chofe, & que le iour diuertiffoit leur efprit, par des obiects, & que par ainfi l'on ne deuoit s'eftonner s'ils cherchoient l'obfcurité pour voir clair à leurs affaires, plus difficiles à demesler pendant le iour.

Eftans tous affemblez, & la cabane fermée, ils font tous une longue pofe auant parler, pour ne fe precipi-

ter point, tenans cependant toufiours leur calumet en
424 || bouche, puis le Capitaine commence à haranguer en terme & parole haute & intelligible, un affez long-temps, fur la matiere qu'ils ont à traicter en ce Confeil : ayant finy fon difcours, ceux qui ont à dire quelque chofe, les uns apres les autres, fans bruit, fans s'interrompre, & en peu de mots, opinent & difent leurs aduis, qui font par apres colligez auec des pailles ou petits ioncs, & là deffus eft conclud ce qui eft iugé expedient par la pluralité des voix, non criminellement, mais ciuilement, car ie n'ay iamais veu condamner aucun à mort, à la peine corporelle, ny à aucun banniffement entre nos Hurons, comme il fe fait quelquefois parmy les autres Nations Canadiennes.

Ils font des affemblées generales, fçauoir de regions loingtaines, d'où il vient chacun an un Ambaffadeur de chaque Prouince, au lieu deftiné pour l'affemblée, où il fe fait de grands feftins, & dances, & des prefens mutuels qu'ils fe font les uns aux autres, & parmy toutes ces careffes, ces refiouiffances & ces accolades, ils contractent amitié de nouueau, & aduifent entr'eux du moyen de leur conferuation, & par quelle maniere ils pourront perdre, ruyner & exterminer tous leurs ennemis communs : tout eftant faict, & les conclufions fignées, non auec la plume, mais du doigt de leur fi-
425 delité, ils prennent congé les uns || des autres, & s'en retournent chacun en leur païs, auec tout leur train & equipage, à la Lacedemonienne, le plus fouuent un à un.

Peu s'en eft fallu que ie ne me fois oublié d'ecrire icy un traict qui ne doit pas eftre teu. La couftume

que nous auons de faire leuer la main à ceux de qui on exige une verité en iuſtice, que nous appellons faire ſerment, eſt pratiquée parmy nos Canadiens & Montagnais, mais en une autre maniere, car ils preſentent à tenir une certaine choſe qu'ils appellent *Tuſteheſon*, qui eſt une chaine de raſſades d'enuiron une braſſée de longueur.

Celuy qui la preſente à tenir (repreſentant le Iuge) interroge la partie & luy demande : eſt-ce toy qui a faict telle choſe, ou bien ne ſçais-tu point qui l'a faict, l'autre eſt obligé en la prenant de dire la verité, d'autant que par aprés venant à eſtre trouué menteur, on ne faict plus eſtat de luy non plus que d'un fauſſaire, mais ſi celuy qui eſt appellé au ferment ſe ſent coulpable, alors ne voulant dire la verité, il ne prend point auſſi le *Tuſteheſon*, mais faict pluſieurs circonlocutions pour s'exempter de le prendre & ſe liberer de tout ſoupçon.

On dit meſme que les Turcs font rarement de faux ſermens, teſmoin celuy qui ayant mis ſon argent dans un baſton creuzé & voulant faire ſerment par deuant le Iuge, donna ce meſme baſton à tenir à ſon creancier qui eſtoit à ſon coſté, auquel il dit, Monſieur ie vous ſupplie de grace, tenez ce baſton que ie faſſe mon ſerment, & leue la main, lequel ayant acheué, le creancier tout eſtonné ſçachant tres-bien qu'il n'auoit pas eſté payé, ietta de colere le baſton de ſon debteur ſi rudement contre terre que la fourbe en fut deſcouuerte, car le baſton ſe rompit & l'argent en ſortit, qui fiſt cognoiſtre ce debteur trompeur & non point menteur.

Auant de finir ce chapitre ie vous feray voir par une disgrace qui nous pensa arriuer, comme ils sçauent assez bien proceder en conseil & user de quelque maniere de satisfaction enuers ceux qui auroient esté offencez par aucun d'eux, si on leur en laisse le iugement. Un iour d'Hyuer que beaucoup de Sauuages nous estoient venus voir en nostre cabane, selon leur coustume ordinaire, un d'entr'eux marry de n'y auoir place à son gré, vouloit insolemment debouter un François de son lieu, si le Pere Ioseph qui prit la parole, ne l'eut prié de ne point faire de bruit, de quoy irrité le Sauuage sans autre replique prit lors un gros baston duquel il luy eut deschargé un grand coup sur la teste, si les François qui se trouuerent là presens, ne l'en eussent empesché & repoussé les autres ieunes hommes Hurons, qui sembloient des-ia vouloir estre de la partie contre nos François, par ie ne sçais qu'elle* enuie qu'ils auoient conceuë contre eux.

En ceste esmeute, ie remarquay particulierement la constance d'un ieune homme Huron, lequel se tenoit effrontement tout nud sans sourciller deuant un François, quy lui tenoit un coutelas esleué duquel il le vouloit frapper, & le Huron l'empescher, & en mesme temps luy || sauter au collet, comme il n'eut pas manqué si ie n'y fusse arriué & fait retirer l'un & l'autre à l'edification de tous, car il y alloit d'un ieu qui n'estoit point à rire.

427

Des-ia ce mesme Huron s'estoit gourmé à coups de poings auec un nommé la Vallée, mais un peu desauantageusement pour luy, car encor qu'il tint ce

François par les mouftaches, l'autre ne perdoit point de temps & luy approchoit le poing fi prés du né qu'il luy en fift fortir le fang, neantmoins iamais aucun de fes compagnons ne bougerent pour l'affifter, car ils ont cela de bon, qu'ils difent qu'un à un la partie eft egale, & qu'autrement il y auroit de l'iniuftice.

Voyant tant de defordre & que tous les barbares fortoient def-ià du bourg pour voir fe* qui fe paffoit ou pour eftre de la partie: ie m'attachay les raquettes fous les pieds pour n'enfoncer dans les neiges, & preuenir le grand Capitaine Auoindaon & tous les vieillards, qui fe mirent en peine pour nous & crioient partout contre les Moyenti, comment veut on tuer nos Nepueux, veut on faire mourir nos Capitaines François, ennon, ennon Moyenti, non, non, ieunes gens, il ne leur faut point faire de defplaifir, ils font nos bons amys, & ceux qui monftrerent plus de reffentimens pour nous furent les principaux chefs, à fçauoir, Auoindaon, Onorotandi, Yocoiffe, Ongyata & Onnenianetani, qui firent publier un confeil general à noftre requefte, pour le lendemain matin où nous affiftames le P. Nicolas & moy, auec tous les Hu- || rons, depuis l'aage de 29. à 30. ans, iufques à l'extreme vieilleffe. Celui qui auoit voulu donner le coup n'y affifta point, non plus que le Pere Iofeph, qui eftoit refté à noftre cabane auec tous les François, crainte qu'on y allaft faire quelque frafque ou rauage s'ils s'en fuffent abfentés, car il n'y a ny clefs, ny ferrures aux portes en tous ces païs là, ny fermeture fuffifante qui en puiffe deffendre la libre entrée à qui que ce foit. 428

Pour moy i'allois librement par tout solliciter les affaires des François, & empescher qu'on n'attentast plus sur la vie d'aucun de nous, & d'appaiser les Sauuages, mais i'admiré* ce traict de bonté en eux, qu'au plus fort du debat, comme i'allois criant à nos François (un peu trop eschauffez) de se retirer & ne blesser personne, il y en eurent qui coururent aussitost au village, publians partout Onianné Auiel, Onianné Auiel: Gabriel est bon, Gabriel est bon, tant sont amis des amateurs de la paix.

Le conseil assemblé, le grand Capitaine nous fit soir auprès de luy, puis ayant imposé le silence, il s'addressa à nous & nous parla en sorte que toute l'assemblée le pû entendre. Mes Nepueux, à vostre requeste i'ay faict assembler ce conseil general, afin de vous estre faict droict sur les plaintes que vous m'auez faictes, de quelque* malicieux qui vous ont voulu offencer, mais d'autant que ces gens icy sont ignorans du faict, proposez vous-mesmes vos plaintes & declarez hautement en leur presence ce qui est de vos griefs, 429 & en quoy & comment || vous auez esté offencez, & sur ce ie bastiray ma harangue & vous ferons iustice, car nous ne desirons pas qu'aucun vous fasse de desplaisir, mais au contraire que l'on vous rende tout le seruice que l'on pourra, pendant que nous aurons ce bien de iouir de vostre presence.

Nous ne fusmes pas peu estonnez d'abord de la prudence & sagesse de ce Capitaine, & comme il proceda en tout fort sagement iusqu'à la fin de sa conclusion, qui fut fort à nostre contentement & edification.

Nous proposames donc nos plaintes, & comme nous

auions quitté un tres-bon païs & trauerſé tant de mers & de terres auec infinis dangers & meſays pour leur venir annoncer la parole de Dieu, le chemin du Ciel, & retirer leurs ames de là domination de Loxi, qui les entrainoit tous aprés leur mort dans un abiſme de feu ſouſterrain, puis pour les rendre amis & comme parens des François qui les cheriſſoient, & neantmoins qu'il y en auoit entr'eux qui auoient voulu tuer noſtre frere Joſeph, particulierement un tel que nous nommaſmes.

Quoy, leur dis-ie, pour leur faire admirer la bonté & les richeſſes de la France, & leur oſter l'opinion que les leurs ayent allechez les François, nous mangions de la graiſſe à plain ſoul, car c'eſt là leur plus friant morceau. Les outardes, les grües & les perdrix, nous eſtoient tellement communes, que cela ne nous eſtoit non plus eſpargné qu'à vous le bled d'Inde. Les pauures meſmes ne veulent point manger de la chair de nos chiens. Nos maiſons ſont baſties || non d'eſcorces & de bois comme les voſtres; mais de pierres & materiaux ſolides. Les champs ſont tous ſemez de bon bled, de bonnes prunes & de racines excellentes, voudriez vous croire à preſent que nous ſoyons venus chercher à diſner à vos portes, & que la neceſſité nous ait porté à un ſi miſerable païs, deſnué de toutes douceurs, comme vous aduoüez vous meſmes, puiſque nous eſtions ſi fort à noſtre ayſe & que toutes choſes nous venoient à ſouhait, ayez donc de l'amitié pour nous, puis que l'amour que nous auons eu pour vous, nous a faict quitter tant d'ayſe & de contentement, & faict ieuſner fort auſterement en procurant le ſalut de vos ames.

430

Ayant fini, le Capitaine ranga un long-temps ſur nos plaintes & leur remonſtra l'excellence de noſtre condition releuée entre celle des autres François, qu'ils eſtimoient moins que nous, (à cauſe qu'ils ne parloient point à Dieu diſoient-ils), puis leur dit que ce ieune homme auoit eu grand tort d'auoir voulu tuer le Pere Ioſeph, que nous ne leur rendions aucun deſplaiſir, & qu'au contraire nous leur procurions du bien & de la conſolation, pour cette vie & pour l'autre, en nous priuant nous-meſmes de noſtre propre repos. Et bien dit-il, que voulez-vous qu'ils faſſent dauantage pour vous, ils vous inſtruiſent, ils enſeignent vos enfants, ils parlent à Dieu pour nous, & nous traictent comme leurs parens, & pour recompenſe nous leur voulons rendre des deſplaiſirs : quoy la choſe feroit-elle raiſonnable, non, il n'en ſera pas
431 ainſi. || Il leur remontra de plus, que s'il eſtoit ſceu à Kebec, qu'ils nous euſſent voulu mal traicter, que les François en pourroient auoir du reſſentiment & par ainſi qu'il falloit eſtouffer ce deſordre & nous laiſſer viure en paix & repos parmy eux. Et pour concluſion, ils nous prierent d'excuſer la faute d'un particulier, lequel nous deuions tenir ſeul auec eux, pour un chien, à la faute duquel les autres ne trempoient point, & nous dirent par exemple, que des-ia depuis peu, un des leurs auoit griefuement bleſſé un Algoumequin, en ioüant auec luy, & qu'ils s'eſtoient accordez ſans guerre, moyennant quelque petit preſent, & celuy-là ſeul tenu pour un chien & meſchant qui auoit faict le coup, & non les autres qui eſtoient bien marris d'un tel accident.

Ils nous firent auſſi preſent de quelques ſacs de bled d'Inde, que nous acceptames, & fumes au reſte careſſez de toute la compagnie, auec mille prieres d'oublier tout le paſſé, & demeurer bons amis comme auparauant; & nous coniurerent de plus, fort inſtamment d'aſſiſter tous les iours à leurs feſtins & banquets auſquels ils nous feroient de bonnes ſagamitez diuerſement preparées & que par cette hantize & familiere conuerſation qu'apportent les feſtins & repas, nous nous maintiendrions plus facilement dans l'intelligence & la bonne amitié, que ſe doiuent parens & amys ſi proches, & que de verité ils nous trouuoient aſſez pauurement accommodez & nourris dans noſtre petite cabane, de laquelle ils euſſent || bien deſiré nous retirer pour nous mettre mieux dans leur bourgade, où nous n'aurions autre ſoin que de prier Dieu, les inſtruire en nos ſciences, & nous gouuerner doucement auec eux, mais comme un continuel & aſſidu bruit de la meſnagerie n'eſtoit point compatible à noſtre humeur, non plus qu'à noſtre condition, nous les remerciames de leur bonne volonté, fiſmes porter noſtre maiz à noſtre cabane & primes congé de la compagnie, fort ſatisfaicts les uns des autres.

432

De la guerre & des armes dont uzent nos Hurons, & comme nous les empechames de ſortir contre les Neutres des-jà tout preſts de nous courir ſus, auec une exemple d'Vladislas Roi de Hongrie pour la fidelité, &c.

CHAPITRE XXVII.

L'homme de bien ne cherche point la guerre, ſi ce n'eſt pour vanger l'iniure faicte à Dieu, ou pour deffendre les oppreſſez, contre les Tyrans, autrement ô mal-heur du ſiecle! à quel propos tenir ſoldats en campagne & voir ruyner le pupil & le payſan, dont les acclamations vont iuſques au Ciel, implorans ſes foudres contre les meſchans, & ceux qui ne peuuent viure ſans trouble.

433 || L'Empereur Marc Aurelle, deuiſant un iour auec ſon amy Corneille des effects d'une gendarmerie pour bien conduite & diſciplinée qu'elle puiſſe eſtre, diſoit : mais auec reſſentiment, qu'il ne ſçauoit quelle plus grande guerre les Princes pourroient auoir, que de tenir en leurs Royaumes gens de guerre, ſi la neceſſité ne les preſſoit de ſe deffendre, pour ce que ſelon que nous monſtre l'experience, ceux-cy ſont deuant Dieu fort coulpables, aux Princes importuns, & aux peuples ennuyeux : de maniere qu'ils viuent au dommage de tous, & ſans profit d'aucun.

C'eſt pourquoy Scipion l'Africain auoit raiſon de dire, que toutes les choſes deuoient eſtre eſſayées en guerre deuant que de mettre les mains aux armes :

& à la verité il n'y a plus grande victoire que celle qu'on gaigne ſans effuſion de ſang, & ſans ſoldats en campagne, car l'amy, auſſi bien que l'ennemy, ruine touſiours le bonhomme auſſi bien que le païs.

Mais c'eſt bien le mal-heur lorſque l'on entreprend la guerre iniuſte, car outre ces incommoditez & les maledictions des peuples, l'offence de Dieu y eſt ſi grande, que toſt ou tard on en eſt puny en ce monde ou en l'autre; & fauſſer la foy donnée à ſes ennemis, eſt le comble du boiſſeau qui attire l'ire, & la iuſte vengeance de Dieu ſur nos teſtes, comme l'exemple d'Vladislas Roy de Hongrie nous en ſert de preuue. Car ce Roy ayant en l'année mil quatre cens quarante trois, du temps d'Eugene quatrieſme, gaigné une ſignalée victoire con- || tre Amurat, ſecond Empereur des Turcs, & du depuis faict treues auec luy pour dix années.* 434

L'an ſuiuant à la ſuaſion du Legat du Pape nommé Iulian, il fauſſa ſa foy & lui declara la guerre. Amurat contrainct de ſe deffendre vint auec une armée de ſoixante mille hommes. La bataille ſe donne, où du commencement les Chreſtiens eurent de l'auantage, une partie des Turcs tuez ſur la place, une autre partie miſe en deſroute. Ce que voyant Amurat il tire de ſon ſeing une coppie de l'accord faict entre luy & Vladislas, & leuant les yeux au ciel, & tenant ce papier en main commença à ſe plaindre de la perfidie du Roy & des Chreſtiens en ces paroles:

Voyla, ô Ieſus-Chriſt, l'accord que les Chreſtiens ont paſſé auec moy, qu'ils ont iuré ſur tes Sainctes Euangiles d'obſeruer inuiolablement, & cependant

auiourd'huy meſchans & perfides qu'ils ſont, ils fauſſent leur foy & renoncent perfidement à l'honneur qu'ils doiuent à leur Dieu. C'eſt pourquoy ſi tu es Dieu comme ils diſent, venge tes iniures & les miennes, & leur faiſant payer la peine de leur perfidie & de la foy par eux violée, fais-toy recognoiſtre iuſte à ceux qui n'ont pas encores la cognoiſſance de ton nom.

A peine auoit-il acheué ceſte priere, qu'incontinent voilà la chance tournée. Les Turcs reçoiuent nouuelles forces, une grande boucherie ſe faict des Chreſtiens, le Roy Vladislas tué, & le Legat du Pape, 435 qui auoit eſté autheur || & conſeiller de rompre la treue: tant Dieu a en horreur la perfidie, & veut que l'on garde la foy donnée.

Auſſi les Payens meſmes en cela ſe ſont monſtrez beaucoup plus religieux que les Chreſtiens. Plutarque en la vie de Curtius Camillus & de Pirrhus Roi des Epirotes, en rapporte deux belles exemples, qui deuroient eſtre imitées par ceux leſquels ambitieux d'honneur, comme de poſſeder le bien d'autruy, n'obtiennent aucune victoire que par mauuais moyens ou en fauſſant leur foy, ou en s'aquerant des thraiſtres*, & puis il faudra mourir & abandonner tout.

La premiere hiſtoire eſt, que Camillus ayant eſté esleu Tribun militaire auec cinq autres, pour faire la guerre aux Faliques, incontinent auec l'armée Romaine entra dedans ce païs, où il alla mettre le ſiege deuant la ville des Faleriens, qui eſtoit bien fortifiée & pourueuë de toutes choſes requiſes & neceſſaires à la guerre; ſçachant tres-bien que ce n'eſtoit pas en-

treprise legere que de la prendre, ne qui se peust executer en peu de temps, mais voulant comment que ce fust tenir ses citoyens occupez à quelque chose, & les diuertir, afin que, par estre trop de seiour en leurs maisons, ils n'eussent loisir de vacquer à seditions & dissentions ciuiles : car les Romains usoient sagement de ce remede là, tournans au dehors, comme bons medecins, les humeurs qui estoient pour troubler le repos de leur chose publique.

|| Mais les Faleriens se confians en l'assiette de leur ville, qui estoit forte de tous costez, faisoient si peu de conte* d'estre assiegez, que ceux qui n'estoient pas à la garde des murailles se pourmenoyent en robes sans armes, par la ville, & alloient leurs enfans à l'escole, le Maistre de laquelle les menoit ordinairement hors de la ville se promener, ioüer & exerciter au long des murailles, car ils auoient un commun Maistre d'escole pour toute la ville, comment* encores ont les Grecs, voulans que leurs enfans dés le commencement s'accoustument à estre nourris en compagnie, & qu'ils conuersent tousiours ensemble. 436

Ce Maistre donc espiant l'occasion de faire un mauuais tour aux Faleriens, menoit tous les iours leur* enfans à l'esbat hors de la ville, non gueres loin des murailles du commencement, & puis les remenoit dedans, aprés qu'ils s'estoient esbatus & exercitez. Depuis qu'il les y eut menez une fois, il les tira de iour en iour un peu plus loin, pour les accoustumer à s'asseurer, en leur donnant à entendre qu'il n'y auoit point de danger, iusques à ce qu'un iour à la fin ayant tous les enfans de la ville auec soy, il donna iusques

dedans le guet du camp des Romains, aufquels il liura tous fes efcoliers, & leur dit qu'ils le menaffent deuant leur Capitaine general, ce qui fut faict : & quand il fut deuant Camillus, il fe prit à dire qu'il eftoit Maiftre & precepteur de ces enfans, mais neantmoins qu'il auoit eu plus cher acquerir fa bonne
437 gra- || ce, que de faire ce que le debuoir de ces tiltres-là luy commandoit: au moyen de quoy il luy venoit rendre la ville, en luy liurant ces enfans entre fes mains.

Camillus ayant ouy ces paroles, trouua l'acte bien malheureux & mefchant, & dit à ceux qui eftoient autour de luy, que la guerre eftoit bien chofe mauuaife & où il fe faifoit beaucoup de violences & d'outrages, toutesfois qu'encore y auoit-il entre gens de bien quelque * loix & quelque * droits de la guerre, & qu'on ne deuoit point tant chercher ne pourchaffer la victoire, que l'on ne fuit les obligations d'en eftre tenu à fi maudits, & fi damnables moiens, & qu'il falloit qu'un grand Capitaine fift la guerre fe confiant en fa propre vertu, non point en la mefchanceté d'autruy.

Si commanda à fes gens qu'ils defchiraffent les habillemens de ce mauuais homme, en luy liant les deux mains par derriere, & qu'ils donnaffent des verges & des efcorgées aux enfans, afin qu'ils remenaffent le traiftre qui les auoit ainfi trahis, en le foüettant, iufques dedans la ville.

Or fi-toft que les Faleriens eurent entendu la nouuelle, comme ce Maiftre d'efcole les auoit trahis, toute la ville en mena grand dueil, ainfi qu'on peut eftimer en fi grieue perte, & s'en coururent hommes & fem-

mes, pesle mesle ſur les murailles & aux portes de la ville, ſans ſçauoir qu'ils faiſoient, tant ils eſtoient troublés. Eſtans là, ils apperceurent leurs enfans qui ramenoient leur Maiſtre nud & lié en le fouëttant, || & appellant Camillus, leur Pere, leur Dieu & leur Sauueur : de maniere que non ſeulement les peres & meres des enfans, mais auſſi tous autres citoyens generalement conceurent en eux-meſmes une grande admiration & ſinguliere affection enuers la preud'hommie, bonté & iuſtice de Camillus, tellement que ſur l'heure meſme ils aſſemblerent conſeil, auquel il fut reſolu qu'on luy enuoyeroit promptement des Ambaſſadeurs pour ſe remettre eux & leurs biens du tout à ſa diſcretion. 438

Si cette action de Camillus & des Romains eſt honorable, moins ne le fut celle du Conſul Fabricius, auquel comme il eſtoit en ſon camp eſtant venu un homme qui luy apportoit une miſſiue eſcrite de la main du Medecin de Pirrhus, par laquelle ce Medecin offroit de faire mourir ſon Maiſtre par poiſon moiennant qu'on luy promiſt une recompenſe condigne, pour auoir terminé une facheuſe guerre ſans danger.

Fabricius deteſtant la meſchanceté & perfidie de ce Medecin, eſcriuit une lettre à Pirrhus en ces termes : Tu as faict mal-heureuſe eslection d'amis auſſi bien que d'ennemis, ainſi que tu pourras cognoiſtre en liſant la lettre qui nous a eſté eſcrite par un de tes gens: pour ce que tu fais la guerre à hommes iuſtes & gens de bien, & te fie * à des desloiaux & meſchans : de quoy nous t'auons bien voulu aduertir, non pour te

faire plaifir, mais de peur que l'accident de ta mort, ne nous faffe calomnier, & que l'on eftime que nous ayons cherché de terminer cette guerre par un tour de trahifon, comme fi nous n'en peuffions venir à bout par vertu.

439 || Pyrrhus ayant leu cette lettre & aueré le contenu en icelle, chaftia le Medecin ainfi qu'il auoit merité, & pour loyer de cefte defcouuerture enuoya à Fabricius & aux Romains leurs prifonniers fans payer rançon.

Nos Sauuages bien que brutaux & enclins à la vengeance, ne fauffent iamais leur parole donnée publiquement, & moins trahiffent-ils leurs freres ny leur patrie pour chofe qui puiffe arriuer, au contraire ils tiennent à gloire de luy eftre fidelle, il n'y a qu'entre nous autres Chreftiens où ce malheur arriue, ô mon Dieu où en fommes-nous! faut-il que ceux qui ne vous cognoiffent point foient plus gens de bien que nous, & qu'ils foient un iour nos Iuges deuant vous, Seigneur qui reietterez les enfans du Royaume, pour y colloquer les enfans perdus, horrible efchange de l'honneur d'icy bas! en une efpouuentable confufion de demons, l'eternel mefpris & l'humiliation des mefchans.

Neantmoins nos Hurons pour bien enclins qu'ils foient (fors qu'à la reconciliation) n'ont encor pû comprendre la doctrine de ceft admirable Prince de paix Marc Aurelle, car n'y ayant point de defordre parmy leur gendarmerie, où chacun vit de ce qu'il porte fur fes efpaules, comme ie diray plus amplement cy apres, ils n'en peuuent receuoir aucune incommodité, &

partant continuent leur guerre contre leurs ennemis, non pour en poſſeder les terres, ny pour les rendre tributaires & ſuiects à leur eſtat, mais pour les exterminer & ruyner totalement : de maniere, qu'ils tiennent plus à gloire d'auoir || tué un de leurs ennemis, 440 que d'auoir gaigné cent lieuës de païs, & ſi toutes ces guerres ne ſont fondées pour la pluſpart, que ſur un appetit de vengeance, pour quelque petit tort ou deſplaiſir qui n'eſt pas ſouuent grand choſe, mais leur grande union & l'amour reciproque, qu'ils ſe portent les uns aux autres, faict qu'ils embraſſent volontiers en general le faict & cauſe d'un particulier, offencé par un eſtranger.

Mais ſi l'un d'entr'eux a offencé, tué ou bleſſé un de leur meſme nation, il en eſt quitte pour un preſent, & n'y a point de banniſſement ny chaſtiment corporel, pour ce qu'ils ne les ont point en uſage enuers ceux de leur propre nation, ſi les parens du bleſſé ou decedé, n'en prennent eux meſmes la vengeance, ce qui arriue fort peu ſouuent, car ils ſe font rarement iniure & du tort les uns aux autres. Mais ſi l'offencé eſt de nation eſtrangere, alors il y a indubitablement guerre declarée entre les deux nations, ſi celle de l'homme coulpable ne ſe rachepte promptement par de grands preſens, qu'elle exige du peuple, ſi les treſors publiques* ſont eſpuiſez, pour la partie offencée : & par ainſi il arriue le plus ſouuent que par la faute d'un ſeul, deux peuples entiers ſe font cruellement la guerre, & viuent touſiours dans une continuelle crainte d'eſtre ſurpris l'un de l'autre, particulierement ſur les frontieres où les femmes meſmes n'oſent cul-

tiuer les terres, ny faire les bleds, qu'elles n'ayent touſiours auprés d'elles, des hommes armez, pour les conſeruer & deffendre de quelque mauuaiſe auenuë.

441 || Quand ils veulent faire guerre, ſoit offenſiue, ſoit deffenſiue ce ſeront deux ou trois des anciens ou vaillans Capitaines, qui en entreprendront la conduite pour cette fois, & vont de village en village, faire entendre leur volonté, donnant des preſens à ceux deſdits villages, pour les induire à leur octroyer l'ayde & le ſecours qu'ils leur demandent, & par ainſi ſont comme generaux d'armées.

Il vint en noſtre bourg un grand vieillard fort diſpos & robuſte, lequel ie crû eſtre de la meſme qualité, car il alloit de cabane en cabane parler aux Capitaines, & à la ieuneſſe, qu'il portoit à une guerre malheureuſe, contre la Nation des Attinoindarons, de quoy nous le tançames fort, & diſſuadames le peuple d'y entendre, à ſa confuſion, & au grand contentement de tous les amateurs de la paix, car en effet il n'y a point d'apparence de rompre auec une Nation ſi puiſſante, ſans ſe mettre au haſard d'en eſtre totallement ruyné, & puis l'eſperance d'y aduancer la gloire de Dieu s'en alloit totalement perduë par cette guerre, auec ce peu de bien que nous y auions commencé.

Ces Capitaines ou generaux d'armes * ont le pouuoir, non ſeulement de deſigner les lieux, de donner quartier, & de renger les bataillons, mais auſſi de commander aux aſſauts, & diſpoſer des priſonniers, & de toute autre choſe de plus grande conſequence. Il

442 eſt vray qu'ils ne ſont pas touſiours || bien obeïs de leurs ſoldats, entant qu'eux meſmes manquent ſou-

uent dans la bonne conduite, & celuy qui conduit mal eſt ſouuent mal ſuiui. Car la fidelle obeiſſance des ſujets deſpend de la ſuffiſance de bien commander du bon Prince, diſoit Theopompus Roy de Sparte.

Pendant que nous eſtions là, le temps d'aller en guerre contre les Hiroquois eſtant arriué un ieune homme de Sainct Ioſeph, deſireux d'honneur & de reputation, voulut luy ſeul en faire le feſtin, & deffrayer pour un iour entier, tous ſes compagnons, ce qui luy fut de grand couſt & deſpence, auſſi en fut-il grandement eſtimé : car ce feſtin eſtoit de ſix grandes chaudieres pleine * de bled d'Inde concaſſé, auec quantité de grands poiſſons boucanez, ſans les farines, & les huiles pour faire la ſauce.

On mit les chaudieres ſur le feu dés auant iour, dans l'une des plus grandes cabanes du bourg, puis le Conſeil eſtant acheué, & les reſolutions de guerre priſes, tous entrerent au feſtin, pendant lequel, ils firent les uns apres les autres, les meſmes exercices militaires, qu'ils ont accouſtumé aux feſtins de guerre. Les chaudieres nettes, & les complimens & remerciemens rendus, partirent pour le rendez-vous de toute l'armée aſſigné ſur la frontiere, d'où ils ſe rendirent ſur les terres ennemies, auſquelles ils prindrent enuiron ſoixante priſonniers, la pluſpart deſquels furent tuez ſur les lieux, & les au- || tres amenez pour faire mou- 443 rir aux Hurons par le feu, puis mangez en leur aſſemblée, ſinon quelque * membres qui furent diſtribuez à des particuliers pour leurs malades.

Leurs guerres ne ſont proprement que des ſurpriſes & deceptions plus toſt que des batailles & combats ou

ſiege de villes, non par coüardiſe & faute de courage, car ils ſe trouuent ſouuent aux priſes auec l'ennemy, mais pour attraper quelqu'un mort ou vif, ſans exception d'aage ou de ſexe, pour les conduire en triomphe en leur païs.

Tous les ans au renouueau & pendant tout le temps que les feuilles couurent les arbres, cinq ou ſix cens ieunes hommes Hurons ou plus, s'en vont auec cet ordre, s'eſpandre dans le païs des Hiroquois, ſe departent cinq ou ſix en un endroit, cinq ou ſix en un autre, & ſe couchent le ventre contre terre par les champs & les foreſts, & à coſté des grands chemins & lieux paſſans, & la nuict venuë ils rodent partout iuſques dans les villes, bourgs, & villages pour attraper quelqu'un de leurs ennemis, leſquels ils emmenent en leur pays, pour les faire paſſer par les tourmens ordinaires, ſinon apres les auoir tuez à coups de fleches ou de maſſe, ils en emportent les teſtes, ou la peau des teſtes eſcorchées auec la cheuelure, qu'ils appellent Onontſita, leſquelles les femmes paſſent pour les conſeruer, & en faire des trophées & banderoles en temps
444 de guerre, ou les at- || tachent au haut de leurs murailles ou palliſſades au bout d'une longue perche.

Il y a d'autres Nations en noſtre Amerique qui auoient accouſtumé d'eſcorcher ceux qu'ils prenoient à la guerre, & de remplir de cendres leurs peaux, qu'ils appendoient à leurs places publiques, comme autant de trophées, & de monumens de leurs beaux faits. Il y en auoit neantmoins pluſieurs d'entr'eux qui employoient ces peaux à d'autres uſages, & en faiſoient des tambours, diſans que ces caiſſes quand on

venoit à les batre, auoient une ſecrette vertu de mettre en fuitte leurs ennemis. Tous les Hurons & Algoumequins croyoient la meſme vertu en noſtre beau chaſuble, mais ils n'en peurent venir à l'eſpreuue, car il nous faiſoit beſoin, & puis c'eſtoient toutes folles opinions pardonnables à ces pauures gens là, & non à un Chreſtien qui y adhereroit.

Quand ils veulent tenir la campagne, & aller en païs d'ennemis, ils ne meinent iamais autres pouruoyeurs ou viuandiers qu'eux meſmes, chargez chacun d'un plein ſac de farine qu'ils appellent Eſchionque, accommodez derriere leur dos, auec des lanieres ou cordelettes, qu'ils appellent Acharo, de ſorte que ce paquet les incommode de fort peu, & puis c'eſt la charge d'Eſope, qui va touſiours en diminuant à meſure qu'ils s'arreſtent pour les repas.

De fouller le bon homme il ne s'en parle point, non plus que d'en tirer la piece, car || ils viuent & logent touſiours en pleine campagne, & au fond du bois, où ils prennent leur refection qui eſt ayſée, car cette farine ſe mange auſſi bien cruë que cuite, ſeiche que moüillée, d'eau tiede ou froide, à la volonté d'un chacun, ſans qu'il ſoit beſoin de feu, ny d'autre ſauce que l'appetit. 445

Ils meſnagent tellement ce petit ſac qu'il leur dure iuſques à leur retour qui eſt enuiron ſix ſepmaines ou deux mois de temps, car apres ils viennent ſe rafraiſchir au pays, finiſſent la guerre pour ce coup, ou s'y en retournent encores auec d'autres prouiſions.

Que ſi les Chreſtiens uſoient de telle ſobrieté & temperance ils pourroient ayſement entretenir de tres-

puiſſantes armées auec peu de fraiz, & faire la guerre auec aduantage, aux ennemis de Dieu & du nom Chreſtien, ſans fouller les peuples, ny ruyner le pays, & puis Dieu n'y feroit point tant offencé, comme il eſt à preſent par la pluſpart de nos ſoldats François, qui viuent auec une telle licence chez les payſans, & par tout ailleurs où ils mettent le pied, qu'on en abhorre la veuë, & fait fuyr un chacun l'eſclat de leur inſolence. Les pauures Sauuages (à noſtre confuſion) ſe comportent ainſi modeſtement en guerre, ſans incommoder perſonne & s'entretiennent de leur propre & particulier moyen, ſans autre gage ou eſperance de re-
446 compence, que du ſeul honneur & loüange || qu'ils eſtiment plus que tout l'or du monde, où l'on ne faict icy eſtat que de l'argent, autrement point de ſeruice.

Ils n'ont pour toutes armes que la maſſe, l'arc & les fleches, leſquelles ils empannent de plumes d'aigles, comme les meilleures de toutes, & à faute d'icelles ils y en accommodent d'autres. Ils y appliquent auſſi fort proprement des pierres tranchantes collées au bois, auec une colle de poiſſon tres-forte, & de ces fleches ils en empliſſent leur carquois, qui eſt fait d'une peau de chien paſſée, qu'ils portent en eſcharpe ſur leur dos. Ils portent auſſi de certaines armures & cuiraſſe* qu'ils appellent *Aquientor*, pour arreſter le coup de la fleche : car elles ſont faites à l'eſpreuue de ces pierres aiguës, & non toutefois de nos fers de Kebec, quand la fleche qui en eſt accommodée ſort d'un bras roide & puiſſant, comme eſt celuy d'un Sauuage.

Ces cuiraſſes ſont faites auec des baguettes couppées de meſures, & ſerrées les unes contre les autres, tiſ-

ſues & entrelaſſées de cordelettes fortdurement& proprement. Ils ſe ſeruent auſſi d'un rondache ou bouclier fait d'un cuir boüilly fort dure,* & d'autres faits de planches de bois de cedre fort grands, larges & legers qui leur couurent preſque tout le corps. Il me ſouuient qu'eſtant à la bourgade de Sainct Nicolas, autrement de Troenchain, ie vis arriuer pluſieurs ieunes hommes d'une guerre eſtrangere, qui me monſtrerent une aſſez grande || piece d'un bouclierde leurs 447 ennemis, qui ſembloit de l'yuoire, ie ne pû comprendre ny coniecturer de quel animal ce pouuoit eſtre, mais que ce fut d'yuoire, ou d'une coquille polie de quelque grande tortuë, elle eſtoit pour reſiſter à quelque fleche que ce fut & à l'eſpée, & le poignard.

Ils ont diuerſes enſeignes ou drapeaux faits, (pour le moins ceux que i'ay veus) d'un morceau d'eſcorce rond, attaché au bout d'une longue baguette, comme une cordelette de caualerie, ſur lequel ſont depeintes les armoiries de leur ville ou Prouince.

Ce ſont les principales armes dont nos Hurons ſe ſeruent ordinairement, & principalement de l'arc & de la fleche de laquelle ils ſe ſeruent auec tant de dexterité, qu'ils ne manquent guere de donner où ils viſent: & tirent ſi legerement & habilement, que comme ils diſent eux-meſmes, ils ont plus-toſt decoché dix fleches que nos meilleurs arquebuziers ne ſçauroient auoir deſchargé deux coups de leur harquebuze, & s'en eſt trouué de ſi hardis de defier en pleine campagne, un François auec ſon harquebuze, diſans qu'ils ſçauroient bien eſquiuer ſon coup, & ne le point faillir de leur fleche.

Depuis qu'on a eu porté des lames d'efpées en Canada les Montagnais, & autres peuples errants, ont trouué l'inuention de les emmancher en de longs bois comme demyes piques, qu'ils fçauent roidement elancer à la chaffe contre l'eslan, & à la guerre || contre leurs ennemis.

448

Comme on a de couftume fur mer, pour figne de guerre, ou de chaftiment, mettre dehors en euidence le pauillon rouge : Auffi nos Sauuages, non feulement és iours folennels & de reioüiffance, mais principalement quand ils vont à la guerre, ils portent autour de leur tefte, pour la plufpart, de certaines pennaches en couronnes, & d'autres en mouftaches, faits de longs poils d'eslan, peints d'un rouge cramoify beau par excellence, & collez, ou autrement attachez à une bande de cuir large de trois doigts, & longue affez pour entourer la tefte.

Noftre chafuble à dire la Saincte Meffe, leur agreoit fort, & l'euffent bien defiré traicter de nous, pour le porter en guerre en guife d'enfeigne, ou pour mettre au haut de leurs murailles, attachée à une longue perche, afin d'efpouuenter leurs ennemis, difoient ils, mais ce n'eftoit pas chofe à leur ufage, ny qui deut eftre ainfi prophanée. Les Algoumequins de l'Isle nous auoient fait la mefme priere au Cap de Mafaire, ayant defia à ce fuiet amaffé fur le commun, enuiron quatre-vingts Caftors : car ils le trouuoient non feulement tres-beau, pour eftre d'un excellent damas incarnat, enrichy d'un paflement d'or (digne prefent de la Reyne, qui nous l'auoit donné auant partir de France) mais auffi pour la croyance qu'ils auoient qu'il leur

cauferoit du bon heur. & de la profperité en toutes leurs deliberations & entreprifes de guerre.

|| Quant la guerre eft declarée en un pays, & qu'on doute des forces de l'ennemy, à tout euenement, on fe fortifie par tout auec l'ordre que le Confeil y donne. Les habitans deftruifent tous les bourgs, villes & villages frontiers, incapables d'arrefter l'ennemy, ou de pouuoir eftre fuffifamment fortifiés pour fouftenir un fiege, & chacun fe range dans les lieux fortifiez de fa iurifdiction, où ils baftiffent de nouuelles cabanes pour leur demeure, à ce aydez des habitans du lieu, qui leur font la courtoifie auec affection. 449

Les Capitaines, à ce aydez de leurs officiers & gens du Confeil de guerre, trauaillent continuellement à ce qui eft de leur conferuation & fortification, à ce que par leur faute ou negligence ils ne foient furpris de l'ennemy, font balayer & nettoyer les fuyes & araignées des cabanes, de peur du feu que l'ennemy y pourroit ietter, par de certains artifices qu'ils ont appris de ie ne fçay qu'elle * Nation que l'on m'a autrefois nommée, & qui s'eft efchappée de ma memoire.

Ils font porter fur les guarittes, des pierres & de l'eau pour s'en feruir dans l'occafion, & crainte de tout perdre fi la forterefle venoit à eftre prife d'affaut, ou que le feu s'y prift, plufieurs font des trous en terre, dans lefquels ils enferment ce qu'ils ont de meilleur, & le couurent fi proprement de la mefme terre, que le lieu ne peut eftre recogneu || que de ceux-là mefmes qui y ont trauaillé. 450

Un bon Capitaine n'a pas feulement foin du dedans

mais auſſi du dehors, & manquer dans la preuoyance eſt tout perdre, peur de quelque camiſade, les chefs enuoyent par tout des eſpions & coureurs, pour deſcouurir & obſeruer l'ennemy, & poſent leurs ſentinelles ſelon la neceſſité, pendant que d'autres exhortent & encouragent le reſte des gens de guerre, à faire des armes, & de ſe tenir preſts pour vaillamment & genereuſement combattre, reſiſter & ſe deffendre ſi l'ennemy vient à paroiſtre.

Le meſme ordre s'obſerue en toutes les autres villes & forteresses du pays iuſques à ce qu'ils voyent l'ennemy attaché à quelqu'unes, & pour lors la nuict venuë à petit bruit, une quantité de ſoldats de tous les villages voiſins, vont au ſecours, & s'enferment au dedans de celle qui eſt aſſiegée, la deffendent, font des ſorties, dreſſent des embuſches, s'attachent aux eſcarmouches, & combattent de toute leur puiſſance, pour le ſalut de la partie, ſurmonter l'ennemy, & le deffaire du tout s'ils peuuent.

Pendant que nous eſtions au village de S. Joſeph, nous viſmes faire toutes les diligences ſuſdites tant en la fortification des places, appreſts des armes, aſſemblées des gens de guerre, prouiſion de viures, qu'en toute autre choſe neceſſaire pour ſouſtenir une grande guerre qui leur alloit tomber ſur les bras, de la part 451 des Attiuoindarons, ſi le bon || Dieu n'euſt diuerty cet orage, & empeſché ce malheur qui alloit menaçant noſtre bourg d'un premier choc, lequel à ceſte occaſion fut mis en eſtat de deffence en ruynant les cabanes eſcartées, qu'on rebaſtit dans le fort reduit en forme ronde, & en lieu aſſez fort d'aſſiette de tous coſtez.

Mais pour ce que nous ne voulufmes pas quitter noftre ancienne cabane pour nous placer dans la ville, les Sauuages nous aduertiffoient de nous donner fur nos gardes, à quoy nous ne manquions pas, car il ne faut point tenter Dieu, & negliger fes affeurances, c'eft pourquoy nous barricadions noftre porte toutes les nuicts, auec groffes bufches de bois pofées les unes fur les autres, auec deux paulx derriere piquez en terre, & n'ouurions point à heure induë à qui que ce fuft, finon aux François.

Or pour ce que la guerre n'eft en rien bonne, fi elle n'eft pour le fouftien de la foy, & que les Neutres qui pouuoient faire iufques à cinq ou fix mille hommes n'eftoient que trop fort * pour deux mille hommes que nos Hurons peuuent faire au plus, nous fufmes les intercefleurs de la paix, comme i'ay dit ailleurs, & donnafmes nos raifons, lefquelles nous acquirent quelque chofe fur leur efprit, & la promeffe qu'ils fe tiendroient en paix, & ne penferoient plus à la guerre, fi les Neutres ne les y obligeoient, & que ce en qüoy ils auoient auparauant fondé l'efperance de leur falut eftoit en noftre grand efprit, & au || fecours que quelques François mal auifez leur auoient fait efperer de Kebec : outre une tres-bonne inuention qu'ils auoient conceuë en leur efprit, par le moyen de laquelle ils efperoient tirer un grand fecours de la Nation du Feu, ennemis iurez des Neutres. 452

L'inuention eftoit telle, qu'au pluftoft ils s'efforceroient de prendre quelqu'un de leurs ennemis, aufquels * ils couperoient la gorge, & que du fang de ceft ennemy, ils en barbouilleroient la face & tout le corps

de trois ou quatre d'entr'eux, lefquels ainfi enfanglantez feroient par apres enuoyez en Ambaffade à cette Nation du Feu, pour obtenir d'eux quelque fecours & affiftance à l'encontre de fi puiffans ennemis, & que pour plus facilement les efmouuoir à leur donner ce fecours, ils leur monftreroient leur face & tout leur corps defia teints & enfanglantez du fang mefme de leurs ennemis communs.

I'admiray l'inuention & l'efprit de ce bon Capitaine Aioandaon qui m'en fit le recit, mais pour cela la paix valloit mieux que la guerre, & que demeuraffions amis de tous pour gaigner tous, de quoy furent fort contans la plufpart des hommes, & generalement tous* les femmes, lefquelles nous en parloient en particulier, & nous prioient d'y tenir la main, c'eft ce qui nous fit croire qu'elles ont peu de voix en chapitre, & qu'il ne leur eft pas permis de parler librement des chofes qui concernent le faict des hommes.

---

453 ‖ *Des prifonniers de guerre lefquels ils mangent en feftin apres les auoir faict cruellement mourir & du Truchement Bruslé, deliuré miraculeufement de la main des Hiroquois, par la vertu d'un Agnus Dei.*

Chapitre XXVIII.

Les tourmens dont nos Sauuages ufent à l'endroit de ceux qui leur font ennemis, font fi furieufement

cruels, qu'ils tefmoignent en effet combien eft abfolu le pouuoir que le Diable a acquis fur leur malheureux efprit, car ils font au delà de toute penfée humaine, & fi eftrangement horribles, qu'il ne fe peut imaginer rien de plus douloureux, ny de plus conftamment fouffert.

Bien heureux celuy qui endure pour le Ciel, & non pour la terre, & malheureux eft celuy qui patit fans profit, car l'un eft Martyr du Diable, & l'autre de Iefus Chrift. Nos Hurons ayans pris quelqu'un de leurs ennemis, apres l'auoir lié & garotté, luy font une longue harangue des cruautez, rigueurs, & mauuais traitemens que luy & les fiens ont exercé à leur endroit, & qu'au femblable il deuoit fe || refoudre d'en endurer autant, & plus s'il fe pouuoit, & luy commandent de chanter tout le long du chemin, ce qu'il fait (s'il a du courage affez), mais fouuent auec un chant fort trifte & lugubre. 454

Eftant arriué au village, il eft receu uniuerfellement de tous, & particulierement des femmes, auec de grands cris & acclamations, battans doucement des doigts le bout de leurs leures, de ioye qu'elles ont de voir leurs ennemis prifonniers, aufquels elles font continuellement feftin, non-feulement pour les engraiffer pour la chaudiere, mais pour les rendre plus fenfibles aux tourmens.

Ils n'en font pas de mefme aux femmes & petits enfans, lefquels ils font rarement mourir, & paffer par les rigueurs de la Loy, d'autant qu'ils les conferuent ordinairement pour leur feruir, ou pour en faire des prefens à ceux qui en auroient perdu des leurs en

guerre, & font eftat de ces fubrogez, comme s'ils eftoient leurs propres enfans, lefquels eftans paruenus en aage, vont auffi librement en guerre contre leurs parens, que s'ils eftoient naiz ennemis de leur propre patrie, qui eft un tefmoignage euident du peu d'amour que les enfans Sauuages ont pour ceux qui leur ont donné l'eftre, puis que fi toft ils en oublient les bienfaits paffez par les prefens, comme i'en ay veu l'expe-
455 rience en plufieurs, ou bien telle || eft leur couftume paffée en loix en toutes ces Nations.

I'ay leu de certains peuples qui conferuent leurs ieunes prifonniers de tout fexe pour leur feruir, puis les mangent quand la fantafie leur en prend, apres de longs feruices ; qui eft une cruauté bien esloignée de la douceur & humanité de Plutarque, lequel comme il difoit de luy-mefme, n'euft pas voulu tuer le bœuf qui luy euft long-temps feruy, & encor moins un efclaue fait à l'image de Dieu, car celuy qui eft cruel aux beftes, l'eft ordinairement aux hommes.

Quand nos Hurons ne peuuent emmener toutes les femmes & filles, auec les enfans qu'ils ont pris fur leurs ennemis, ils les tuent fur les lieux, & en emportent les teftes, ou les peaux, auec la cheuelure. Il s'en eft veu (mais peu fouuent) qu'ayans amené de ces femmes & filles dans leur pays, le defir de vengeance leur en a faict paffer quelqu'unes par les mefmes tourmens des hommes, fans que les larmes de ce pauure fexe, qu'elles ont pour toute deffence, les aye pû efmouuoir à compaffion, & exempter pour un peu d'un fi furieux orage, plus miferables & malheureufes en cela, que certains Hollandois, lefquels ayans efté pris en qualité

d'ennemis, par ceux de la Nation des Loups, & appliquez au feu, verſèrent tant de larmes ſur les braiſiers ardans, qu'elles eſteignirent auec le feu, la cholere de leurs meurtriers, qui les renuoyerent comme femmes du coſté de la Virginie, où ils auoient eſté pris.

|| Les Canadiennes & Montagnaiſes reçoiuent leurs ſoldats reuenans de la guerre d'une maniere fort differente à celle de nos Huronnes, car à meſme temps qu'elles ont apperceu les canots ou ouy la voix des hommes, toutes les ieunes femmes & filles s'encourent ſur le bord de la riuiere, & là elles attendent de pied coy (leurs ceintures oſtées, & leurs robes detachées, qu'elles tiennent ſeulement en eſtat pour cacher leur nudité) que les canots ſoient à enuiron à cent pas d'elles, puis à meſme temps, quitans leurs robes, ſe iettent toutes dans l'eau, & vont à la nage (car elles ſçauent nager comme poiſſons) empoigner les canots ou * ſont les priſonniers ou les cheuelures de ceux qu'ils ont faict mourir, qu'elles tirent à bord, puis ſe ſaiſiſſent de tout le butin qui eſt dedans, & comme leur appartenant par droit d'antiquité, comme aux hommes victorieux la gloire du triomphe qui leur eſt rendu, non pas admirable & rauiſſant, tels * qu'à ces anciens Romains, riches & puiſſans, mais à la portée de pauures Sauuages, à qui peu d'honneur ſert de beaucoup pour amimer * leur courage. 456

Or comme ces Amazones ſont preſtes ne * ſe ſaiſir des canots, & qu'il n'y a plus qu'à mettre la main deſſus pour les conduire à terre || les hommes les abandonnent, & ſe iettent tout nuds dans l'eau auec leurs armes en main & nagent iuſques au bord de la 457

riuiere, où ils ſont receus du reſte du peuple, auec une ioye & acclamation uniuerſelle de tous, leur diſans qu'ils ſont bien vaillans & courageux d'auoir eu le deſſus de leurs ennemis, & amené pluſieurs priſonniers, tous leſquels de ce pas, ſont conduicts dans la cabane de leur Capitaine, où ſa femme & ſes amis preparent un magnifique feſtin de tout ce qu'ils ont de meilleur, qu'ils leur donnent auec autant de gayeté, que s'ils auoient conquis un Empire, ou obtenu la paix pour leur païs.

Il faut que ie die ce petit mot, qu'à la verité nul ne ſe peut dire heureux que celuy qui vit contant; ils ont peu & peu de choſes les contente, ils ſont comme les petits enfans, qui croyent eſtre beaucoup quand ils ont une plume ſur leur bonnet, ou comme les Hypocondres qui s'imaginent d'eſtres * Roys, Empereurs ou Papes, & ne commandent qu'à des mouches.

Lorſque les ſoldats Montagnais ſe iettent en l'eau, & cedent leurs canots & tout ce qui eſt dedans aux ieunes femmes & filles, qui leur vont à la rencontre, ils ne ſont pas ſi ſimples que d'y laiſſer leur meilleur butin, mais auparauant que de ſe faire voir, ils en cachent la pluſpart dans les bois, qu'ils vont requerir quelque temps apres, & ne laiſſent dans leurs canots que ce qu'ils veulent perdre, & que par ainſi les femmes n'ont pas ſouuent grand choſe, & || quelquefois rien du tout, car les armes ſont iournalieres, ils ont quelquefois des victoires, ils ont auſſi ſouuent des pertes, comme le cancre, qui eſt pris penſant prendre.

458

Ils attachent leurs priſonniers à la barre de leur canot auec une corde, qui leur prent par les deux

bras audeſſus du coude allant par derriere le dos, & une autre entre le genoüil & le molet des deux iambes, qu'ils attachent enſemble ſi eſtroictement, qu'ils ne peuuent marcher que fort doucement & auec grand peine. Ils uzent quelquefois d'une autre eſpèce de ligature, bien plus cruelle & inhumaine, enuers ceux qu'ils croyent auoir tué pluſieurs de leurs parens & amis, car ils leur percent le gras des iambes & des bras auec un couſteau, puis paſſans une corde au trauers des playes, les lient de ſorte qu'ils ne peuuent groüiller ſans ſentir de furieuſes douleurs.

Nos Hurons qui prirent quantité de leurs ennemis, pendant que i'eſtois demeurant dans leur païs, n'uzerent pas de cette cruauté, car ils ſe contenterent ſimplement de les bien garotter, & engarder de pouuoir prendre la fuitte, & apres ils les accommoderent en petits damnez.

Les femmes & filles, ne vont point au deuant auec la meſme ceremonie des Montagnais, & ſe contentent de leur faire la bien-venuë dans le village, & de les ayder à brusler, ſi elles ſe rencontrent à la cabane où ſe faict le ſupplice, car il y en a d'un naturel ſi tendre, qu'elles ne peuuent voir ſans horreur, deſchirer les membres d'un miſerable.

|| Lorſque les hommes reuiennent de la guerre, ils ont accouſtumé de chanter d'un ton fort haut, approchant de leur bourg ou village, comme i'ai veu pratiquer à la ville de S. Gabriel, nommée par les Hurons Quieuindohain, au retour de quelqu'uns des leurs, & il y en a auſſi qui ne diſent mot, ny de prés ny de loin, entrent & s'aſſoyent dans les cabanes ſans 459

ſaluer perſonne, ſinon qu'ils diſent tout bas leur diſconuenuë à leurs plus ſamiliers amis, comme firent ceux que ie vis arriuer au village de S. Nicolas, autrement nommé Toenchain, où i'eſtois pour lors auec Onraon Malouin de Nation.

I'en ay veu d'autres ietter de haut * cris en approchans, denotans par ces voix lugubres, la perte de quelqu'uns de leurs compagnons, auſſi ne leur faiſoit-on pas grand accueil, & demandant la raiſon de ces façons de faire à quelques Sauuageſſes, elles me reſpondirent *Danſton teongyande*, il n'y a rien de bon, les affaires ne vont pas bien pour nous.

Il eſt quelquefois arriué qu'aucuns de nos Hurons, eſtans pourſuiuis de prés, ſe ſont neantmoins eſchappez, car pour amuzer ceux qui les pourſuiuent & ſe donner du temps pour euader & gagner le deuant, ils tirent leurs colliers du col, & les iettent au loin arriere d'eux, afin que ſi l'auarice commande à ſes pourſuiuans de les aller ramaſſer, ils penſent touſiours les deuancer & ſe mettre en lieu de ſeureté, ce qui a reüſſi à pluſieurs. I'ay ruminé & creu que c'eſt là la
460 principale raiſon pour laquelle ils || portent tous leurs plus beaux colliers en guerre, afin de ſeruir d'amorce à leurs ennemis, car de rançon ou de tribut il ne s'en parle point, non plus que d'eſchanger un priſonnier pour un autre.

Lorſqu'ils ioignent un ennemy & qu'ils n'ont qu'à mettre la main deſſus, comme nous diſons entre nous, rends-toy, eux diſent *ſakien*, c'eſt à dire, aſſied-toy, ce qu'il faict, s'il n'ayme mieux ſe faire aſſommer ſur la place, ou ſe deffendre iuſques à la mort, ce qu'ils ne

ſont pas ſouuent en ces extremitez, ſous eſperance de ſe ſauuer & d'echaper auec le temps, par quelque ruze, deſquelles ils ne manquent pas.

Or comme il y a de l'ambition à qui aura des priſonniers, cette meſme ambition ou l'enuie de la gloire de ſon compagnon, eſt auſſi cauſe que ces priſonniers y trouuent quelquefois leur liberté & ſouuent leur compte comme ie vous feray voir en l'exemple ſuiuante.

Il arriua un iour, que deux ou trois Hurons, ſe voulans chacun attribuer un priſonnier Hiroquois, & ne ſe pouuans accorder, ils en firent iuge leur meſme priſonnier, lequel bien aduiſé ſe ſeruit de l'occaſion & dit. Un tel m'a pris & ſuis ſon priſonnier, ce qu'il diſoit contre ſon propre ſentiment & exprés, pour donner meſcontentement à celuy de qui il eſtoit vray priſonnier : & de faict indigné qu'un autre eut iniuſtement l'honneur qui luy eſtoit deu, parla en ſecret la nuict ſuiuante au priſonnier & lui dit : tu t'es donné & adiugé à un autre qu'à moy qui t'auois pris, ie pourrois bien preſentement || te faire mourir & me vanger de ton menſonge, mais ie ne le feray point pour euiter noyſe & te donneray liberté, pluſtoſt qu'il aye l'honneur qui m'eſt deu, & ainſi le desliant le fiſt euader & fuyr ſecrettement la nuict. 461

Les priſonniers eſtans arriuez dans leur ville ou village, on leur continuë bien les feſtins & bonne chere, mais ie vous aſſeure qu'ils en voudroient bien eſtre exempts & eſtre bien esloignez de ces careſſes, car les tourmens qu'ils ſçauent qu'on leur prepare, leur donnent bien d'autres penſées que celle de la

bonne chere, & ſi la Sagamité eſt bien ou mal aſſaiſonnée. Ouy les ſupplices ſont ſi cruels & inhumains qu'il faut que le Diable (car Dieu n'eſt point auec eux) les aſſiſte pour les pouuoir ſupporter courageuſement comme ils font, car il n'y a pas iuſques aux femmes & filles auſſi cruelles & inhumaines que les hommes, qui inuentent de nouuelles façons de les tourmenter, & faire languir pour plus endurer.

Premierement ils leur arrachent les ongles auec les dents, leur couppent les trois principaux doigts de la main, qui ſeruent à tirer de l'arc, puis leur leuent toute la peau de la teſte auec la cheuelure, & mettent ſur le tet des cendres ardentes, ou y font degoutter de la gomme fonduë, pendant que d'autres diſpoſent des flambeaux d'eſcorces, auec quoy ils les bruslent tantoſt ſur une partie, puis ſur l'autre, & à aucuns ils font manger le cœur de leur * parens & amis, qu'ils tiennent priſonniers, tant leur barbarie eſt incapable d'aſſouuiſſement.

462 || Ils les font ordinairement marcher, nuds comme la main, au trauers un grand nombre de feux, qu'ils font d'un bout à l'autre de la cabane ordonnée, où tout le monde qui y borde les deux coſtez, ayans en main chacun un tizon allumé, luy en donnent par tout * les endroits du corps en paſſant, puis l'ayant lié à un poteau, luy marquent des iaretieres autour des iambes auec des haches chaudes, deſquelles ils luy frottent auſſi les cuiſſes du haut en bas, & ainſi peu à peu bruslent ce pauure miſerable : & pour luy augmenter ſes tres-cuiſantes douleurs, lui iettent par fois de l'eau ſur le dos, & luy mettent du feu ſur les extre-

mitez des doigts, & de sa partie naturelle, puis luy percent les bras prés des poignets & auec des bastons en tirent les nerfs & les arrachent à force, & ne les pouuans auoir les couppent, ce qu'ils endurent auec une constance incroyable, chantans cependant auec un chant neantmoins fort triste, mille menaces & imprecations contre ces bourreaux & contre toute la Nation, disant : il ne me chaut de tous vos tourmens ny de la mort mesme, laquelle ie n'ay iamais apprehendée pour aucun hazard, poussez, faictes ce que vous voudrez, ie ne mourray point en vilain ny en homme couard, car i'ay tousiours esté vaillant à la guerre, & rien ne m'a pas encore espouuanté.

Et bien vous me tuerez, vous me bruslerez, mais aussi en ay-ie tué plusieurs des vostres, si vous me mangez, i'en ay mangé plusieurs de vostre Nation : & puis i'ay des freres, i'ay des oncles, des cousins & des parens, qui sçauront bien || venger ma mort, & vous faire encore plus souffrir de tourmens que vous n'en sçauriez inuenter contre moy ; neantmoins auec tout ce grand courage, encores y en a-il qui se trouuent souuent contraints de ietter de haut* cris, que la force des douleurs arrachent du profond de leur estomach, mais tels hommes impatiens, estoient reputez ignominieux & infames entre les peuples du Peru auant leur conuersion & y prenoient de si prés garde, que si pour aucun tourment, langueurs & supplices, le miserable deffunct auoit tesmoigné le moindre sentiment de douleur, ou en son visage, ou és autres parties de son corps, ou mesme qu'il luy fut eschapé quelque gemissement ou quelque souspir, alors ils brisoient ses os

463

apres en auoir mangé la chair, & les iettoient à la voirie ou dans la riuiere, auec un mespris extreme.

Au contraire s'il s'estoit montré patient, resolu, constant & mesme farouche dans les tourmens, en tel cas comme ils en auoient mangé la chair & les entrailles, ils seichoient les nerfs & les os au soleil, puis les ayans mis sur le sommet des montagnes, ils les tenoient pour des dieux, les adoroient & leur faisoient des sacrifices. Voyla comme entre les peuples les plus brutaux mesme la patience dans les tourmens, & la constance parmy les difficultez a tousiours esté en estime, iusques a estre adorée comme un Dieu, & au contraire de l'impatience & des impatiens, desquels les os estoient iettez à la voirie ou dans la riuiere, comme indignes d'estre meslez parmy ceux des gens de bien.

464 || Reuenons à nos Hurons.

Ce pauure corps estant prés d'expirer & rendre les derniers souspirs de la vie, ils le portent hors de la cabane sur un eschaffaut dressé exprés, où la teste luy ayant esté tranchée, le ventre ouuert, & les boyaux distribuez aux enfans, qui les portent en trophée au bout de leurs baguettes par toute la bourgade en signe de victoire, ils le font cuire dans une grande chaudiere, puis le mangent en festin, auec des ioyes & liesses qui n'ont point de prix.

Quant les Hiroquois ou autres ennemis, peuuent attraper de nos Hurons, ils leur en font de mesme ou pis s'ils peuuent, car c'est à qui fera mieux ressentir les effects de la hayne à son ennemy. Or si le bon-heur en veut quelquefois à nos Hurons, qu'ils ayent de l'ad-

uantage ſur leurs ennemis, la chanſe ſe tourne auſſi ſouuent du coſté des Hiroquois, qui ſçauent donner ordre à leur faict, & comme chacun ſe tient ſur ſes gardes & ſe mesfie de ſon ennemy, tel vay* pour prendre, qui eſt ſouuent pris luy-meſme au filet.

Les Hiroquois ne viennent pas pour l'ordinaire guerroier nos Hurons, que les feuilles ne couurent les arbres, pour à la faueur de ces ombres & feuillages, ſurprendre nos hommes au deſpourueu, ce qui leur eſt aſſez facile, d'autant qu'il y a beaucoup de bois dans le païs & proche la pluſpart des villages, que s'ils nous euſſent pris nous autres Religieux, ils nous euſſent faict paſſer par les meſmes tourmens de leurs ennemis, & arraché la barbe: de plus, comme || firent au 465 Truchement Bruslé, qu'ils penſoient faire mourir, & lequel fut miraculeuſement deliuré par la vertu de l'Agnus Dei qu'il portoit pendu à ſon col, dont voicy l'hiſtoire.

Il eſt tres-difficile & comme impoſſible à tous les François encore peu uſitez dans le païs de nos Sauuages, de faire des voyages de long cours & courir les bois & foreſts, où il n'y a ſentiers ny chemin, ſans guyde ou ſans s'egarer, comme il arriue ordinairement, & moy-meſme y ay eſté pris. Or ie conſeillerois volontiers à un chacun, pour ne plus tomber en ces inconueniens, de ne ſortir iamais en campagne ſeul, ſans guide ou ſans un cadran & bouſſole, pour ce qu'encor bien que la veuë du Soleil à laquelle il ſe faut apprendre à marcher, ſoit une aſſeurée guyde à ceux qui cognoiſſent ſon cours, celle de la bouſſole eſt encore plus commode à nous autres, qui ne ſommes pas

naturellement Aſtrologues comme les Sauuages, & puis le Soleil ne ſe voit pas touſiours, & la bouſſole peut ſeruir en tout temps, & la nuict & le iour, il n'y a qu'à en ſçauoir uſer. Mais il faut auoir remarqué au prealable auant partir du logis, à quel Rut de vent on deſire aller, & à quel autre Rut vous doit demeurer la maiſon, afin que voſtre cadran que vous regarderez ſouuté, * vous redreſſe ſi vous venez à manquer, comme il ne peut qu'il n'arriue quelquefois.

Ce pauure Bruslé, quoy qu'aſſez ſçauant dans le païs des Hurons & lieux circonuoiſins, ſe perdit neantmoins, & s'egara de telle ſorte que faute d'auoir 466 une de ſes bouſſoles, ou prins || garde au ſoleil, il tourna le dos aux Hurons, trauerſa force païs & coucha quelques nuicts dans les bois, iuſques à un matin qu'ayant trouué un ſentier battu il ſe rendit par iceluy dans un village d'Hiroquois, où il fut à peine arriué, qu'il fut ſaiſi & conſtitué priſonnier, & en ſuitte condamné à la mort par le conſeil des Sages.

Le pauure homme bien eſtonné ne ſçauoit à quel Sainct ſe voüer, car d'eſperer miſericorde il ſçauoit bien qu'il n'eſtoit point en lieu, il eut dont recours à Dieu & à la patience, & ſe ſoubmit à ſes diuines volontez, plus par force qu'autrement, car il n'eſtoit guere deuot, teſmoin ce qu'il nous dit un iour, que s'eſtant trouué en un autre grand peril de la mort, pour toute priere il dit ſon Benedicité.

Or ie ne ſçay s'il le dit icy ſe voyant priſonnier & dans le premier appareil de la mort, car des-ia ils l'auoient faict coucher de ſon long contre terre & luy arrachoient la barbe, lors que l'un d'eux auiſant un

Agnus Dei, qu'il portoit pendu à ſon col, luy voulant arracher, il ſe prit à crier & dit à ſes bourreaux, que s'ils luy oſtoient, Dieu les en chaſtieroit, comme il fiſt : car ils n'eurent pas pluſtoſt mis la main deſſus pour luy tirer du col, que le ciel auparauant ſerein, ſe troubla, & enuoya tant d'eſclairs, d'orages & de foudres, qu'ils en creurent eſtre au dernier iour, s'enfuyrent dans leurs cabanes & laiſſerent là leur priſonnier, qui ſe leua & s'enfuit comme les autres, mais d'un autre coſté.

Ie ſçay bien que quelque petit eſprit ſe ren- || dra incredule à cecy, n'importe, ſuffit que les gens de bien & ceux qui ont demeuré dans les païs infidelles, ſçachent que Dieu y opere encore de plus grandes merueilles, & ſouuent par des perſonnes plus mauuaiſes, pour faire dauantage eſclater ſa gloire & cognoiſtre qu'en effect il eſt ſeul tout puiſſant, & peut ce qu'il veut, & faict du bien à qui il luy plaiſt. 467

A la fin ce fortuné * Bruslé, a eſté du depuis condamné à la mort, puis mangé par les Hurons, auſquels il auoit ſi long-temps ſeruy de Truchement, & le tout pour une hayne qu'ils conceurent contre luy, pour ie ne ſçay qu'elle * faute qu'il commit à leur endroit, & voila comme on ne doit point abuſer de la bonté de ces peuples, ny s'aſſeurer par trop à leur patience, pour ce que trop exercée elle ſe change en furie, & ceſte furie en deſir de vengeance, qui ne manque iamais de trouuer ſon temps. Il y auoit beaucoup d'années qu'il demeuroit auec eux, viuoit quaſi comme eux, & ſeruoit de Truchement aux François, & apres tout cela n'a remporté pour toute

recompenſe, qu'une mort douloureuſe & une fin funeſte & malheureuſe ; ie prie Dieu qu'il luy faſſe miſericorde, s'il luy plaiſt, & aye pitié de ſon ame.

Il arriue aucunefois que les priſonniers s'eſchappent, ſpecialement la nuict, au temps qu'on les faict promener par deſſus les feux, car en courant ſur ſes cuiſans braſiers, de leurs pieds ils eſcartent les tizons, cendres & charbons par la cabane, qui rendent apres une telle obſcurité qu'on ne s'entrerecognoiſt point : 468 || de ſorte qu'on eſt contrainct (pour ne perdre la veuë) de gaigner la porte, & de ſortir dehors & luy auſſi parmy la preſſe, & de là il prend l'eſſor & s'en va : & s'il ne peut encores pour lors, il ſe cache en quelque coin à l'eſcart, attendant l'occaſion & l'opportunité de s'euader & gagner païs. I'en ay veu pluſieurs ainſi eſchappez, qui pour preuue nous faiſoient voir les trois doigts principaux de leur main droicte couppez.

Entre les Mexicains auant leur conuerſion, il s'y faiſoit ſouuent de tres-grandes guerres à ce deſſein, principalement d'obtenir des priſonniers, pour les faire mourir & ſacrifier à leurs Idoles, comme i'ay rapporté en quelque autre endroit de ce volume, de ſorte qu'il s'eſt conté pour tel iour (cas pitoyable) dans la ſeule ville de Mexique Capitale du Royaume iuſques à cent mille hommes ſacrifiez ſous le Roy Moteezuma, & pourquoy cela ſinon pour contenter & auoir fauorables leurs faux dieux, affamez du ſang humain, qui par une inuention infernale baſtie & forgée ſur l'enclume de leur obſtination eternelle, ne vouloient qui * leur fuſt ſacrifié autre choſe que des

prisonniers de guerre, afin d'entretenir tousiours les guerres & exterminer ces peuples miserables, car le Diable ne demande que la ruyne de ceux qui le seruent. C'est pourquoy lorsque les Prestres des Idoles n'auoient pas toutes choses à souhait, & que leurs Dieux ne leur estoient pas secourables, ils alloient par tout trouuer les Roys & les Princes, & leur disoient que les Dieux mouroient || de faim, & qu'ils eussent souuenance d'eux ; alors les Princes s'enuoyoient des Ambassadeurs l'un l'autre, & s'entredonnoient aduis de la necessité en laquelle les Dieux se trouuoient les conuians pour ceste cause à faire leuée de gens de guerre pour donner la bataille, afin d'auoir de quoy donner à manger aux Idoles. Ainsi ils marchoient en abondance aux lieux destinez, & venoient aux mains pour aller à la mort, & de la mort aux enfers. 469

Les prisonniers que les Mexicains obtenoient, estoient menez en haut deuant la porte du grand Temple, où le Souuerain Prestre, leur ouuroit la poitrine auec un cousteau, & leur arrachoit le cœur, qu'il monstroit premierement au Soleil, luy offrant ceste chaleur & ceste fumée, puis il le iettoit au visage de l'Idole. Les autres Prestres donnoient apres du pied au corps, qui roulant par les degrez s'en alloit en bas, ou ceux qui les auoient pris à la guerre se les partageoient & en faisoient des festins solemnels, presque à la maniere de nos Sauuages.

470 || *Voyage de noſtre frere Geruais au Cap de Victoire, & de la maniere que furent amenez & receus deux priſonniers Hiroquois par les Montagnais.*

CHAPITRE XXIX.

I'ay faict mention au chapitre precedent, mais fort ſuccinctement, de la maniere que ſont amenez & receus entre les Montagnais, leurs priſonniers de guerre, dont ils ſont en quelque choſe differens des autres nations, qui ne donnent point tant de part aux femmes en leurs victoires, eſtans d'ailleurs aſſez ſatisfaictes au repos de leur * meſnages & à la douceur, à quoy il ſemble que nos Huronnes ſoient enclines & moins intereſſées en ces actions de guerre que les errantes.

Noſtre Frere Geruais m'a appris, que comme il fut enuoyé par le R. P. Ioſeph le Caron Superieur de Noſtre Conuent de Kebec dans une barque auec le R. P. Lallemand Ieſuite, pour les trois Riuieres, à deſſein d'apprendre des Hurons (qui s'y deuoient trouuer) des nouuelles de noſtre Pere Ioſeph de la Roche, qui eſtoit dans leur païs, & d'y monter s'il euſt eſté neceſſaire pour ſon ſecours. Eſtans là arriuerent ſur

471 le ſoir trois canots de ieunes Montagnais, || volontiers qui malgré leurs parens & Capitaines eſtoient partis pour la guerre contre les Hiroquois, pour y mourir ou pour en ramener des priſonniers, comme ils firent.

Il dit qu'ils venoient chantans tout debout dans leurs canots, comme perſonnes fort contantes & ioyeuſes, & que de loin qu'on les apperceut & qu'on

pû diſcerner leur chant & leur poſture, on iugea à leur mine, qu'ils venoient de la guerre & qu'aſſeurement, ils auoient autant de priſonniers, comme ils repetoient de fois à la fin de chacun couplet de leur chanſon la ſillabe ho, ce qui fut trouué veritable, car ils la repetoient deux fois, auſſi auoient-ils deux priſonniers.

Ils en font de meſme quand ils ne rapportent que les teſtes de leurs ennemis, ou leurs perruques eſcorchées, leſquelles ils attachent chacune au bout d'un long bois, arrangez ſur le deuant de leurs canots, pour faire voir leur proüeſſe & la victoire obtenuë ſur leurs ennemis à ceux qui leur doiuent une honorable reception pour ces exploicts.

Le bon Frere Geruais, deſireux de voir ces priſonniers de plus prés, & ſonder s'il pourroit obtenir leur deliurance, ſe fiſt conduire à terre auec le R. P. Lallemand, & de là entrerent dans les cabanes pour voir ces pauures priſonniers, qu'ils trouuerent chez un Sauuage, nommé Mecabo ou Martin par les François, qui nous eſtoit grand amy.

Son gendre appellé Napagabiſcou, & par les François Tricatin, fils d'un pere nomme Nep- || tegaté, c'eſt à dire homme qui n'a qu'une iambe, non qu'il fuſt boiteux, mais eſtoit ſon nom de naiſſance. Ce Napagabiſcou eſtoit Capitaine des ſept autres barbares, qui l'auoient accompagné à la guerre contre les Hiroquois, d'où ils auoient amenez ſes deux priſonniers leſquels ils auoient ſurpris occupés à la peſche du Caſtor, en une Riuiere autour de leur village ou bourgade.

472

Ces pauures eſclaues, l'un aagé d'enuiron 25. ans, & l'autre de 15. à ſeize, eſtoient aſſis à platte terre proche de ce Capitaine Napagabiſcou, feſtinans en compagnie de pluſieurs autres Sauuages, d'une pleine chaudiere de pois cuits, & de la chair d'Eslan, auec la meſme gayeté & liberté que les autres, du moins en faiſoient-ils le ſemblant, pour n'eſtre eſtimez poltrons ou auoir peur des tourmens, deſquels ils auoient desia eu le premier appareil capable de pouuoir tirer des larmes de perſonnes moins conſtantes, car pour moindre mal, nous crions bien à l'ayde.

Le bon Frere dit, qu'on leur auoit des-ia arraché les ongles de tous les doigts des mains, puis bruslé le deſſus auec de la cendre chaude, ordinairement meslée de ſable bruslant, pour en eſtancher le ſang. L'un d'eux auoit auſſi eſté tres-bien battu par une femme Montagnaiſe, qui luy mordit le bras, dont elle mangea une grande piece, diſant: que c'eſtoit une vengeance de la mort de ſon fils, qui auoit eſté pris & mangé en leur païs.

473 Ils auoient auſſi eſté tres-bien battus en les || prenans & par les chemins, dont ils eſtoient preſque tout briſez de coups, particulierement le plus ieune, qui ne pouuoit quaſi marcher d'un coup de maſſuë qu'il auoit receu ſur les reins ſans que cela l'empechaſt de la mine gaye & ioyeuſe, & de chanter auec ſon compagnon, mille brocards & imprecations à l'encontre de Napagabiſcou & de toutes les nations Montagnaites & Algoumequines, qui ne ſe faſchoient nullement d'entendre un ſi faſcheux ramage, telle eſtant leur couſtume, qui ſeroit meritoire ſi elle eſtoit

obſeruée pour Dieu ou à cauſe de Dieu, mais le malheur eſt qu'il n'y a rien que la ſeule vanité qui les porte d'eſtre eſtimés inesbranlables pour les iniures, & pleins de courage dans les tourmens.

Il y a une autre raiſon qui ayde encore à leur conſtance & fermeté, c'eſt qu'en faiſant voir un ſi grand meſpris des iniures & des tourmens, ils croyent intimider ceux qui leur font ſouffrir, & que ſi facillement ils n'oſeront plus aller à la guerre contre une Nation ſi belliqueuſe & conſtante, & que ce ſera aſſez pour eux de ſe tenir doreſenauant ſur leur garde, peur qu'on ne vienne venger ſur leurs teſtes, la mort de ces pauures patiens, & que s'ils ſe monſtroient timides & effeminez, ou pleuroient pour les tourmens, on retourneroit librement en leur pays pour attraper de ſes femmes, ainſi appellent-ils les hommes impatiens & ſans courage.

Le feſtin eſtant finy, l'on les meſna en une || autre grande cabane, où quantité de ieunes filles, & garçons ſe trouuerent pour la dance qu'ils firent à leur mode, dont les deux priſonniers eſtoient au milieu qui leur ſeruoient de chantres, pendant que les autres dançoient autour d'eux, ſi eſchauffez qu'ils ſuoient de toutes parts. 474

Leurs poſtures & leurs grimaſſes ſembloient de Demons. Ils frappoient du tallon en terre de telle force que le bruit en retentiſſoit partout, car c'eſt leur mode de ſe demener fort, particulierement les ieunes hommes qui n'auoient pour tout habit qu'un petit brayer deuant leur nature.

Les filles eſtoient un peu plus decemment couuer-

tes & plus modeſtes en leurs actions, car en dançans elles auoient les yeux baiſſez, & les deux bras le long de leurs cuiſſes eſtendus, comme c'eſt leur couſtume & non point des Huronnes. Ie m'oubliois de parler des violons ou inſtrumens muſicaux, au ſon deſquels, & des chanſons des deux chantres, tout le bransle alloit, & ſe remuoit à la cadence, c'eſtoient une grande eſcaille de tortuë, & une façon de tambour de la grandeur d'un tambour de baſque, compoſé d'un cercle large de trois ou quatre doigts, & de deux peaux roidement eſtenduës de part & d'autre, dans quoy eſtoient des grains de bled d'Inde, ou petits caillous pour faire plus de bruit : le diametre des plus grands tambours eſt de deux palmes ou enuiron, ils le nomment en Montagnais Chichigouan ; ils ne le || battent pas comme on faict par deça : mais ils le tournent & remuent pour faire bruire les caillous qui ſont dedans, & en frappent la terre tantoſt du bord, tantoſt quaſi du plat, pendant que tout le monde dance.

475

Voyla tout ce qui eſt des inſtrumens muſicaux du pays, ſinon qu'il ſe trouua quelques petits garçons aſſis au milieu de la dance auprés des priſonniers, qui frappoient auec des petits baſtons ſur des eſcuelles d'eſcorces à la cadence des autres inſtrumens pour ſeruir de baſſes. Mais quant aux chanſons elles eſtoient de diuers airs, & au bout de chacun les chantres crioient touſiours, ho, ho, ho, & les danceurs hé, hé, hé, & quelquefois ché, ché, ché ; & puis tous enſemble à la fin de chaque chanſon la voix ho, ho, coué, coué, roulloit touſiours.

Noſtre bon Frere Geruais ayant veu toutes ces cere-

monies, fut à la fin contrainct fortir de la cabane auant que tout fut acheué, tant pour l'exceffiue chaleur, que pour la quantité de poudre qui luy offufquoit les yeux.

Le Magicien ou principal Iongleur qu'ils appellent Manitoufiou, nom commun à tous leurs Sorciers, fut à la fin fort bien recompenfé de plufieurs danceurs qui luy donnerent, qui un Caftor, qui une peau de loutre, une robe de chien, de laquelle il fit grand eftat, puis une de caftor, & une autre d'ours dans l'excellence, voyla comme il fut grandement falarié & payé, iufques à la va- || leur de fix ou fept robes de caftors, 476 qui vaudroient en France plus de quatre vingts efcus, au prix que l'on les y achepte.

Tout cecy n'eft pas la fin des myfteres de nos paures prifonniers, ils ont encores des tours à faire auant que de voir la fin de leur tragedie, les barbares ne font pas fi fort empreffez que de vouloir vuider fitoft une affaire où ils trouuent tant foit peu de recreation, ou fuiet de feftiner, le ris ou la cuifine leur eft trop recommandable, & la punition de leurs ennemis trop precieufe pour en demeurer là, & s'arrefter à fi beau ieu, il faut que la fefte foit faite entiere, & que chacun refte content, qui n'eft iamais pendant qu'il y a de quoy, i'en parle comme fçauant, & non pas à la maniere d'un certain Baron, lequel en voulant donner à garder à tout plein de perfonnes de qualité, auec lefquels nous difnions de compagnie chez fon Rapporteur, car comme on fut à la fin du fecond*, il commença à difcourir d'un pretendu voyage qu'il auoit fait parmy les Sauuages du Canada (not-

tez il n'y auoit iamais eſté) & entr'autre choſe il s'eſtendit fort ſur la deduction d'un feſtin que les Barbares luy firent (à ſon dire) à l'entrée du pays, ie le laiſſay dans les gayes humeurs iuſques à la fin que ie luy demanday, Monſieur où ſes pauures Sauuages auoient-ils emprunté la vaiſſelle, à cela point de reſponſe, mon pauure Gentilhomme demeura muet, & confeſſa qu'il ne m'y croyoit pas ſi prés.

477 || La dance finie, l'on ramena les priſonniers dans la cabane de Napagabiſcou, où eſtoit preparé le ſouper que Macabo ſon beau pere luy vouloit faire pour ſon heureux retour, F. Geruais qui ſe trouua là preſent en fut prié, & ne s'en pû excuſer, pour ce que comme ce bon Macabo l'aymoit comme ſon petit fils (ainſi l'appelloit-il) c'euſt eſté l'offencer que de l'econduire: car ces bonnes gens là ne conſiderent pas le degouſt que l'on a de leurs ſauces, il faut tout prendre en gré, & teſmoigner le mieux que l'on peut, qu'on eſt fort leur obligé, d'auoir part à leur bonne chere & à leur amitié, en verité plus ſincere que celle de la pluſpart des Chreſtiens, auſquels il n'y a à preſent que tromperie, menſonge & diſſimulation, iuſques aux maiſons qui ſemblent les plus ſainctes, cela n'eſt que trop aueré & cognu, au grand regret de tous les gens de bien, & des ames vrayement deuotes & candides.

Ce feſtin eſtoit compoſé d'un reſte de chair d'eslan de ſon Hyuer paſſé, moiſie & ſeiche comme du breſil, qu'on mit dans la chaudiere ſans la lauer ny nettoyer, auec des œufs de canars ſi vieux & pourris que les petits y eſtoient tout formez, & partant fort mauuais. On y adiouſta encore des poiſſons entiers ſans

eſtre habillez, puis des pois, des prunes, & du bled d'Inde, qu'on fit boüillir dans une grande chaudiere, broüillé & remué le tout enſemble auec un grand auiron.

|| Ie vous laiſſe à penſer quel gouſt & quelle couleur pouuoit auoir ce beau potage, & s'il fut pas neceſſaire à ce bon Religieux de ſe ſurmonter ſoy-meſme pour gouſter d'une telle viande, de laquelle il mangea neantmoins un peu, pour ne pouuoir plus. Apres quoy il pria pour la deliurance des priſonniers qu'il voyoit fort ieunes & affamez, ſans qu'ils teſmoignaſſent aucun reſſentiment de leur capture, non plus que s'ils euſſent eſté en pleine liberté. Et pour ce remonſtra à tous ces Sauuages là aſſemblez que puiſque ces pauures Hiroquois ne leur auoient faict aucun deſplaiſir, il n'eſtoit pas raiſonnable de les faire mourir ni traitter comme ennemis, veu meſme leur ieuneſſe, & qu'ils auoient eſté pris en peſchant, & non point en combatant. 478

A cela ils luy reſpondirent qu'il n'y auoit ny paix ny treſue entr'eux & les Hiroquois, mais une guerre continuelle, qui leur permettoit d'uſer de toutes ſortes de rigueurs à l'endroit de ceux qu'ils pouuoient attraper, & qu'au cas pareil les Hiroquois uſoient des meſmes cruautez enuers ceux de leur Nation qu'ils pouuoient prendre, & partant qu'il ne feroit pas raiſonnable de laiſſer aller ces deux priſonniers ſans chaſtiment, qui portaſt moins que la mort, ſinon qu'ils vouluſſent paſſer pour gens effeminez, & de peu de courage, qui ne ſçauoient chaſtier leurs ennemis, & ainſi furent condamnez ces deux pauures pri-

479 ſonniers à mourir deuant || toutes les Nations aſſemblées pour la traite, ſans que les prieres de noſtre Frere peuſſent rien obtenir pour eux qu'une prolongation de quelques iours, que le Sieur de Champlain, auec le reſte des Capitaines Montagnais deuoient ſe rendre à la traite.

Le lendemain du feſtin nous priſmes le deuant, & fiſmes voiles pour le Cap de Victoire, dit le bon Frere Geruais, & ne leur fut poſſible de paſſer l'entrée du lac Sainct Pierre, à cauſe d'un vent contraire iuſques au iour ſuiuant qu'ils furent iuſques au milieu auec un vent aſſez fauorable, mais qui changea ſoudain en un contraire, qui les obligea de ranger la terre, & moüiller l'anchre le trauers d'une petite riuiere qui vient du coſté du Sud, ou deſia eſtoient à l'abry pluſieurs canots ſauuages attendans le beau temps pour le meſme voyage.

Le vent s'eſtant changé en un fauorable, nos gens leuerent l'anchre, partirent ſur les deux heures apres minuit, & aduancerent iuſques au bout du lac, & lendemain matin apres un petit different ſuruenu entre les Mariniers pour le chemin, à cauſe qu'il y a pluſieurs petites Isles, entrecouppées de pluſieurs petites riuieres qui entrent dans le lac, & rendent le pays beau à merueille, ils arriuerent à la traite, ſur le bord du grand fleuue deuant la riuiere des Ignierhonons, où quantité de Barbares eſtoient deſia cabanez attendans nos Montagnais des trois Riuieres, auec les Hurons qui n'eſtoient point encore deſcen-
480 dus. || Sur le ſoir du meſme iour, les priſonniers arriuerent leſquels furent gardez liez & garottez, l'eſ-

pace de deux ou trois iours dans la cabane de leur hoſte, pendant lequel temps le Sieur Champlain arriua de Kebec, dans le canot du Capitaine Mahican Atic, auec ſon frere, & deux autres Capitaines dans un autre canot. Tous les François, & pluſieurs Sauuages ſe reſioüyrent fort de leur venuë, ſous l'eſperance qu'ils pourroient obtenir la deliurance des priſonniers, laquelle le Frere Geruais n'auoit pû obtenir, mais il s'y preſenta tant d'obſtacles, qu'apres que ledit ſieur de Champlain eut bien debatu pour ce bon œuure, un Capitaine Algoumequin meſpriſant ſes conſeils, luy dit : Tu veux que l'on deliure ces gens là qui ſont nos ennemis, & ie ne le veux pas moy qui ſuis Capitaine, il y a trop long-temps que ie mange maigre, ie veux manger gras, particulierement de la chair des Hiroquois, de laquelle i'ay grande enuie & partant deporte-toy de tes pourſuittes, & nous laiſſe faire iuſtice de nos ennemis, car nous ne nous meslons point de tes affaires.

Puis ſur le ſoir un Capitaine Montagnais nommé Chimeouriniou autrement par les François le meurtrier, couppa les cordes aux deux priſonniers, penſant les faire euader, mais il ne pû. On ne ſçait par quel inſtinc, ny quel ſuiet le mouuoit à ce faire, ſinon qu'il euſt mieux aymé leur donner liberté, qu'ayant eu la peine de les amener un autre euſt la || gloire de les deliurer, car ils ſont ſur tout ambitieux d'honneur, & enuieux qu'un autre leur empiete. Le ſieur de Champlain reſta fort meſcontant de cette action du Montagnais & auec raiſon, car il auoit un tres-bon deſſein en la pourſuitte de cette deliurance pour la- 481

quelle il eſtoit venu exprés de Kebec, pour ce que comme il eſt croyable, il n'y auoit pas plus beau moyen pour traiter de paix auec les Hiroquois qu'en deliurant leurs priſonniers par le moyen des François.

Ce que conſideré par pluſieurs Capitaines Sauuages, ils tindrent diuers conſeils, où aſſiſterent touſiours le ſieur de Champlain, & quelqu'uns des principaux François, ou * apres pluſieurs conteſtations il fut reſolu que l'un des deux priſonniers ſeroit renuoyé en ſon pays accompagné de deux Montagnais & de quelques François, ſi aucun ſe preſentoit, pour traitter de paix par le moyen de ce priſonnier, pendant que l'autre demeureroit pour oſtage iuſque à leur retour à Kebec.

Cet arreſt conſola merueilleuſement tous les Sauuages portez à la paix, & en remercierent le ſieur de Champlain, aduoüant qu'il eſtoit un grand Capitaine, digne de ſa charge, & de fort bon iugement, marris que depuis vingt Hyuers qu'il hantoit auec eux, il ne s'eſtoit point eſtudié à leur langue pour ioüyr de ſes conſeils, & ſe communiquer auec eux par ſoy-meſme, & 482 non par Truchemens, qui ſouuent ne rap- || portent pas fidellement les choſes qu'on leur dit, ou par ignorance ou par meſpris, qui eſt une choſe fort dangereuſe, & de laquelle on en a ſouuent veu arriuer de grands accidens. I'ay dit vingt Hyuers pour vingt années, c'eſt la façon de parler des Montagnais, leſquels voulans dire, quel aage as-tu, diſent combien d'Hyuers as-tu paſſé, de meſme au lieu que nous dirions deux iours, trois iours, ils diſent deux nuicts, trois nuicts, comptans par les nuicts au lieu que nous comptons par les iours.

Sur l'eſperance d'une paix prochaine que nos Sauuages ſe promettoient de ceſt Ambaſſade, ils ordonnerent des dances, des feſtins, & diuers petits ieux, en quoy ils ſe firent admirer par les François qui y prenoient un ſingulier plaiſir, nommement la ieuneſſe. Mais comme on eſtoit occupé à ces esbats voicy arriuer une double chalouppe de Gaſpey conduitte par des François qui donnerent aduis au ſieur de Champlain, de l'arriuée du ſieur du Pont, & de ſon petit-fils le ſieur Deſmarets à Kebec, mais que le nauire du R. P. Noirot Ieſuite ne paraiſſoit point, & faiſoit douter de quelque naufrage, ou mauuaiſe rencontre, neantmoins qu'il leur eſtoit arriué des viures deſchargez à Gaſpey, & qu'il eſtoit neceſſaire que le R. P. Lallemant deſcendit à Kebec, pour les enuoyer querir au plus toſt.

A ces nouuelles on aduiſa d'enuoyer || promptement le priſonnier Hiroquois, le Capitaine Chimeouriniou, un autre Montagnais, nommé par les François Maiſtre Simon, & un Hiroquois de Nation, lequel ayant eſté pris fort ieune, & donné à une femme vefue qui l'adopta pour ſon fils, eſt touſiours demeuré depuis en leur pays, & affectionné à ce party. Ils demanderent d'eſtre aſſiſtés de quelques François, par une prudence politique, que s'il venoit faute d'eux, & des François tous les autres François fuſſent obligez par honneur de ſe ioindre à eux, & prendre vengeance de leurs hommes contre les Hiroquois, en quoy ils ſe pouuoient tromper, car on n'eſt pas ſi eſchauffez icy que de prendre part dans les intereſts de ces pauures gens, ſinon par ceremonie, ou par quelque profit. 483

Le Frere Geruais m'a dit qu'il euſt bien deſiré d'y aller, & ſe fuſt volontiers offert s'il euſt eſté en lieu pour en auoir l'obedience, & par permiſſion du R. Pere Ioſeph, mais qu'en eſtant trop esloigné, il luy en reſta ſeulement le deſir & la bonne volonté d'y aller haſarder ſa vie pour Dieu, & y cognoiſtre le pays.

Pluſieurs François s'offrirent bien d'y aller, mais auec des conditions ſi deſaduantageuſes qu'on les eſconduit tous, excepté un nommé Pierre Magnan, lequel prodigue de ſa vie contre l'aduis de ſes amis ſe
484 miſt en chemin auec le priſonnier, & les || trois Montagnais moyennant douze eſcus qu'on luy deuoit donner à ſon retour, auec tout le profit de ſes Caſtors, qui eſtoit aſſez peu pour un ſi perilleux voyage, qui en effet, leur fut funeſte & malheureux, car ils y furent tous quatre miſerablement condamnez à mourir, puis mangez par les Hiroquois.

Le François eſtant d'accord pour ſon voyage, Chimeouriniou ſe diſpoſa auſſi auec les autres pour partir, & aſſeura le ſieur de Champlain, & tous les autres François, & Barbares, que aſſeurement ils reuiendroient dans vingt nuicts, & que s'ils en tardoient plus de vingt cinq, ſeroit ſigne qu'ils ſeroient arreſtez ou morts, ou tombez malades en chemin, puis partirent le iour de la Saincte Magdelene pour le pays des Hiroquois, & le Reuerend Pere Lallemant, auec le ſieur de Champlain pour leur retour à Kebec, pendant que le Frere Geruais reſta encore à la traite pour un temps.

|| *De la creance, Religion ou ſuperſtitions des Hurons. — Du Createur, & de ſa mere grand. — Des ames des deffuncts, & des preſens & aumoſnes qu'ils font à leur intention. — De certains eſprits auſquels ils ont recours, & des ames des chiens, & des choſes inanimées.* 485

Chapitre XXX.

Encor que Ciceron aye dit, parlant de la nature des Dieux, qu'il n'y a gent ſi ſauuage, ſi brutale, ny ſi barbare, qui ne ſoit imbuë de quelque opinion d'iceux & n'aye ce ſentiment naturel d'une nature ſuperieure à celle de l'homme, qui le porte à quelque forme d'adoration de Religion, & de culte interieur, ou exterieur pour en teſmoigner les recognoiſſances, neantmoins nos Hurons, & Canadiens, ſemblent n'en auoir aucune pratique ny exercice, que nous ayons pû deſcouurir, car encor bien qu'ils aduoüent un premier principe & Createur de toutes choſes, & par conſequent une Diuinité, auec le reſte des Nations, ſi eſtce qu'ils ne les prient d'aucune choſe, & viuent || 486 preſque en beſtes, ſans adoration, ſans Religion & ſans vaine ſuperſtition ſous l'ombre d'icelle.

De Temple ny de Preſtres, il ne s'en parle point entr'eux nom * plus que d'aucunes prieres publiques ny communes, & s'ils en ont quelqu'unes à faire, ou des sacrifices, ce n'eſt pas à cette premiere cauſe, ou premier principe qu'ils les adreſſent, mais à de certains eſprits puiſſants qu'ils logent en des lieux parti-

culiers, aufquels ils ont recours, comme ie vous diray cy apres.

Pour les Diables & malins efprits, ils en croyent des nombres infinis, & les redoutent fort, car ils leurs * attribuent la caufe principale de toutes leurs maladies & infirmitez, qui faict que quand dans un village il y a nombre de malades, ils ordonnent des bruits & tintamarres pour les en dechaffer, croyans que ces bruits font capables d'efpouuenter les Demons, comme ils feroient une troupe d'oyfeaux, ou des petits enfans.

Ils n'ont ny Dimanches ny Feftes, finon celles qu'ils ordonnent pour quelque ceremonie, car ils eftiment tous les iours egaux & auffi folemnels les uns comme les autres, & ne font non plus diftinction de fepmaines, mais feulement de mois par les Lunes, des quatre faifons de l'année, & des années entieres.

487 || Or comme il y a diuerfes Nations, & Prouinces de Barbares, Sauuages, auffi il y a diuerfité de ceremonies, d'opinions, & de croyance fainćte, car n'eftans pas efclairez de la lumiere de la foy, & de la cognoiffance entiere du vray Dieu, dans leurs tenebres chacun fe forge des obferuations, des ceremonies, & une diuinité, ou Createur à fa pofte, auquel neantmoins ils n'attribuent point une puiffance abfoluë fur toutes chofes, comme nous faifons au vray Dieu, car leur en parlant ils le confeffoient plus grand feigneur que leur Yofcaha, qu'ils croyent viure prefque dans la mefme infirmité des autres hommes, bien qu'eternel.

Les Indiens de diuerfes Prouinces plus meridionales de noftre mefme Amerique, firent iadis election de

leurs Dieux, auecquelque confideration, tenant pour Deitez les chofes dont ils receuoient quelque profit, tels qu'eftoient ceux qui adoroient la terre, & l'appelloient leur bonne mere, à caufe qu'elle leur donnoit fes fruicts; les autres l'air, pour ce difoient-ils, qu'il faifoit viure les hommes par le moyen de la refpiration; les autres le feu, à caufe qu'il leur feruoit à fe chauffer, & à leur apprefter à manger; les autres le mouton, pour le grand nombre de trouppeaux qu'ils nourriffoient en leurs pafturages; les autres le maïz, ou leur || bled d'Inde, pour ce qu'ils en faifoient du pain; & les autres toutes fortes de legumes, & de fruicts, que leur pays produifoit. 488

Mais à le prendre en general, ils recognoiffoient la mer pour la plus puiffante de toutes les Deitez, & l'appelloient leur mere. Voyla comme tous ces Payens & Barbares parmy leur * Deitez, en ont toufiours recognu quelqu'une de plus grande puiffance, dont la mefme chofe fe recognoift entre nos peuples Hurons, bien qu'ils ne les adorent auec des ceremonies fi particulieres des anciens Payens.

Ceux qui habitent vers Miskou & le Port Royal, au rapport du fieur Lefcot, croyent en certain efprits *, qu'ils appellent Cudoüagni, & difent qu'il parle fouuent à eux, & leur dit le temps qu'il doit faire. Ils difent que quand il fe courrouffe contr'eux, il leur iette de la pouciere aux yeux. Ils croyent auffi quand ils trefpaffent, qu'ils vont és Eftoilles, puis vont en de beaux champs verts, pleins de beaux arbres, fleurs & fruicts tres-fomptueux & delicats.

Pour les Souriquois, peuples errants, leur creance

eſt que veritablement il y a un Dieu qui a tout creé, & diſent qu'apres qu'il eut fait toutes choſes, il les mit
489 en terre, d'où ſortirent hommes & femmes, || qui ont multiplié au monde iuſques à preſent. En ſuitte de quoy il demanda* à un Sagamo s'il ne croyoit point, qu'il y eut un autre qu'un ſeul Dieu, un fils, une mere, & le Soleil, qui eſtoient quatre, neantmoins que Dieu eſtoit par deſſus tous: mais que le Fils eſtoit bon & le Soleil, à cauſe du bien qu'ils en receuoient; mais la Mere ne valoit rien & les mangeoit, & que le Pere qui eſt Dieu, n'eſtoit pas trop bon par les raiſons que ie diray cy apres.

Puis dit: anciennement il y eut cinq hommes, qui s'en allerent vers le Soleil couchant, leſquels rencontrerent Dieu, qui leur demanda: où allez-vous ? ils reſpondirent: nous allons chercher noſtre vie. Dieu leur dit, vous la trouuerez icy, ils paſſerent plus oultre ſans faire eſtat de ce que Dieu leur auoit dit, lequel prit une pierre & en toucha deux qui furent tranſmuez en pierres. Et il demanda de rechef aux trois autres où allez-vous ? & ils reſpondirent comme à la premiere fois: & Dieu leur dit de rechef: ne paſſez plus outre vous la trouuerez icy: & voyans qu'il ne leur venoit rien ils paſſerent outre, & Dieu prit deux baſtons deſquels il toucha les deux premiers, qui furent tranſmuez en baſtons & le cinquieme s'arreſta ne voulant paſſer plus outre. Et Dieu luy demanda de rechef: où vas tu ? ie vay chercher ma vie, demeure, & tu la trouueras: il s'arreſta ſans paſſer plus outre. Et Dieu lui donna de la viande & en mangea. Apres auoir faict bonne chere, il retourna auec les au-

tres Sauuages , & leur ra- || conta tout ce que deſſus. 490

Ce Sagamo fiſt encore ce plaiſant diſcours à ce François. Qu'une fois il y auoit un homme qui auoit quantité de tabac, & que Dieu dit à cet homme & luy demanda où eſtoit ſon petunoir, l'homme le prit & le donna à Dieu qui petuna beaucoup, & apres auoir bien petuné il le rompit en pluſieurs pieces : & l'homme luy demanda : pour quoy as-tu rompu mon petunoir, & tu vois bien que ie n'en ay point d'autre : & Dieu en prit un qu'il auoit & le luy donna luy diſant : en voyla un que ie te donne, porte-le à ton grand Sagamo, qu'il le garde, & s'il le garde bien, il ne manquera point de choſe quelconque ny tous ſes compagnons : cet homme prit le petunoir qu'il donna à ſon grand Sagamo, & durant tout le temps qu'il l'eut, les Sauuages ne manquerent de rien du monde : mais que du depuis ledit Sagamo auoit perdu ce petunoir, qui eſt l'occaſion de la grande famine qu'ils ont quelquefois parmy eux. Voila pourquoy ils diſent que Dieu n'eſt pas trop bon, ayant fondé toute leur abondance ſur un Calumet de terre fragile, & que les pouuant ſecourir il les laiſſoit ſouffrir au delà de toutes les autres Nations.

La croyance en general de nos Hurons (bien que tres-mal entenduë par eux meſmes & en parlent fort diuerſement,) eſt que le Createur qui a faict tout ce monde, s'appelle Youskeha, & en Canadien Atahocan, ou Attaoüacan, lequel a encore ſa mere grand, nommée Eataentſic : leur dire qu'il n'y a point d'apparence, qu'un Dieu || qui a eſté de toute éternité, aye 491 une mere grand & que cela ſe contrarie, ils demeu-

rent ſans replique, comme a tout le reſte de leur creance. Ils diſent qu'ils demeurent fort loin, n'en ayans neantmoins autre certitude ou cognoiſſance que la traditiue qu'ils tiennent de pere en fils, & le recit qu'ils alleguent leur en auoir eſté faict par un Attiuoindaon, qui leur a donné à entendre l'auoir veu & les veſtiges de ſes pieds imprimées ſur un rocher au bord d'une riuiere qui auoiſine ſa demeure, & que ſa maiſon ou cabane eſt faicte au model des leurs, y ayant abondance de bled & de toute autre choſe neceſſaire à l'entretien de la vie humaine. Que Eataentſic & luy ſement du bled, trauaillent, boiuent, mangent, dorment, & ſont laſcifs comme les autres; bref ils les figurent tous tels qu'ils ſont eux meſmes.

Que tous les animaux de la terre ſont à eux & comme leurs domeſtiques. Que Youskeha, eſt tres-bon & donne accroiſſement à tout, & que tout ce qu'il faict eſt bien faict, & nous donne le beau temps & autre choſe bonne & proſpere. Mais à l'oppoſite que ſa mere grand eſt meſchante, & gaſte ſouuent tout ce que ſon petit fils a faict de bien.

D'autres diſent, que cette Eataentſic eſt tombée du Ciel, où il y a des habitans comme icy, & que quand elle tomba elle eſtoit enceinte. Qu'elle a faict la terre & les hommes & qu'auec ſon petit fils Youskeha, elle gouuerne le monde. Que Youskeha, a ſoin des viuans

492 & des choſes qui concernent la vie, || & par conſequent ils diſent qu'il eſt bon. Eataentſic à * ſoin des ames, & parce qu'ils croyent qu'elle faict mourir les hommes, ils diſent qu'elle eſt meſchante & non pas pour le mauuais temps, comme diſent d'autres, ou

pour bouleuerſer tout ce que ſon petit fils fait de bien. Voila comme ils ne s'accordent pas en leur penſée.

Un iour diſcourant en la preſence des Sauuages de ce Dieu terreſtre, pour leur donner une meilleure croyance & leur faire voir leur abſurdité, entre autre choſe ie leur dis, que puiſque ce Dieu n'eſtoit point dans le Paradis, demeuroit ſur la terre & ne s'eſtoit pû libérer des neceſſitez du corps, qu'il falloit par conſequent & neceſſairement, qu'il fut mortel & qu'enfin apres eſtre bien vieil il mourut & fut enterré comme nous autres, & de plus que ie deſirois fort ſauoir le lieu qu'il auoit esleu pour ſa ſepulture, afin de pouuoir luy rendre les derniers deuoirs au cas qu'il mourut pendant noſtre ſeiour en leur païs. Ils furent un longtemps à ſonger auant que de me vouloir reſpondre, ſe doutant bien que ie les voulois ſurprendre, & que difficilement ſe pourroient-ils deſuelopper de ce piege ſans y engager leur honneur, qu'ils deſiroient honneſtement & prudemment ſauuer. Un ieune homme de la bande, plus hardy que les autres, apres un long ſilence entreprit la diſpute & dit : que ce Dieu Youſkeha auoit eſté auant ceſt Uniuers, lequel il auoit creé & tout ce qui eſtoit en iceluy, & que bien qu'il vieilliſſe comme tout ce qui eſt || de ce monde y eſt ſuiect, 493 qu'il ne perdoit point ſon eſtre & ſa puiſſance, & que quand il eſtoit bien vieil il auoit le pouuoir de ſe raieunir tout à un inſtant & de ſe transformer en un ieune homme de vingt-cinq à trente ans, & par ainſi qu'il ne mourroit * iamais & demeuroit immortel, bien qu'il fut un peu ſuiect aux neceſſitez corporelles comme le reſte des hommes.

En ſuitte ie leur demanday, quel ſeruice ils luy rendoient, & quelle forme de priere ils luy offroient eſtant leur Createur & bienfaicteur. A cela point de reſponce, ſinon qu'il n'auoit que faire de rien, & qu'il eſtoit trop esloigné pour luy pouuoir parler ou le prier de quelque choſe.

Pourquoy donc uſez-vous de prieres, & offrez-vous des preſens à de certains eſprits que vous dites reſider en des riuieres & rochers, & en pluſieurs autres choſes materielles & ſans ſentiment, pour ce, dit-il que non ſeulement les hommes & les autres animaux ont l'ame immortelle, mais auſſi toutes les choſes materielles & ſans ſentiment entre leſquelles il y en a qui ont de certains eſprits particuliers fort puiſſans, qui peuuent beaucoup pour noſtre conſolation ſi nous les en requerons en la preſence des choſes qu'ils habitent, car bien qu'ils n'apparoiſſent point à nos yeux ils ne laiſſent pas d'operer & nous faire ſouuent reſſentir les effects de leur puiſſance, en exauçant nos prieres. Que ſi nous en prions d'abſens, comme lors que nous preſchons les poiſſons dans nos cabanes, les rets ou l'eſprit des fil- || lets le rapportent aux poiſſons, qu'ils prient de donner dans nos pieges ou d'eſquiuer la main de ceux qui iettent de leurs os au feu, de maniere que ſi nos Predicateurs ſont excellens Orateurs, nous ſommes aſſeurez d'en auoir à force, ou rien du tout ſi on a ietté de leurs os au feu, ou commis quelque autre inſolence en la preſence des filets, folie auſſi grande que celle des Montagnais, qui n'ozent reſpandre à terre le pur ſang d'un Caſtor, croyans que s'ils l'auoient faict ils n'en pourroient plus prendre.

494

Pour reuenir à noſtre diſpute du vieil Youskeha raieuny, ils ne ſceurent à la fin plus que reſpondre, & ſe confeſſerent vaincus, ignorans le vray Dieu & Createur de toutes choſes, dont les uns ſe retirerent de honte, & d'autres qui s'eſtoient embroüillez ſe tindrent au tacet, qui nous fit cognoiſtre qu'en effect ils ne recognoiſſent & n'adorent aucune vraye Diuinité ny Dieu celeſte ou terreſtre, duquel ils puiſſent rendre quelque raiſon, & que nous puiſſions ſçauoir, car encore bien qu'ils tiennent tous en general Youſkeha pour le premier principe & Createur de tout l'Uniuers auec Eataentſic, ſi eſt-ce qu'ils ne lui offrent aucunes prieres, offrandes ny ſacrifices comme à Dieu, & quelqu'uns d'entr'eux le tiennent fort impuiſſant, au regard de noſtre Dieu, duquel ils admiroient les œuures.

Ils ont bien quelque reſpect particulier à ces demons ou eſprits qu'ils appellent Oki, mais c'eſt en la meſme maniere que nous auons le nom d'Ange, diſtinguans le bon du mauuais, || car autant eſt abominable l'un, comme l'autre eſt venerable. Auſſi ont-ils le bon & le mauuais Oki, tellement qu'en prononçant ce mot Oki ou Ondaki, ſans adionction, quoy qu'ordinairement il ſoit pris en mauuaiſe part, il peut ſignifier un grand Ange, un Prophete ou une Diuinité, auſſi bien qu'un grand diable, un Medecin ou un eſprit furieux & poſſedé. 495

Ils nous y appelloient auſſi quelquesfois, pource que nous leur enſeignions des choſes qui ſurpaſſoient leur capacité & les faiſoient entrer en admiration, qui eſtoit choſe ayſée veu leur ignorance.

Ils croyent qu'en effect il y a de certains esprits qui dominent en un lieu, & d'autres en un autre, les uns aux riuieres, les autres aux rochers, aux arbres, au feu & en plusieurs autres choses materielles, ausquels ils attribuent diuerses puissances & authorités, les uns sur les voyages, les traictes & commerces, les autres à la pesche, à la guerre, aux festins, és maladies & en plusieurs autres affaires & negoces.

Ils leur offrent parfois du petun & quelque* sortes de prieres & ceremonies ridicules, pour obtenir d'eux ce qu'ils desirent, mais le plus souuent sans profit; il n'y a que les demons qui ne soient pas les bien-venus chez eux, lesquels ils chassent de leur village à force de bruits, pour ce qu'ils leur causent toutes leurs maladies à ce qu'ils disent. Et en effect mon grand oncle Auoindaon, estant tombé malade me prioit de fort bonne grace de ne permettre pas que le demon le fist mourir.

496 || Ils m'ont monstré plusieurs puissans rochers sur le chemin de Kebec, ausquels ils croyent presider quelque esprit, & entr'autres ils me monstrerent un à quelque cent cinquante lieuës de là, qui auoit comme une teste & les deux bras esleuez en haut, & au ventre au milieu de ce grand rocher il y auoit une profonde cauerne de tres-difficile accés. Ils me vouloient persuader & faire croire à toute force auec eux, que ce rocher auoit esté autrefois homme mortel comme nous, & qu'esleuant les bras & les mains en haut, il s'estoit metamorphosé en cette pierre, & deuenu à succession de temps un si puissant rocher, lequel ils ont en veneration & luy offrent du petun en passant

par deuant auec leurs canots, non toutes les fois, mais quand ils doutent que leur voyage doiue reussir; & lui offrant ce petun qu'ils iettent dans l'eau contre la roche mesme, ils luy disent: tien prend courage & fay que nous ayons bon voyage, auec quelques autres paroles que ie n'entends point, & le Truchement Bruslé duquel nous auons parlé au chapitre precedent nous dit (à sa confusion) d'auoir une fois fait pareille offrande auec eux (de quoy nous le tançâsmes fort) & que son voyage luy fut plus profitable qu'aucuns autres qu'il ait iamais faict en tous ces païs-là.

C'est ainsi que le Diable les amuse, les maintient & les conserue dans ses filets & en des superstitions estranges, leur prestant ayde & faueur (comme à gens abandonnez de Dieu) selon la croyance qu'ils luy ont en cecy, comme || aux autres ceremonies & sorcelleries, que leur Oki obserue & leur faict obseruer pour la guerison de leurs maladies & autres necessitez. 497

Ils croyent l'immortalité de l'âme, auec tous les autres peuples sauuages, sans faire distinction du bon ou du mauuais, de gloire ou de chastiment, & que partant de ce corps mortel, elle s'en va droicte du costé du Soleil couchant, se resioüir & dancer en la presence d'Youskeha & de sa mere grand Eataentsic, par la route des estoilles qu'ils appellent Atiskeinandahatey & les Montagnais Tchipai Meskenau, le chemin des ames, & nous la voye Lactée ou l'escharpe estoilée & les simples gens le chemin de Saint Iacques. Ils disent que les ames des chiens & des autres animaux y vont aussi par le costé du Soleil leuant, (à

ce que difent les Montagnais), qui croyent aller apres leur mort en un certain lieu où elles n'ont aucune neceffité. Ie demanday à nos Hurons, quelle eftoit la route des ames des chiens, & fi elle eftoit autre que celle des hommes, ils me dirent qu'ouy, & me monftrans certaines eftoilles proches voifines de la voye Lactée, ils me dirent que c'eftoit là le chemin qu'elles tenoient, lequel ils appellent Gaguenon andahatey, le chemin des chiens, c'eft à dire que les ames des chiens vont encores feruir les ames de leurs maiftres en l'autre vie, ou du moins qu'elles demeurent auec les ames des autres animaux, dans ce beau païs d'Youskeha où elles fe rangent toutes, lequel païs n'eft habité que des ames des animaux raifonnables & irraifonnables, & celles des haches, coufteaux
498 || chaudieres & autres chofes, qui ont efté offertes aux deffuncts, ou qui font ufées, confommées ou pourries fans qui* s'y mesle aucune chofe qui n'ayt premierement goufté de la mort ou de l'aneantiffement, c'eftoit leur ordinaire refponfe, lorfque nous leur difions que les fouris mangeoient l'huyle & la galette, & la rouïlle & pourriture le refte des inftrumens, qu'ils enfermoient auec les morts dans le tombeau. Ils croyent de plus que les ames en l'autre vie bien qu'immortelles ont encores les mefmes neceffitez du boire & du manger, de fe veftir, chaffer & pefcher, qu'elles auoient lorfqu'elles eftoient encores reueftues de ce corps mortel, & que les ames des hommes vont à la chaffe des ames des animaux, auec les ames de leurs armes & outils, fans qu'ils puiffent donner raifon de tant de fottizes, ny fi les ames des caftors &

eslans qu'ils tuent à la chaſſe pour leur nourriture, ont encore une autre ame, ou ſi elles engendrent pour conſeruer leur eſpece, car on ne peut eſperer beaucoup de raiſon de gens nais & nourris dans l'ignorance groſſiere du Paganiſme, ſi premierement elles n'ont eſté inſtruictes en l'eſcole de Ieſus Chriſt, & aux ſciences qui nous ſont neceſſaires, c'eſt pourquoy il en faut auoir compaſſion, & croire que ſi nous fuſſions naiz de meſmes parens barbares, nous ſerions de meſmes eux & peut eſtre encore pis.

Nous leur parlions ſouuent du Paradis & comme la demeure des bien heureux eſtoit dans le Ciel auec Dieu, où ils n'ont aucune ne- || ceſſité & viuent touſ- 499 iours contans. Ils trouuoient cela fort bien & nous en demandoient le chemin, mais ils abhorroient celuy de l'enfer, remply de diables, de feu & de meſchans.

I'ay trouué excellent que dans toutes leurs ſuperſtitions & ſoins qu'ils ont des treſpaſſez ils ne ſacrifient aucune perſonne, comme ſouloient iadis faire les peuples du Peru en la mort de leur Roy & de leurs Caciques, qui eſtoient leur Souuerain Preſtre, & auſſi pour la gueriſon des malades & le bon ſuccez de leurs entrepriſes, car lorſque le Roy Guynacapa mourut, il y eut mille perſonnes de ſa maiſon qui furent tuez & enſeuelis auec luy pour le ſeruir en l'autre vie : & la raiſon pourquoy ils enterroient ainſi leurs familles & leurs richeſſes auec eux, eſtoit pource qu'il leur ſembloit quelquesfois voir ceux qui eſtoient morts aller par leurs poſſeſſions, eſtans parez de ce qu'ils auoient emporté auec eux, & accompagnez de leur famille, à raiſon de quoy ſe perſuadans qu'en l'autre vie on a

befoin de feruice, d'or, d'argent, & de viures, ils les en pouruoyoient le mieux qu'ils pouuoient, comme font nos Hurons les leurs de ce qu'ils peuuent.

Il me vient de refouuenir que lorfque ie parlois au commencement à nos Hurons de la demeure de Dieu, du Ciel, du Paradis, ou* felon l'Apoftre l'œil n'a point veu, ny l'entendement humain ne fçauroit comprendre les biens que Dieu a preparé à ceux qui l'ayment, ils me refpondoient qu'il ne pouuoit faire beau au lieu d'où la neige, la gresle & la pluye venoient, s'i-
500 maginans que || tout cela venoit du Paradis, tant ils eftoient mauuois Aftrologues, mais comme ie ne fçauois pas moy-mefme comme toutes ces influences fe forment en l'air, pour n'auoir iamais eftudié en aucune de ces fciences, ie me feruis d'un liure que ie portois toufiours auec moy, pour leur donner à entendre, aydé du Truchement, & leur dis : premierement, que le Paradis la demeure des bien heureux faifoit l'unziefme Ciel & qu'au deffous d'iceluy il y en auoit dix autres.

Que le tonnerre eftoit un efclat d'une exalaifon enfermée entre deux nuées froides, fortant auec effort pour fuyr fon contraire (ce n'eft donc point un oyfeau comme ils penfent). Que l'efclair, eft une exalaifon enflammée, prouenante de la rencontre & conflis des nuées, & la foudre une exalaifon pareille à l'efclair, à fçauoir : toute flamboyante, faifant brefche à la nuée, auec un tres-foudain & grand effort, & a cecy pardeffus l'efclair, qu'elle defcend iufques icy bas.

Mais quant aux nuées, ie leur en dis en begayant, toufiours affifté du Truchement ce que mon liure por-

toit, qu'elles eſtoient un ramas & aſſemblage de pluſieurs vapeurs extraictes de l'eau, & ce en la moienne region de l'air, & que la pluye eſtoit une effuſion d'eau tombant ça bas, prouenant de la diſſolution des nuées par la chaleur du Soleil, ou par le choc qu'elles font l'une contre l'autre par l'impetuoſité des vents.

Ils me demanderent en ſuitte bien quaſi auſſi ignorant qu'eux-meſmes, car à peine ay-ie ſçeu decliner mon nom, en quelque* mois que i'ay eſté ſous un Maiſtre, pour ce que la liberté m'eſ- || toit plus chere que la ſcience & mon propre contentement aſſez innocent, que tout le Latin & l'eloquence d'un Ciceron. O mon Dieu que la ieuneſſe eſt mauuais iuge de ſon bien. Ie leur dis que mon liure m'enſeignoit que la neige eſtoit une impreſſion aqueuſe engendrée de nuées gelées par le froid, laquelle venant à ſe diſſoudre, tomboit à flocons iuſqu'icy bas, & que la greſle n'eſtoit autre choſe qu'une pluie congelée en l'air à meſure qu'elle deſcouloit de la nuée. Voyez ſi mon liure dit vray, & ne m'interrogez point là deſſus, car comme ie vous ay dit, ie n'ay iamais rien ſceu, ſinon qu'il vaut mieux cognoiſtre Ieſus Chriſt & ignorer toutes choſes, que de ſçauoir toutes choſes & ignorer Ieſus Chriſt. 501

Pour la quantité de la terre conſiderée en ſon globe, on la tient de tour, 11259. lieuës françoiſes. Et par ainſi eſtant comparée au Ciel des eſtoiles fixes, elle n'eſt qu'un point, & comme un grain de Coriandre enuironné d'un cerne diſtant dix mille pas eſgalement de luy, qui eſt à dire, que la terre eſt merueilleuſement petite, encore qu'elle nous ſemble grande, & que

les Roys & les Princes qui ne ſont que des petits fourmis au regard de Dieu, ont grand tort d'entreprendre guerre & mettre en hazard leur propre ſalut, pour ſi petite choſe qu'ils ne peuuent à peine poſſeder, que la mort ne les engloutiſſe.

Ie paſſe les bornes d'un homme ſans eſtude, mais il faut que ie die encore cecy, que i'ay taſché faire ſçauoir à mes Hurons, que la Lune eſt || eſtimée quarante fois plus petite que le globe de la terre, & en eſt esloignée de octante mille deux cents treize lieuës. Mais releuons noſtre ton plus haut & portons noſtre penſée iuſques à ce beau Soleil, qui nous eſclaire & rauit noſtre conſideration, iuſques à l'eſtimer quelque choſe de diuin, i'entends les Payens, & nous trouuerons ſi les liures ne nous trompent, qu'il eſt 166. fois plus grand que le globe de la terre, par ainſi le Soleil eſt prés de ſept mille fois plus grand que la Lune. Et par opinion on tient auſſi que le Soleil eſtant monté au plus haut point, eſt dix-huict fois plus loin de la terre que la Lune. Et pour le comble de ſon honneur on l'appelle le Roy des eſtoilles fixes & errantes, eſtant le plus grand de tous les corps celeſtes, le plus lumineux & chaleureux ſans comparaiſon, & apres cela ie n'ay plus de loüange à luy dire, ſinon qu'il eſt la figure & l'ombre de noſtre vray Soleil de iuſtice, Ieſus qui faict du bien aux bons & aux mauuais ſans diſtinction du fidel ou de l'infidel, mais bien heureux celuy qui a touſiours ſon cœur & ſa penſée en luy.

De la creance & vaines opinions des Montagnais de diuerses deitez. De la creation du monde, & du flux & reflux de la mer.

Chapitre XXXI.

Ie pensois au commencement ne faire qu'un chapitre de la creance des Hurons & de || celle des Montagnais, mais comme ie l'ay veu grossir sous ma plume au delà de mon dessein i'ay brizé au milieu de la carriere & faict d'un grand chapitre deux petits, afin que l'on puisse mieux comprendre ce que ie dis, car la multitude de la matiere offusque l'esprit & empesche l'entendement de la bien conceuoir, & partant l'on ne trouuera pas mauuais qu'uns * de mes chapitres sont abregez, plus faute de rhetorique que de matiere, ô qu'il y a de personnes riches en paroles & en eloquence, qui diroient des merueilles où je me trouue muet, c'est mon imperfection & mon deffaut d'estude. I'auois autrefois appris beaucoup de petits contes fabuleux, touchant la creation du monde & le deluge uniuersel, que tiennent nos Hurons, lesquels me sont eschappez de la memoire, & de ma plume peur de me meprendre, mais ie diray auec plus d'asseurance ce peu que i'en ay sçeu de nos Montagnais, pour en auoir eu la memoire rafraichie en discourant auec nos Freres.

503

Mais au prealable, il faut que ie vous die de nos Canadiens ce que i'ay remarqué en nos Hurons, qu'il n'y a ny accord ny apparence en ce qu'ils nous

content des Deitez ou causes supremes qu'ils recognoissent, Autheurs, Createurs & Reparateurs de cet Uniuers, car si l'un dit une chose d'une façon, l'autre en parle tout autrement, & ay veu en eux ce qui se dit des heretiques de nostre temps, desquels si les uns aduoüent Caluin ou Luther pour leur Apos-
504 tre, les autres les reiettent comme des vilains || & infames, qui n'ont faict banqueroute à l'Eglise que pour leur ventre, ainsi en est-il generalement de tous les desuoyez, i'ay sceu mesme d'un honneste homme qui a demeuré deux ans à Constantinople, qu'il y a des Turcs qui se gaussent plaisamment, mais en cachette, de leur Mahomet, & d'autres le tiennent pour le premier Prophete de Dieu, & Iesus Christ pour le second, c'est le mal-heur de ceux qui ne suiuent point la vertu & n'ont point Dieu pour but de leurs actions, de se tromper de la sorte.

Nos Montagnais recognoissent trois Deitez, sçauoir Atahocan, son fils & Messou, representant l'image de la tres-saincte Trinité, mais il faut dire de plus qu'ils confessent une mere, à laquelle ils ne donnent point de nom, d'autant qu'elle ne gouuerne rien & semble representer en quelque chose la Mere de Nostre Seigneur Iesus Christ. I'ay leu autrefois l'histoire de la Chine, où i'ay remarqué qu'entre leurs principales Idoles, ils en ont une qui a trois testes, lesquelles se regardent l'une l'autre comme n'ayant qu'une mesme volonté, puissance, aage & authorité, quoy que distinctes, non plus que le Pere n'est pas le Fils, ny le Fils le S. Esprit, un seul Dieu en trois personnes.

Nos Montagnais attribuent la creation & le gouuer-

nement du Ciel à Atohacan *, mais ils ſont encores dans les admirations comment il l'a pu faire, veu ſa hauteur, la quantité des planettes & les Cieux d'infinies diſtances, où nous ne pouuons aller qu'auec la penſée.

|| Quelqu'uns ont voulu dire que le fils auquel ils ne donnent point de nom particulier, gouuerne la terre & la mer, mais d'autres & auec plus d'apparence en attribuent la creation, la conſeruation & le gouuernement à Meſſou, lequel Meſſou eſt quelquefois pris pour un bon Ange, car ils diſent qu'il eſt touſiours auec eux, & le Manitou auſſi. Ils tiennent ces Deitez tres-riches, & qu'elles ne peuuent iamais auoir de neceſſité, ayans puiſſance de leur ayder, bien qu'ils ne leur offrent ny ſacrifices ny prieres, comme nous faiſons à noſtre Dieu. 505

Ils diſent qu'ils font venir le beau temps & la pluye quand il eſt neceſſaire, mais ſi la choſe arriue hors de ſaiſon, ou qu'elle apporte du dommage à leur bled, à leur chaſſe ou à la peſche, ou qu'il ſe faſſe de grands coups de vents qui les empeſchent de nauiger, ils attribuent tout ce mal-là au Manitou, qui eſt le Diable, lequel ils diſent eſtre touſiours meſchant.

Pour la creation ils tiennent qu'auant que les Deitez euſſent formé ce monde, elles eſtoient toutes trois dans un canot ſur les eauës auec une petite beſte, qu'ils appellent Achagache, qui peut eſtre comme une blette un peu plus groſſe, & que la iettant à l'eau elle alla au fond, d'où elle rapporta en ſes pieds un peu de terre, de laquelle Meſſou en priſt une partie & en fit une boulle toute ronde, laquelle il ſouffla tant

qu'elle groſſiſſoit à veuë d'œil, & l'ayant bien ſoufflée
506 il la fit ſi || groſſe qu'elle deuint la terre comme elle
eſt à preſent.

Du reſte du morceau de terre il en fit un petit homme auec de la ſaliue qu'il cracha dans ſa main & puis le ſouffla tant qu'il deuint grand, eſtant grand il luy donna la parole, en lui ſoufflant dans la bouche. Voilà des ſentiments & des penſées qui ne ſont pas trop esloignées de la verité de la choſe pour des Sauuages qui n'ont iamais eſté inſtruits, car il ne ſe lit point que iamais les Apoſtres, leurs Diſciples, ny aucun Religieux auant nous, ayent paſſé en ces pays-là pour leur preſcher la parole de Dieu, ny autrement.

Pour la creation de la femme, ils diſent que le Meſſou remit cette petite beſte à l'eau qui en rapporta encore de la terre, de laquelle il fit une femme de la meſme ſorte qu'il auoit fait l'homme, puis demeurans enſemble ſur la terre, ils eurent quantité d'enfans, & leurs enfants en eurent d'autres; de ſçauoir leurs noms ils n'en ſçauent aucuns, leurs peres ny leurs meres ne leur en ayans pas appris, pour les auoir eux-meſmes ignorez, comme auoient fait leurs predeceſſeurs.

Et diſent de plus que tous ces enfans-là furent preſque tous noyez, à cauſe qu'ils eſtoient trop meſchans. Il en reſta ſeulement cinq, ſçauoir; trois hommes & deux femmes, leſquels s'eſtans ſauuez dans un canot ſe tindrent touſiours ſur les eauës, & voicy comme la choſe arriua à leur dire: Ce Meſſou allant à la chaſſe,
507 ſes loups ceruiers dont || il ſe ſeruoit au lieu de chiens,
eſtans entrez dans un grand lac ils y furent arreſtez.

Le Meſſou les cherchant partout, un oyſeau lui dit qu'il les voyoit au milieu de ce lac, il y entre pour les retirer, mais ce lac venant à ſe deſgorger, couurit la terre, & abyſma le monde, & generalement tous les arbres qu'elle auoit produit d'elle-meſme en furent cachez, & leurs branches pourries dans les eaux ny reſtant que le tronc. Apres que les eaux ſe furent retirées, ce Meſſou tira des fleſches à ces troncs d'arbres, leſquelles ſe conuertirent en branches, ſe vengea de ceux qui auoient arreſté ſes loups ceruiers, & eſpouſa une ratte muſquée, de laquelle il eut des enfants qui ont aydé à repeupler le monde, ſe diſent quelqu'uns; mais d'autres tiennent que ce Meſſou ne ſe maria point, & qu'il n'y reſta pour la reparation du monde que ces cinq perſonnes eſchappées du deluge, d'où appert qu'ils ont quelque tradition de cette inondation uniuerſelle qui arriua du temps de Noë.

Ils tiennent que ces cinq s'en allerent bien loing chercher le Meſſou, qui eſtoit Dieu, lequel ils ne pouuoient rencontrer, enfin apres auoir bien cherché ſur les eaux, ils arriuerent en un lieu d'où les eaux s'eſtoient retirées, & y auoit terre ferme, ſur laquelle ils trouuerent un homme, auquel ils demanderent s'il eſtoit ce Meſſou, il leur reſpondit que ouy, lors ils luy demanderent du tabac ou petun pour petuner, il leur en donna & || comme ils eurent petuné ils luy preſenterent le calumet qu'il priſt & le caſſa, alors ils luy dirent qu'il n'eſtoit pas le vray Meſſou, car il n'eſt point meſchant, mais pluſtoſt le Manitou, c'eſt pourquoy ils le quitterent là, & s'en allerent plus loing, où ils rencontrerent un grand homme qui ne 508

parloit point, mais leur fit ſigne de la main. Ils furent à luy, & l'ayant abordé il leur preſenta de grandes chaudieres pleines de viandes, mais comme il ne parloit point ils eſtoient bien empeſchez; il ſuruint là un homme qui leur demanda où ils alloient, ils reſpondirent qu'ils cherchoient Meſſou, lors il leur dit, vous l'auez trouué, & puis leur donna bien à manger de fort bonnes viandes, & entr'autres il leur en donna d'une qui n'eſtoit pas plus grande que l'ongle, de laquelle ils auoient beau manger elle ne diminuoit point, & auoit le gouſt de toutes ſortes de viandes, comme d'eslan, d'orus*, de caribouſt, lieures, perdrix, &c.

Apres qu'ils eurent bien mangez il leur demanda s'ils vouloient voir quelque choſe de beau, ils dirent que ouy, auſſitoſt il fit venir quantité d'animaux de toutes ſortes, qui dancerent deuant eux, & les arbres auſſi. Apres auoir veu tout cela il les congedia, & leur dit qu'ils n'en parlaſſent à perſonne, & ce qui les eſtonna dauantage, fut que cet autre ne parla iamais, mais auoit touſiours les yeux etincelans & comme pleins de feu.

509 Cela fait ils s'en reuindrent par une petite || riuiere (car l'eau n'eſtoit plus ſur la terre, en laquelle ils rencontrerent un petit Islet ſur lequel il n'y auoit perſonne, n'ayans meſme point veu de piſtes d'hommes le long du bord de l'eau qu'ils auoient paſſée. Ils demeurerent ſur ceſt Islet, où là eſtant y vint des Manitous (qui ſont des Diables) qui eurent affaires à leurs femmes, dont elles eurent des enfans, leſquels ont repeuplé le monde peu à peu comme il eſt.

Pour la mer, i'ay dit que c'eſt le Fils qui la gouuerne, & ſemblablement la terre, mais ils diſent qu'ayant eſté bonne à boire au commencement elle deuint ſallée & amere par cet accident. Il arriua un iour que le Nikycou (qui eſt la loutre) ayant mordu la Ouyneſque, qui eſt une petite beſte fort puante, que nous appellons autrement l'enfant du Diable à cauſe de ſes mauuaiſes qualitez, ce* loutre l'ayant morduë, il eut la gueule infecte & puante de ſon ordure qu'il luy ietta, eſcumant ainſi il s'alla lauer dans la mer, & la rendit ſallée & de mauuais gouſt, comme elle eſt.

Ils diſent en outre, que tous les animaux de chaque eſpece ont un frere aiſné, qui eſt comme le principe, & comme l'origine de tous les indiuidus, & que ce frere aiſné eſt merueilleuſement puiſſant & grand, l'aiſné des Caſtors, diſent-ils, eſt peut-eſtre auſſi gros qu'une cabane, quoy que les cadets (s'entend les Caſtors ordinaires) ne ſoient pas plus gros qu'un petit mouton : or ces aiſnez de tous || les animaux ſont les 510 cadets du Meſſou (le voilà bien apparenté). Si quelqu'un void en dormant l'aiſné, ou le principe de quelques animaux, il fera bonne chaſſe, diſent-ils, s'il void l'aiſné des Caſtors, il prendra des Caſtors, s'il void l'aiſné des Eslans, il prendra des Eslans, iouiſſans des cadets, par la faueur de leur aiſné qu'ils ont veu en ſonge ; mais quand on leur demande ou* ſont ces aiſnez ils ſe trouuent bien empeſchez, confeſſans eux-meſmes qu'ils ne ſçauent où ils ſont ſinon que les aiſnez des oyſeaux ſont au ciel & les aiſnez des autres animaux ſont dans les eauës, mais l'Alcoran de Mahomet dit bien mieux que les beſtes ſont

dans le Paradis, & que ce grand coq, l'aifné de tous les coqs, prie pour tous fes freres, & que quand il chante, tous les coqs de la terre luy refpondent, & chantent comme luy par une correfpondance que les animaux de la terre ont auec ceux du Ciel, qui prient pour eux.

On dit de plus que nos Montagnais reconnoiffent deux principes des faifons, l'un s'appelle Nipinoukhe, c'eft celuy qui ramene le Printemps & l'Efté, l'autre s'appelle Pipounoukhe, qui ramene la faifon froide. Ils fouftiennent bien qu'ils font viuans, mais ils ne fçauent pas comme ils font faits, s'ils font hommes, ou animaux, ny de quelle efpece, & difent qu'ils les entendent parler ou bruire, notamment à leur venuë, fans pouuoir diftinguer ce qu'ils difent; pour leur 511 demeure, ils partagent le monde entr'eux || l'un fe tenant d'un cofté, l'autre de l'autre, & quand le temps de leur ftation, qui eft aux deux bouts du monde, eft expiré, l'un paffe à la place de l'autre, fe fuccedant mutuellement. Quand Nipinoukhe reuient, il ramene auec foy la chaleur, les oyfeaux, la verdure, il rend la vie & la beauté au monde, mais Pipounoukhe rauage tout, eftant accompagné de vents, de froids, de glaces, de neiges & des autres appanages de l'Hyuer.

Pour le flux & reflux de la mer, comme ils tiennent que l'eauë a une ame immortelle qui luy donne fes mouuemens, ils ne s'eftonnent pas tant de ce flux & reflux, comme firent iadis nos Hurons arriuant auec nous à Kebec, lefquels encor bien qu'auec nos Montagnais ils croyent à l'eauë une ame viuante, ils

crurent noſtre riuiere de bien plus grand eſprit que celles de leur pays, qui n'ont pas de flux & reflux pour eſtre trop esloignées de la mer, & m'en demandoient des raiſons, non ſeulement, mais ils euſſent bien deſiré me voir raiſonner auec cette eauë, & luy demander à elle-meſme, pourquoy ſes diuerſes allées & venuës contraires, & à quel deſſein, effects qu'ils admirerent plutoſt que de les pouuoir comprendre, ne les comprenans pas moy-meſme pour eſtre au delà de ma capacité, & de celle des ſçauans.

On tient pour certain qu'Ariſtote ſe precipita dans l'Euripe, deſirant que l'Euripe le comprit, puis qu'il ne pouuoit comprendre les principes & les raiſons des mouuemens || d'iceluy. Qui eſt-ce auſſi qui depuis 512 ce grand Philoſophe a pû nous donner une raiſon certaine du mouuement admirable de cet eſpouuentable Occean ? mouuement qui ne ſe fait pas du pole Arctique iuſques au pole Antarctique, comme quelqu'uns ſe ſont perſuadez. Que ſi cet element ne faiſoit que rouler du Nort au Sud, & retourner du Sud au Nort, il n'y auroit de quoy tant admirer : mais la merueille eſt que la mer prenant ſon cours vers le pole Antarctique, qui eſt celuy-là qui va du coſté du Midy, au meſme temps elle vient vers l'Arctique qui luy eſt oppoſé, c'eſt à dire qui eſt du coſté du Septentrion, & par ainſi elle a des mouuemens contraires (bien qu'en diuerſes parties) en meſme temps, & à l'inſtant qu'elle ſe retire de noſtre pole Arctique, elle retourne auſſi de l'Antarctique, refluant tant d'une part que d'autre, au milieu de la mer : où les marées, & reflux venant à s'entrerencontrer ſous la ligne Equinoctiale, incon-

tinent la mer vient à bouffir, s'enfler & groſſir auſſi long temps que le reflux ſe faict. Et de rechef la mer eſtant eſtrangement enflée, & esleuée comme de tres-hautes Montagnes, elle commence auſſitoſt à ſe dilater & abaiſſer. Tant plus elle ſe dilate, tant plus elle s'abaiſſe au deſſous de la ligne; & d'autant qu'elle s'abaiſſe en ce milieu du monde, plus elle monte & ſe dilate d'une part & d'autre vers les deux poles ſuſdits, roullant deſſus les ſables, inondans les campagnes,
513 & esleuans de toutes parts iuſques à || Lebe venant. Lorſqu'elle ſe dilate ainſi vers nous, & autres extremitez de la mer, on l'appelle flux, & reflux quand elle ſe retire vers l'Equinoctiale.

Ce flux & reflux ſe fait deux fois pendant vingt-quatre heures. Car en cinq heures ou enuiron, la mer fluë vers le Nort & vers le Sud, & en quelque ſix à ſept heures elle fait ſon reflux. Et comme l'eſtat de la Lune n'eſt egal ou pareil, mais irregulier en ſon croiſſant & decroiſſant, ainſi le mouuement de la mer, & l'experimentons en noſtre petite riuiere de ſainct Charles, tous les quartiers de la Lune, & les mois de l'année, & principalement en la pleine Lune, où nous voyons l'eau s'esleuer le plus vers noſtre Conuent, ce qui nous obligeoit en ces temps-là, de ne rien laiſſer de nos meubles & uſtencilles, que fort esloignez du bord de la riuiere.

Finiſſons ce chapitre de la creance & des ſuperſtitions de nos Montagnais, par cette concluſion, que qui voudroit faire eſtat de les obſeruer toutes il en faudroit faire un iuſte volume à part, tant elles ſont en grand nombre, mais comme la lecture n'en ſeroit

agreable ny utile, ie me contente de ce que i'en ay escrit comme suffisant, & finy par cette priere que ie fais à Dieu, de leur donner lumiere & cognoissance de leur aueuglement, qui les porte à ignorer le vray Dieu, & attribuer des puissances diuines à des choses insensibles, iusques à croire || que la neige & la gresle 514 ont une ame qui a cognoissance & intelligence, & s'offence de la lumiere & clarté des chandelles & fallots, auec quoy ces pauures gens n'oseroient sortir la nuict quand il neige, ou gresle, peur que cette ame en aduertisse les animaux qui prendroient la fuitte. Tiennent aussi que les chiens ne doiuent ronger les os des castors, des oyseaux ny des autres animaux pris au lacet. Que d'autres ne doiuent non plus estre iettez dans le feu, & que si on manque à la moindre obseruation de leurs folles opinions, que c'est fait de leur chasse, & de leur vie, & que tout ira s'en dessus dessous, & à contrepoil de leur intention.

De la saincte Oraison. De l'apparition des Esprits, & du grand Capitaine Auoindaon.

Chapitre XXXII.

Sans Oraison la vie de l'homme est miserable & sa fin malheureuse, disoit le B. Pere Barthelemy Solutiue. Il me semble auoir autrefois leu, aussi bien qu'ouy dire, que ce grand Empereur Charles le

Quint Roy des Efpagnes eftant couché au lit de mort,
515 & preft de rendre fon ame à || Dieu le Createur, fut prié par quelqu'uns de fes amis plus familiers de leur dire qu'el * eftoit la chofe qui plus l'auoit contenté en ce monde, & qu'il ne leur dit autre chofe, l'Oraifon : Dieu m'a fait la grace, difoit-il, que depuis l'aage de vingt-trois ans, iufques à prefent, iamais ie n'ay paffé un feul iour fans auoir fait quelque peu d'Oraifon mentale, laquelle m'a tellement feruy que ce refouuenir de Dieu m'a toufiours confolé en mes ennuys, m'a fortifié en mes difgraces, m'a donné force contre le peché, & pour le comble de mon bonheur, elle m'a retiré des tracas du monde, & des tumultes de la terre, pour me colloquer dans ce lieu de repos, d'où i'efpere moyennant la grace de Noftre Seigneur, aller en Paradis.

C'eft une chofe admirable, & un prodige merueilleux, qu'un Prince fi grand, & un Monarque fi puiffant, enuironné de tant d'ennemis, & ayant de fi grandes, & fi puiffantes armées à gouuerner, par mer & par terre, n'aye pû dans le gouuernement d'un fi grand Empire, eftre diuerty pour un feul iour du feruice & deuoir qu'il deuoit à fon Dieu, à la confufion de nous autres petits vermiffeaux de terre, qui perdons fi ayfement cette prefence tant neceffaire d'un Dieu, pour le moindre petit diuertiffement qui nous arriue. C'eft mon regret & mon defplaifir, qui me
516 fait crier à vous Seigneur, à ce qu'il || vous plaife nous faire la grace que l'exemple de ce Prince ferue à noftre falut, & non point à noftre confufion, car fi nous fommes foigneux de nourrir noftre corps, pourquoy

noſtre ame creée à voſtre Image & ſemblance, manquera-elle de ſon alliment ſpirituel, car de meſme que la gorge eſt le canal par le moyen duquel l'eſtomach reçoit ſa nourriture corporelle, l'Oraiſon eſt le conduit par lequel voſtre diuine Maieſté communique ſes graces & ſes dons ſpirituels à l'ame, & comme ſans cette gorge l'eſtomach ne receuroit aucune nourriture, ny vie, auſſi ſans l'Oraiſon, l'ame meurt à la grace, & ne peut auoir de vie pour le Paradis.

Nos pauures Sauuages ignorans encore la maniere d'adorer & ſeruir Dieu, auoient ſouuent recours à nos prieres, & ayans par pluſieurs fois experimenté le ſecours & l'aſſiſtance que nous leur promettions d'en haut, lorſqu'ils viuoient en gens de bien, & dans les termes que leur preſcriuions, aduoüoient franchement que nos prieres auoient plus d'efficace que tout leur chant, leurs ceremonies, & tous les tintamarres de leurs Medecins, & ſe reſioüiſſoient de nous ouyr chanter des Hymnes & Pſeaumes, à la loüange de Dieu, pendant leſquels (s'ils ſe trouuoient preſens), ils gardoient eſtroictement le ſilence, & ſe rendoient attentifs, pour le moins au ſon, & à la voix, qui les || contentoit fort. 517

S'ils ſe preſentoient à la porte de noſtre cabane, nos prieres commencées, ils ſe donnoient la patience qu'elles fuſſent acheuées, ou s'en retournoient en paix, ſçachant deſia que nous ne deuions pas eſtre interrompus en une ſi bonne action, & que d'entrer de force, ou par importunité, eſtoit choſe eſtimée meſme incivile entr'eux & un obſtacle aux bons effects de la priere, tellement qu'ils nous donnoient du

temps pour prier Dieu, & vaquer en paix à nos Offices diuins. Nous aydant en cela la couſtume qu'ils ont de n'admettre aucun dans leurs cabanes, lorſqu'ils y chantent les malades, ou que les mots du feſtin ont eſté prononcez.

Lorſque la Saincte Meſſe ſe diſoit dans noſtre cabane, ils n'y aſſiſtoient non plus, car elle s'y diſoit touſiours la porte fermée, ou ſi matin qu'ils n'en voyoient rien, non ſeulement pour ce qu'ils eſtoient incapables d'y aſſiſter, comme infidelles, mais auſſi pour une apprehenſion que quelques* malicieux nous deſrobaſt noſtre Calice, qu'ils appelloient petite chaudiere, & n'en euſſent point fait de ſcrupule: pour noſtre voile de Calice, nous leur monſtrions aſſez librement, auec le beau chaſuble que la Reyne nous auoit donné, qu'ils admiroient auec raiſon, & trou-518 uoient riche par deſſus tout ce qu'ils auoient || de plus rare, & nous venoient ſouuent ſupplier de le faire voir à leurs malades, la ſeule veuë deſquels* les conſoloit, & leur ſembloit adoucir leurs douleurs. La bonne femme du Sauuage du Pere Ioſeph, en auoit deſrobé l'Etole, & cachée au fond d'un tonneau, mais après l'auoir longtemps priée & coniurée, car elle eſtoit touſiours ſur la negatiue, elle nous la rendit enfin, diſant qu'elle l'auoit retirée des mains de quelque volleur de la Nation du Petun, mais c'eſtoit elle-meſme qui en auoit faict le vol, ne penſant pas que nous y deuſſions prendre garde, & c'eſt en quoy elle ſe trompoit.

Auoindaon grand Capitaine de la ville Sainct Ioſeph, auoit tant d'affection pour nous, qu'il nous ſer-

uoit comme de pere ſyndique dans le pays, & nous voyoit auſſi ſouuent qu'il croyoit ne nous eſtre point importun, & nous trouuans par-fois de genoüils prians Dieu, il s'y mettoit auprés de nous, les mains ioinctes, auec une poſture qui donnoit de la deuotion, & ne pouuans d'auantage*, il taſchoit ſerieuſement de contrefaire nos geſtes & ceremonies, remuant les leures, puis esleuoit les mains & les yeux au Ciel, & y perſeueroit iuſques à la fin de nos offices & Oraiſons, qui eſtoient aſſez longues, & luy aagé d'enuiron ſoi- || xante & quinze ans. O mon Dieu que cet exemple deuroit confondre les Chreſtiens! & que nous dira ce bon vieillard Sauuage, non encore baptiſé, au iour du Iugement, de nous voir plus negligens d'aymer & ſeruir Dieu, que nous congnoiſſons, & duquel nous receuons iournellement tant de graces, que luy qui n'avoit iamais eſté inſtruict que dans l'eſcole de la gentilité, & ne le cognoiſſoit encore qu'au trauers les eſpaiſſes tenebres de ſon ignorance. 519

Mon Dieu, reſueillez nos tiedeurs, & nous eſchauffez du feu de voſtre diuin amour, car nous ſommes pour la pieté, en quelque choſe plus froids que les Sauuages meſmes. Ce bon homme m'importuna fort de luy donner un petit Agnus Dei, qu'il porta à ſon col, auec tant de reſpect & de deuotion, qu'il n'y auoit aucun François qui en fiſt plus d'eſtat, non pour la beauté de la ſoye de laquelle il eſtoit enueloppé, mais pour la croyance qu'il y auoit, lequel il conſeruoit tellement que peur de le perdre, il le fit encore couurir d'un autre morceau d'eſtoffe.

Il nous pria fort de luy permettre d'aſſiſter à la Saincte Meſſe, pour y prier Dieu auec nous, mais comme nous luy euſmes dit qu'il ne pouuoit, n'eſtant pas baptiſé, il nous ſupplioit qu'on le baptiſaſt
520 pour y pouuoir aſſiſter, & faire au reſte com- || me nous. Et comme il eſtoit tout plein de bonne volonté, il ne cherchoit que l'occaſion de nous faire plaiſir, & demandoit de coucher dans noſtre cabane, lorſqu'en l'abſence de mes confreres i'y reſtois ſeul la nuict. Ie luy en demandois la raiſon, & s'il croyoit m'obliger en cela, il me diſoit qu'il apprehendoit quelque accident pour moy, particulierement au temps que les Hiroquois eſtoient entrez dans leurs terres, & qu'ils me pourroient ayſement prendre, ou me tuer dans noſtre cabane, ſans pouuoir eſtre ſecouru de perſonne, & que de plus les eſprits malins qui les inquietoient me pourroient auſſi donner de la frayeur, s'ils venoient à s'apparoir à moy, ou à me faire entendre de leurs voix, comme ils font en diuerſes contrées, & ſous diuerſes figures. Ie le remerciois de ſa bonne volonté, & l'aſſeurois que ie n'auois aucune apprehenſion, ny des Hiroquois, ny des eſprits malins, & que ie voulois demeurer ſeul la nuict dans noſtre cabane, en ſilence, prieres & Oraiſons. Il me repliquoit : mon nepueu, ie ne parleray point & ne prieray Ieſus auec toy, ſouffre-moy ſeulement en ta compagnie pour cette nuict, car tu nous es cher, & crains qu'il ne t'arriue du mal, ou en effet, ou d'apprehenſion. Ie le remer-
521 ciois de rechef, le renuoyois au bourg, & || demeurois ſeul à la garde de Noſtre Seigneur & de mon bon Ange, car ie ne iugeois pas neceſſaire d'auoir autre

garde auec moy, & puis de mon naturel ie ſuis aſſez peu apprehenſif, Dieu mercy.

Il y en a qui s'imaginent que les païs ſauuages ſont tout plains de demons, & que ces pauures gens en ſont continuellement tourmentez & vexez, cela eſt bon pour le païs de ceux qui les adorent, comme faiſoient anciennement les Mexicains, mais pour nos Hurons, ils les croyent meſchans & ne les adorent aucunement encores qu'il* le ſemblent faire aux offrandes qu'ils font en des lieux particuliers, comme i'ay dit ailleurs, & ſi Sathan leur apparoiſt comme il faict à quelqu'uns, ce n'eſt pas touſiours ſous une forme hydeuſe & eſpouuentable, mais ordinairement ſous une forme humaine, ou de leurs parens & amis deſfuncts, & quelquefois en ſonge ſeulement, principalement aux femmes, où ils ſe font ouyr de la voix, & comme ils la diuerſifient, tantoſt triſte & plaintiue, & tantoſt gaye & ioyeuſe, auec des riſées, ſans qu'on y puiſſe rien comprendre, ny qu'on apperçoiue aucune choſe. Les Sauuages m'en demandoient l'interpretation, & me ſeruant dextrement de l'occaſion, ie leur diſois que ces voix triſtes & lamentables de leurs parens & amis deſfuncts, n'eſtoient autres que des regrets & deſplaiſirs de leur damnation, pour n'auoir pas eſté baptiſez & veſcu ſelon la loy que le Fils de Dieu nous a enſeignée par ſes Apoſtres. Et que pour ce qui eſtoit de ces ris & voix de || reſioüiſſance, cela ne procedoit que du malin eſprit, qui leur vouloit faire croire par là, contre toute verité que leurs parens eſtoient bien-heureux, & ioüiſſoient de la felicité eternelle, afin de les diuertir eux-meſmes de la voye 522

de Dieu, les obliger à la mesme vie, les maintenir dans les mesmes vices, & les entrainer en la mesme damnation auec leurs parens & amys deffuncts, tellement que les pauures Sauuages par ceste responce detestans ces cachots tenebreux, frappoient de la main doucement contre leur bouche & disoient ho, ho, ho, ho, ho. Danstan téonguiandé, voylà qui n'est pas bien, voylà qui ne vaut rien, & ils auoient raison.

Il arriue quelquefois que le diable pere de mensonge dit des veritez, mais cela luy est si rare, qu'il n'en diroit iamais s'il n'y esperoit du profit, ou que Dieu ne luy contraignit, aussi ne le doit-on croire, ny l'escouter, que comme on doit faire un demon, en bouchant ses aureilles. Un honneste gentilhomme de nos amis, nommé le sieur du Vernet, demeurant auec nous au païs des Hurons, nous dit un iour que comme il estoit dans la cabane d'une Sauuagesse vers le Bresil, qu'un demon vint frapper trois grands coups sur la couuerture de la cabane, & que la Sauuagesse qui cognut que c'estoit son demon, entra dés aussitost dans sa petite tour d'escorces, où elle auoit accoustumé de receuoir ses oracles & entendre les discours de ce malin esprit. Ce bon gentilhomme presta l'oreille, & escoustant le colloque, entendit le diable qui se plaignoit tout haut, 523 d'estre grandement fati- || gué, & que son seul respect l'auoit amené là d'un loingtain païs, d'où il venoit de guerir des malades (ô le malheureux medecin). Apres auoir encor long temps discouru auec une voix assez basse, il dit enfin à cette Magicienne qu'il y auoit trois Nauires François en mer, qui arriueroient bientost, ce qui fut trouué veritable, car à trois ou quatre

iours de là ils arriuerent, & aprés que la Sauuageſſe l'eut remercié & faict ſes demandes, le demon s'en retourna dans les enfers & ledit ſieur du Vernet dans les Nauires nouuellement arriuez.

Ce meſme gentilhomme nous dit, qu'il auoit remarqué en ſes Sauuages bien que tout nuds, hommes, femmes & enfans, que iamais les femmes ne cognoiſſoient d'autres hommes que leurs propres maris, leſquels en eſtoient ſi ialoux, qu'ils n'euſſent ſouffert pour choſe du monde qu'un autre eut abuſé de leur couche, & d'abondant que tous ſes peuples, par une ſuperſtition payenne, s'alloient tous les iours lauer à la riuiere dés qu'ils eſtoient ſortis du lict & ne nous en ſceut donner autre raiſon, ſinon celle de leur antiquité, pour ſe nettoyer du peché.

Ce n'eſt pas ſeullement aux peuples infidelles & barbares, que le diable apparoiſt ſous diuerſes formes & figures, mais auſſi à pluſieurs Chreſtiens & Religieux. Depuis quelques années ença, i'ay appris d'un bon Pere des noſtres de la Prouince de Flandre, que demeurant de communauté dans un Conuent de la même Prouince. Il * y eut un ieune Nouice lequel ſe || promenant ſeul dans le iardin, & preſtant trop inconſiderement la penſée à la tentation, qui luy remettoit en memoire les grands biens qu'il auoit laiſſé au monde, & que s'il y fuſt demeuré qu'il eut eſté riche & opulent, au lieu d'une extreme pauureté qu'il embraſſoit, eut eſté bien monté au lieu d'aller pieds nuds, & eſtimé au lieu d'eſtre meſpriſé, dont le diable prenant occaſion luy eſtourdit l'eſprit & le plongea dans une telle melancolie, que mepriſans en ſon ame

524.

les actions vertueuſes de la ſaincte Religion, il aſpira aux plaiſirs mondains de telle ſorte, que le diable pour le perdre dauantage, luy fiſt apparoir un gros cheual noir bien equippé, ſellé & bridé, garny d'une bonne bougette à l'arçon de la ſelle, qui ſembloit pleine d'eſcus, le Nouice grandement effrayé d'une apparition ſi inopinée rentrant en luy-meſme s'enfuit au Conuent, où n'ayant pû diſſimuler ſa peur, fut commandé par le Superieur de luy dire le ſuiect de ſon eſtonnement, ce qu'ayant faict encor tout tremblant, fut doucement diſpoſé à rendre l'habit de la Saincte Religion, & charitablement aduerty que l'ordre n'admettoit que ceux qui batailloient & reſiſtoient vaillamment à l'ennemy, & non ceux qui adheroient à leurs tentations. Il rendit donc l'habit bien qu'auec regret, & fut renuoyé au monde, où il vit, touſiours un peu troublé & inquieté de ceſte apparition.

Il a du depuis faict de grands efforts pour rentrer en l'ordre, mais il n'a pu venir à chef de ſes preten-
525 ſions, pour apprendre aux Nouices || & nouueaux champions en la milice de noſtre Seigneur d'eſtre touſiours ſur leur garde, & de reſiſter aux tentations du malin eſprit dés l'inſtant qu'elles ſe preſentent, peur de tomber en pareil inconuenient & mal-heur de ce Religieux, car le diable ne dort iamais.

Il y a d'autres apparitions qui arriuent, mais à des perſonnes plus aduancées à la vertu, par de rudes combats & des priſes eſtranges auec cet eſprit malin, que Dieu permet pour les faire meriter & affermir dans la meſme vertu.

Depuis quelques années ença, nous auons eu en

noſtre Conuent de Paris, un de nos Religieux nommé Frere Bonauenture, natif d'Amiens, tellement pourſuiuy & moleſté par l'ennemy du genre humain, s'y * qu'à peine luy laiſſoit-il prendre un peu de relaſche, de ſorte que tous les Religieux & principalement les Nouices, comme noueaux apprentifs en la voye de Dieu, en reſtoient tous effrayez & n'ozoient plus ſe tenir ſeuls la nuict dans leurs cellules, s'ils n'auoient le ſoir eſté aſſeurez par leur Pere maiſtre & receu ſa benediction.

Combien de fois on a veu ce pauure Frere meurtry de coups & eſgratigné comme d'un animal meſchant, on a ouy quelquefois des chaiſnes de fer rouller par le Conuent, & des tintamarres effroyables, que ce malin eſprit proche les bons iours principalement, faiſoit en la pourſuitte de ce bon Religieux, pour l'eſpouuenter & luy faire quitter ſes oraiſons & l'exercice de ſes mortifications, pendant leſquelles on l'a ſouuentefois veu rauy en extaſe || deux ou trois fois le iour. Dieu m'a faict la grace de m'y eſtre quelquefois trouué preſent & en des iubilations admirables où ſa voix egallement deuote auec ſes parolles, ſembloient celles d'un Ange du Ciel, tant elle eſtoit douce & rauiſſante. 526

Ce malin eſprit inuenta un iour une eſtrange maniere de le vexer & luy donner peine, car comme il luy en vouloit, il ne cherchoit que l'occaſion de luy mal faire & le faire mourir s'il eut pû. Il y auoit une grande Croix dans la cellule de ce bon Religieux, deuant laquelle il auoit accouſtumée de ſe proſterner & faire ſes oraiſons, le diable deſirant de le faire mourir,

prit des cordes & l'attacha pieds & poings liez ſur ceſte Croix, en ſorte qu'il n'euſt ſceu ſe bouger ny re-muer, puis luy miſt une corde au col, & la ſerra de ſi prés qu'il l'en penſa eſtrangler, & pour empeſcher qu'on ne le ſecourut (malice infernale) il ferma la porte par dedans en telle maniere, que le ſuperieur fut con-trainct d'y faire entrer un Religieux par la feneſtre auec une eſchelle, où la porte ouuerte ce pauure Frere fut trouué comme mort, & deſtaché fut mis ſur ſa couche, d'où reuenu à ſoy, il loüa Dieu & luy ren-dit graces infinies d'auoir combatu pour luy & deli-uré ſon ame d'un ſi puiſſant ennemy.

Dieu tres-bon ne permet iamais que nous ſoyons tentez au delà de nos forces, il veut que nous ſoyons
527 eſprouuez & non point ſur- || montez, car il n'y a que celuy qui le veut qui le puiſſe eſtre. Les eſprits in-fernaux deſeſperés de pouuoir rien gaigner ſur ceſte belle ame, que pluſtoſt ils luy augmentoient ſes cou-ronnes & merites, un d'iceux en guiſe d'un Courti-ſan s'adreſſa un iour à l'un de nos Nouices auquel n'ayant pû mettre en l'eſprit de quitter la ſaincte Re-ligion, le batit de telle ſorte que le Reverend Pere Prouincial entendant les coups de ſa chambre, accou-rut promptement le ſecourir, mais à ſon approche ce feint Courtiſan diſparut, de quoy le Nouice rendit graces à Dieu & audit Pere, auquel il compta l'hiſ-toire.

Je pourrois encore icy rapporter pluſieurs autres apparitions & combats des demons à l'encontre des Religieux, mais comme ce n'eſt pas mon ſuiect & que cela eſt aſſez ordinaire, ie me contente pour le preſent

des deux fufdites, lefquelles doiuent fuffire, l'une pour nous faire tenir fur nos gardes & refifter fortement à l'ennemy dés qu'il nous approche par quelque tentation, & l'autre pour nous apprendre qu'il y a toufiours à combatre pendant que nous fommes en ce monde, & que tant plus nous approchons de Dieu, plus puiffamment le diable nous affaille, mais auec la grace de Noftre Seigneur, nous luy pouuons refifter, & dire auec S. Paul, ie puis tout en celuy qui me donne confort.

|| *Du recours que les Sauuages auoient à nos prieres. De la creance qu'ils nous auoient, & où ils croyent que le Soleil fe couche.* 528

Chapitre XXXIII.

Priez les uns pour les autres afin que vous foyez fauuez, difoit l'Apoftre Sainct Iacques. Ie ne m'eftendray pas dauantage pour vous faire voir combien merite celuy qui prie pour fon prochain, que de vous rapporter une memorable fentence de la Bien-heureufe Saincte Angelique de Foligny laquelle a autant grauement que veritablement dit ces mots dignes de fa perfection : peut-eftre que l'on fe mocquera de moy de ce que ie vay vous dire, mais neantmoins il eft vray que i'ay receu plus de graces de Dieu, priant pour autruy, que priant pour moy mefmes*.

Ce qui fe confirme par l'hiftoire fuiuante extraicte

des Croniques de noſtre Sainct Ordre, aprés laquelle il ne ſaut plus de preuue ny d'autre teſmoignage du bien qui nous reuient de prier pour autruy, quoy que nous ſoyons grand * peſcheurs, car Dieu ne ſe laiſſe iamais vaincre de courtoiſie, & eſt touſiours preſt à donner pour peu qu'on le prie auec ſoy. Un certain 529 Religieux & parfaict Frere Mineur || homme de tres-ſaincte vie, prioit ordinairement tous ceux à qui il parloit d'auoir memoire de luy en leurs prieres. Aduint un iour, comme il entroit en quelque ville, qu'il rencontra une femme fort vitieuſe & mal viuante, qui le ſaluant, luy rendit auſſi toſt le reciproque, & la pria tres-humblement de prier Dieu, & la Vierge pour luy. Mais ceſte femme toute eſtonnée d'un propos ſi nouueau en ſon endroit, luy reſpondit, hélas! mon pere, mes prieres vous ſeroient inutiles & ne vous ſeruiroient de rien par ce que ie ſuis la plus grande peſchereſſe du monde. Qu'elle * que vous ſoyez, repart le Religieux, ie vous ſupplie de m'obliger de ce bien, ô choſe admirable : ſi toſt qu'elle fut entrée en l'Egliſe, elle fit la reuerence à une image de la Saincte Vierge, & alors elle ſe reſſouuint du Religieux, incontinent ſe mit à genoux deuant icelle image, diſant l'*Ave Maria* pour luy, elle n'euſt ſi toſt acheué ladite oraiſon, qu'elle fut rauie en eſprit, & vit la Vierge Mere de Dieu, tenant ſon fils bien aymé entre ſes bras, qui le prioit pour elle, luy diſant, Monſeigneur, ie vous ſupplie eſcoutez, s'il vous plaiſt l'oraiſon de cette peſchereſſe, & quoy ma mere, reſpondit l'enfant, (comment voulez-vous que i'eſcoute l'oraiſon odieuſe de ma grande ennemie, encores qu'elle prie pour mon

grand amy ? hé ! mon fils, repliqua la Vierge, de grace, faites-luy misericorde, & vous la rendez amie, pour l'amour de vostre grand amy.

Ceste pauure femme retournée à soy, grandement estonnée d'une telle apparition, cou- || rut incontinent trouuer le Religieux, & luy raconta ce qu'elle auoit veu en son esprit, aprés lui fit une entiere & parfaite confession de tous ces* pechez, & depuis s'estudia du tout à fuir le vice, & seruir deuotement ceste tant secourable Aduocate des pecheurs. 530

Enuiron les mois d'Auril & May les pluyes furent tres-grandes & presque continuelles au païs de nos Hurons (au contraire de la France qui fut fort seiche cette année-là,) de sorte que les Sauuages estoient dans de grandes apprehensions que tous les bleds des champs deussent perir, & dans cette affliction qui leur est fort sensible, ne sçauoient plus à qui auoir recours sinon à nous, car desia, toutes leurs inuentions & superstitions auoient esté inutilement employées, c'est ce qui les fist recourir au vray Dieu qui leur departit misericordieusement les effects de sa diuine prouidence. Ils tindrent donc conseil entre les principaux Capitaines & vieillards, & aduiserent à un dernier & salutaire remede, qui n'estoit pas vrayement sauuage, mais digne de personnes plus illuminées. Ils firent apporter un tonneau de mediocre grandeur, au milieu de la cabane du grand Capitaine où se tenoit le conseil, & ordonnerent que tous ceux du bourg qui auoient un champ de bled ensemencé y apporteroient une escuellée de bled de leur cabane, & ceux qui auroient deux champs, en apporteroient deux escuellées, & ainsi des

autres, puis l'offriroient & dedieroient à l'un de nous trois, pour l'obliger auec ses deux autres confreres, de prier Dieu pour eux.

531 || Cela faict, ils me manderent par un nommé Grenole de me trouuer au conseil, où ils desiroient me communiquer quelque affaire d'importance, & aussi pour receuoir un tonneau de bled qu'ils m'auoient dedié.

Auec l'aduis de mes confreres, ie m'y en allay, & m'assis auprés du grand Capitaine, lequel me dit: Mon Nepueu, nous t'auons enuoyé querir pour t'aduiser que si les pluyes ne cessent bien-tost, nos bleds se pourriront, & toy & tes confreres auec nous, mourrons tous de faim; mais comme vous estes gens de grand esprit, nous auons eu recours à vous & esperons que vous obtiendrez de vostre Pere qui est au Ciel, quelque remede & assistance à la necessité presente, qui nous menace d'une totale ruyne.

Vous nous auez tousiours annoncé qu'il estoit tres-bon, & auoit tout pouuoir au Ciel & en la terre, si ainsi est qu'il soit tout puissant, & puisse ce qu'il veut, il peut donc nous retirer de nos miseres, & nous donner un temps fauorable & propice, prie-le donc, auec tes autres confreres, de faire cesser les pluyes & le mauuais temps, qui nous conduit infailliblement dans la famine, s'il continue encore quelque temps, & nous ne te ferons pas ingrats ny mescognoissans: car voylà des-ia un tonneau de bled que nous t'auons dedié, en attendant mieux.

Son discours finy & ses raisons deduites, ie luy remonstray que tout ce que nous leur auions dit & en-

ſeigné eſtoit tres-veritable, mais qu'il eſtoit à la liberté d'un Pere d'exaucer ou reietter les prieres de ſon enfant, & que pour chaſ- || tier ou faire grace & miſeri- 532 corde, il eſtoit touſiours la meſme bonté, y ayant autant d'amour au refus qu'à l'octroy, & luy dis pour exemple : voylà deux de tes petits enfans, Andaracouy & Arouſſen, car ainſi s'appelloient-ils, quelquefois tu leur accorde ce qu'ils te demandent, & d'autres fois non, que ſi tu les refuſes & les laiſſe contriſtez, ce n'eſt pas pour hayne que tu leur portes, ni pour mal que tu leur veuille; ains pour ce que tu iuge mieux qu'eux que cela ne leur eſt pas propre, ou que ce chaſtiment leur eſt neceſſaire. Ainſi en uſe Dieu noſtre Pere tres-ſage, enuers tous ſes petits enfans & ſeruiteurs.

Ce Capitaine un peu groſſier en matiere ſpirituelle, me repliqua, & dit : Mon Nepueu, il n'y a point de comparaiſon de vous à ces petits enfans, car n'ayans point d'eſprit ils font ſouuent de folles demandes, & moy qui ſuis pere ſage & de beaucoup d'eſprit ie les exauce ou refuſe auec raiſon. Mais pour vous qui eſtes grandement ſages & ne demandez rien inconſiderement, & qui ne ſoit tres-bon & equitable, voſtre Pere qui eſt au Ciel n'a garde de vous eſconduire, que s'il ne voùs exauce & que nos bleds viennent à ſe perdre, nous croyrons que vous n'eſtes pas veritables, & que voſtre Ieſus n'eſt point ſi bon ny ſi puiſſant que vous nous auez annoncé. Ie luy repliquay tout ce qui eſtoit neceſſaire là-deſſus, & luy remis en memoire que desia en pluſieurs occaſions ils auoient experimenté le ſecours d'un Dieu & d'un Createur ſi bon & pitoyable,

533 & qu'il les aſſiſteroit enco- || re à ceſte preſente & preſſante neceſſité, & leur donneroit du bled plus que ſuffiſamment, pourueu qu'ils nous vouluſſent croire & quittaſſent leurs vices, & que ſi Dieu les chaſtioit parfois, c'eſtoit pour ce qu'ils eſtoient touſiours vicieux & ne ſortoient point de leurs mauuaiſes habitudes, & que s'ils ſe corrigeoient, ils luy ſeroient agreables & les traitteroit aprés ſans qu'ils manquaſſent de rien.

Ce bon homme prenant gouſt à tout ce que ie luy diſois, me dit: ô mon Nepueu ie veux donc eſtre enfant de Dieu comme toy, ie luy reſpondis tu n'en es point encore capable, ô mon oncle! il faut encore un peu attendre que tu te ſois corrigé, car Dieu ne veut point d'enfant s'il ne renonce aux ſuperſtitions & qu'il ne ſe contente de ſa propre femme, ſans aller à celles d'autruy, & ſi tu le fais nous te baptiſerons, & aprés ta mort ton ame s'en ira bien-heureuſe auec luy en Paradis.

Le conſeil acheué, le bled d'Inde fut porté en noſtre cabane & m'y en retournay, où i'aduertis mes confreres de tout ce qui s'eſtoit paſſé, & qu'il falloit ſerieuſement & inſtamment prier Dieu pour ce pauure peuple, à ce qu'il daignaſt les regarder de ſon œil de miſericorde & leur donnaſt un temps propre & neceſſaire à leurs bleds, pour de là les faire admirer ſes merueilles. Mais à peine euſmes-nous commencé nos petites prieres & eſté proceſſionnellement à l'entour de noſtre petite cabane (le P. Joſeph reueſtu) en diſant les Litanies & autres prieres propres, que N. S. tresbon & miſericordieux fiſt à meſme temps ceſſer les

534 pluyes, tellement que le || Ciel, qui auparauant eſtoit

partout couuert de nuées obſcures qui ſe deſchargeoient abondamment ſur la terre, ſe fiſt ſerain & toutes ces nuées ſe ramaſſerent en un globe au deſſus du bourg, qui tout à coup s'alla fondre derriere les bois ſans qu'on en apperceut iamais tomber une ſeule goutte d'eau. Et ce beau temps dura enuiron trois ſepmaines au grand contentement & admiration des Sauuages, qui ſatisfaicts d'une telle faueur celeſte nous en reſterent fort affectionnez, auec deliberation de faire paſſer en conſeil, que de là en auant ils nous appelleroient Peres, qui eſtoit beaucoup gaigné ſur leur eſprit, & à nous une grande obligation de rendre infinies graces à noſtre Seigneur, qui nous auoit exaucé, veu qu'il * n'uſent iamais de ce mot Pere, qu'enuers les vieillards de leur nation, & non enuers les eſtrangers, par une certaine vanité qu'ils ont de tenir touſiours le deſſus.

Quelqu'uns en ſuitte nous appelloient Arondiouane, c'eſt à dire Prophete ou homme qui predit les choſes à venir & peut changer les temps, car entr'eux il y a de certains Sorciers, Medecins ou Magiciens, qui ont accez au diable & qui font eſtat de predire les choſes futures & de faire tonner ou ceſſer les orages, & ceux-là ſont les plus eſtimez entr'eux, comme entre nous les plus grands ſaincts, non qu'ils les eſtiment ſaincts, mais admirables & ſçachans les choſes à venir. C'eſt tout ce qu'ils peuuent dire d'excellent de nous, car pour nous appeller Oki ou Ondaki, qui veut dire demon ou Ange, cela eſtoit quelque degré au deſſous de ceſte premiere qualité.

|| Bref les Sauuages nous eurent une telle creance & 535

auoient tant d'opinions de nous depuis cefte faueur celefte, que cela nous eftoit à peine, pour ce qu'ils en inferoient & s'imaginoient que Dieu ne nous efconduiroit iamais d'aucune chofe que luy demandaffions, & que nous pouuions tourner le ciel & la terre à noftre volonté (par maniere de dire), c'eft pourquoy il leur en falloit faire rabatre de beaucoup & les aduifer que Dieu ne faict pas toufiours miracle, & que nous n'eftions pas digne * d'eftre toufiours exaucez, mais fouuent corrigez.

Il m'arriua un iour qu'eftant allé vifiter un fauuage de nos meilleurs amis, grandement honnefte homme, & qui fentoit plus toft fon bon Chreftien que non pas fon fauuage, comme je difcourois auec luy & penfois monftrer noftre cachet, pour luy en faire admirer l'image qui eftoit de la faincte Vierge, une fille fubtilement s'en faifit & le ietta de cofté dans les cendres, pour n'en eftre trouuée faifie & le ramaffer aprés ma fortie. I'eftois marry que ce cachet m'eut efté ainfi defrobé, & dis à cefte fille que ie foupçonnois, tu te ris à prefent de mon cachet perdu, mais fçache que s'il ne m'eft rendu, que tu pleureras demain & mourras bien-toft, car Dieu n'ayme point les larronneffes & les chaftie, ce que ie difois fimplement pour l'intimider & faire rendre fon larrecin, comme elle fift à la fin l'ayant moy-mefme ramaffé du lieu qu'elle me monftra l'auoir ietté.

Le lendemain matin à heure de dix eftant retourné 536 voir mon Sauuage, ie trouuay cette || fille toute efplorée, malade & trauaillée de grands vomiffemens, eftonné & marry de la voir en cet eftat ie m'infor-

may de la caufe de fon mal & de fes pleurs, l'on me dit que c'eftoit le chaftiment de Iefus que ie luy auois predit, & que deuant mourir elle defiroit s'en retourner à la nation du petun d'où elle eftoit, pour ne mourir hors de fon païs, ie la confolay alors & luy dis qu'elle ne mourroit point pour ce coup, ny ne fentiroit dauantage de mal, puis que ce cachet auoit efté retrouué, mais qu'elle auifaft une autre fois de ne plus defrober, puis que cela defplaifoit au bon Iefus, elle me demanda de rechef fi elle n'en mourroit point, ie luy dis que non, aprés quoy elle refta entierement guerie & confolée & ne parla plus de retourner en fon païs comme elle faifoit auparauant.

Comme ils eftimoient que les plus grands Capitaines François eftoient douez d'un plus grand efprit, & qu'ayans fi grand efprit ils pouuoient faire les chofes les plus difficiles & non les pauures qui n'auoient point d'efprit. Ils inferoient de là que le Roy (comme le plus grand Capitaine des François) faifoit les plus grandes chaudieres & les autres Capitaines les moindres & plus petits meubles. Ie les tiray de cette folle penfée lors qu'ils nous en prefenterent à raccommoder, car leur ayant dit que c'eftoit l'ouurage des pauures artifans & non du Roy ny des grands, l'admirant, ils nous dirent: les pauures ont donc de l'efprit en voftre païs, & d'où vient donc que ce font les Capitaines de Kebec qui ont toute * les marchandifes & non les || autres, c'eft que les pauures leur donnent leur trauail, & les riches les nourriffent. 537

Ils nous prierent quelquefois de fort bonne grace, de faire pencher en bas les oreilles droictes de leurs

chiens, pour les rendre femblables à ceux de Kebec, & de tuer cet importun Tonnerre qui les eftourdiffoit de fon bruit, car ils croyoient qu'il eftoit un oyfeau fort delicat qu'on mangeoit en France, couuert de fort belles plumes, & nous demandoient fi les pennaches de nos gens eftoient de fes plumes, & s'il auoit bien de la graiffe, & pourquoy il faifoit tant de bruit, & de la caufe des efclairs, & de ces roulemens, & ie fatisfaifois felon ma petite capacité à leur demande, & les detrompois leur faifant voir qu'ils ne deuoient penfer fi peu apparemment des chofes, ny croire à tous efprits de quoy ils reftoient fort contens & fatisfaits, car ils font bien ayfe d'apprendre, & d'ouyr difcourir des chofes qu'ils ignorent, pourueu qu'on leur parle ferieufement, & en verité, & non point en gauffant, ou niaifant, comme faifoient nos François.

Ils furent fort eftonnez entre autre chofe, auffi bien que plufieurs fimples gens d'icy, d'ouïr dire que la terre fut ronde, & fufpenduë fans autre appuy que de la puiffance de Dieu, que l'on voyageaft à l'entour d'icelle, & qu'il y eut des Nations au deffous de nous, & mefme que le Soleil fit fon cours à l'entour; car ils 538 penfoient que la terre fut || pofée fur le fond des abyfmes des eauës, & qu'au milieu d'icelle il y eut un trou dans lequel le Soleil fe couchoit iufques au lendemain matin qu'il fortoit par l'autre extremité.

Cette opinion eft quafi conforme à celle des Peruennois, lefquels quand ils voyoient que le Soleil fe couchoit & qui fembloit fe precipiter dans la mer, qui en toute l'eftenduë du Peru eft du cofté du Ponent, ils difoient qu'il entroit dedans où par la violence de fa

chaleur il deſſeichoit la pluſpart des eauës, & qu'à l'imitation d'un bon nageur, il faiſoit le plongeon par deſſous la terre qu'ils croyoient eſtre ſur l'eau, pour ſortir le iour d'apres des portes de l'Orient ce qu'ils ne diſoient que du coucher du Soleil ſans parler de celuy de la Lune, ny des autres eſtoiles. De toutes leſquelles choſes on peut inferer qu'ils n'eſtoient gueres ſçauans en Aſtrologie, & fort ignorans en ces ſciences pour n'y auoir pas eu de maiſtres.

Hiſtoire d'une femme Huronne baptiſée & d'un ieune Montagnais auquel le diable s'apparut ſous diuerſes formes. — Du grand feſtin qui fut fait à ſon bapteſme & de la harangue des Sauuages.

Chapitre XXXIV.

La conuerſion des Infidelles eſt le propre gibier des Freres Mineurs, & de roder || toute la terre, pour les amener à Ieſus Chriſt, car Dieu ne nous a pas enuoyé pour nous ſeuls, mais pour ayder à ſauuer les autres en nous ſauuans nous-meſmes, autrement nous ne ſatisfaiſons pas à tout ce qui eſt du deuoir d'un vray Frere Mineur, qui doit eſtre martyr de volonté, s'il ne le peut eſtre d'effet. 539

Ie fais mention au chapitre ſuiuant des conuerſions admirables que nos tres-ſaincts Freres ont fait dans les Indes & preſque par toutes les terres Payennes & Barbares, leſquelles ſurpaſſent infiniment celles qui ſe

ſont faictes dans tout le Canada; mais ceux qui conſidereront ce qui eſt de la nouuelle France, & le peu de zele de l'ancienne à y porter leur ayde.* La grande eſtenduë & le peuple preſque infini des Indes, outre le bon ordre que les Viceroys & Gouuerneurs des pays y tiennent, que ce ſont des peuples policez pour la pluſpart, admireront qu'il y en aye aucun de conuerty dans noſtre pauure Canada, & que nos Religieux y ayent pû diſpoſer un ſi grand nombre de Barbares à la foy, & en baptiſer pluſieurs, entre leſquels ie feray choix de quelqu'uns pour vous faire voir qu'en effet, on y feroit du profit ſi on y eſtoit aſſiſté.

Nous baptiſames une femme Huronne, malade en noſtre bourg de Sainct Ioſeph, qui reſſentit interieurement, & teſmoigna exterieurement de grands effets du Sainct Bapteſme, il y auoit pluſieurs iours qu'elle
540 ne || prenoit aucune nourriture, ne pouuoit rien aualler & n'auoit d'appetit non plus qu'une perſonne mourante, elle auoit neantmoins touſiours l'eſprit & le iugement tres-bon, ioüiſſoit de la faculté de ſes ſens, & paroiſſoit en elle ie ne ſcay quoy d'aſpirant aux biens eternels, car à meſme temps qu'elle fut baptiſée l'appetit luy reuint comme en pleine ſanté, & ne reſſentit plus de douleurs par l'eſpace de pluſieurs iours, apres leſquels la maladie ſe rengregeant & ſon corps s'afoibliſſant, elle rendit ſon ame à Dieu le Createur, comme pieuſement nous pouuons croire.

Auant d'expirer elle repetoit ſouuent à ſon mary, que lors qu'on la baptiſoit, elle reſſentoit en ſon ame une ſi douce, ſi ſuaue & agreable conſolation, qu'elle ne pouuoit s'empeſcher d'auoir les yeux & la penſée

continuellement esleuez au Ciel, & eut bien desiré qu'on eut pû luy reiterer encore une autre fois le Sainct Baptesme, pour pouuoir iouir de rechef de cette consolation interieure, grace & faueur que ce Sacrement luy auoit communiqué.

Son mary nommé *Ongyata*, tres-content & ioyeux au possible, nous en a tousiours esté du depuis fort affectionné & desiroit encore estre Chrestien, auec beaucoup d'autres, mais il falloit encore un peu temporiser & attendre qu'ils fussent mieux instruits & fondez en la cognoissance d'un Iesus Christ Crucifié pour nos pechez, au mespris de || toutes leurs folles ceremonies, & à l'horreur du vice, pour ce que ce n'est pas assez d'estre baptisé, pour aller en Paradis, mais il faut viure chrestiennement & dans les termes & les Loix que Dieu & son Eglise nous ont prescrit : autrement il n'y a qu'un Enfer pour les mauuais Chrestiens, non plus que pour les Infidelles, & non point un Paradis. 541

Et puis ie diray auec verité, & veux bien le repeter plusieurs fois, que la doctrine & la bonne vie des Religieux, ne suffisent pas à des peuples Sauuages pour les maintenir dans le Christianisme, & en la foy, il faut de plus la conuersation & le bon exemple des personnes seculiers; car comme ils disent eux-mesmes, s'il y auoit des mesnages de bons Catholiques habituez auec eux, ils apprendroient plus en deux Lunes, leur voyans rendre les deuoirs de bons & vertueux Chrestiens seculiers, qu'en quatre, les oyans dire a des Religieux, à la vie desquels ils trouuent plus à admirer qu'à imiter.

Entre plusieurs Sauuages Canadiens que nos Peres ont baptisez, soit de ceux qu'ils ont fait conduire en France, ou d'autres qu'ils ont baptisez & retenus sur les lieux, un principalement merite que ie vous descriue l'Histoire qui est assez remarquable.

I'ay rapporté cy deuant au premier liure de ce volume, chapitre sixiesme, comme le Canadien Choumin, autrement nommé le Cadet, auoit promis au Pere Ioseph de luy amener son fils aisné nommé *Naneogauachit*, || pour estre instruit & baptisé, si tost qu'il sçauroit son retour de France, comme il fit en effet, s'y rendant si soigneux, qu'à peine ledit Pere eut-il pris un peu de repos qu'il le vint trouuer auec sondit fils, lequel apres un petit compliment luy dit en sa langue: Pere Ioseph voylà mon fils que ie t'ay amené pour demeurer auec toy, ou pour l'enuoyer en France ainsi que tu voudras, ie te l'auois promis & m'en acquitte, & te le laisse en depos pour en disposer à ta volonté, seulement ie te supplie pour l'amour que tu porte a Iesus, d'en auoir le soin, de l'instruire & de le faire son * enfant comme tu m'as promis, car ie veux qu'il viue doresenauant comme toy, & aille en Paradis auec toy.

542

L'enfant ne pouuoit auoir lors qu'enuiron neuf ou dix ans seulement, mais il estoit fort ioly, honneste, & sentant peu son sauuage non plus que son pere. On lui demanda s'il vouloit demeurer auec nous, & estre baptisé, il dit que ouy, & qu'il estoit fort contant. Là-dessus on luy fait quitter son habit de sauuage, qui consistoit en un petit capot rouge qu'il auoit eu à la traite pour des pelleteries, & fut reuestu d'un petit

habit à la Françoiſe, qui le conſola ſort, car il ſe contemploit, ſe regardoit, & s'admiroit luy-meſme auec ce petit habit. Mais combien eſt puiſſant l'amour d'un pere enuers ſon enfant, & reciproquement celuy d'un enfant bien nay enuers ſon pere, il n'y a que celuy qui l'a experimenté qui le puiſſe exprimer.

|| Ce pauure Sauuage auoit eſté contant iuſques là, 543 mais quand il fut queſtion de dire à Dieu à ſon enfant, la parole luy manqua, & fondant en larmes, il n'oſoit plus regarder ce fils, l'obiet de ſes douleurs, non plus qu'une autre Saincte Paule ſon petit ſur le riuage de la mer, neantmoins ſurmontant ſa paternelle affection, & aymant plus ſon fils pour Dieu que pour luy-meſme, dit de rechef au Pere Ioſeph, cet enfant eſt à toy, ie te l'ay donné, & me ſuis deſpoüillé du pouuoir que i'auois ſur luy, afin qu'il ſuiue tes volontez, reçois-le donc, & en fais comme de ton fils, & ſur ce partit pour s'en retourner auec les autres Sauuages, chargé de quelque petit preſent qu'on luy donna pour eſſuyer ſes larmes.

Or ce fut icy bien la pitié, car *Naneogauachit* voyant partir ſon pere, il n'y eut plus de paix à la maiſon, il pleuroit, il s'affligeoit & vouloit à toute force s'en retourner auec luy, ſans qu'on pû par aucune douceur luy perſuader de demeurer, à la fin on uſa de quelque menace de luy oſter ſon habit, & de le renuoyer comme il eſtoit venu, ce qu'aprehendant, il s'appaiſa un petit, & dit au Pere Ioſeph ; ſi tu m'ayme comme tu dit, * laiſſe-moy donc aller auec cet habit, car il me plaiſt infiniment, autrement ie ne voy point que tu aye de l'amour pour moy, car l'amitié ne ſe recognoiſt

que dans le bienfait, & tu me le veux oſter, ce n'eſt pas que ie deſire te quitter pour touſiours, mais ſeu-
544 lement pour la || conſolation de mon pere qui ſe meurt de triſteſſe. Et quoy, voudrois-tu bien uſer d'une ſi grande rigueur à l'encontre de celuy qui ne peut vaincre les ſentimens que la nature luy a donné pour celuy qui l'a mis au monde, ie ne le peux conceuoir, & ne ſçaurois comprendre que tu ſois bon pour les autres; & que pour moy ſeul tu ſois mauuais, c'eſt à toy à faire voir ta courtoiſie en effet, & à moy de t'en faire les remerciemens ſelon leur valeur, & te promettre comme ie fais, de te venir voir ſouuent auec d'autres petits garçons que ie t'ameneray pour apprendre à prier Dieu auec moy, ſi tu m'en donne le congé : mais comme il vid qu'il falloit tout à bon quitter l'habit ou demeurer, il ſe reſigna, & dit qu'il ne s'en vouloit point aller, & deslors demeura auec nos Peres, ſans plus parler de ſes parens.

Il faut aduoüer qu'il y eut un rude combat à cette ſeparation, & puis le Diable y allumoit bien les tiſons, car il y alloit de ſon intereſt, comme la ſuitte de ce diſcours vous fera voir. Ce petit ſe rendit ſi ſoigneux d'apprendre la doctrine Chreſtienne, & les prieres neceſſaires, qu'il s'en faiſoit admirer, car outre qu'il auoit l'eſprit bon, & la memoire heureuſe pour bien apprendre, il auoit ie ne ſçay quoy de gentil qui le faiſoit aymer, & eſperer de luy quelque choſe de bon pour l'aduenir.

Apres qu'il eut appris ſes petites prieres, il ne man-
545 quoit pas de les reciter ſoir & ma- || tin de genoüils deuant une Image deuote ou à l'Oratoire, & ne ſe

couchoit iamais qu'au prealable il ne ſe fut recommandé à Dieu, & fait le deuoir d'un bon Chreſtien (Payen qu'il eſtoit). Lors qu'ils * alloit par les cabanes de ceux de ſa Nation, il inuitoit les petits garçons d'apprendre les meſmes choſes, & de venir demeurer auec luy, & aduertiſſoit les malades de ne mourir point ſans eſtre baptiſé, car luy-meſme auoit un ſi grand deſir de l'eſtre, apres qu'il eut un peu compris la doctrine Chreſtienne, qu'il ne ceſſoit iour n'y * nuict de prier nos Freres de le baptiſer, & fallut en fin pour ſa conſolation & celle de ſon pere qui les en prioit auſſi luy donner iour pour cette ſolemnité, à Paſques, ou quand les Nauires arriueroient de France, pendant lequel temps il apprit toute ſa croyance, ſon Catechiſme, & les commandemens de Dieu & de l'Egliſe, auec une facilité & contentement incroyable.

Ce que ne pouuant ſupporter l'ennemy du genre humain, luy dreſſa une furieuſe baterie, & inuenta tout ce qu'il peut pour l'empeſcher de ſon ſalut, qui ne luy reuſſy pas neantmoins. Il incita quelqu'un de ſa Nation de dire à ſon pere de ne point permettre qu'il fut baptiſé, & qu'autrement il mourroit comme les autres qui l'auoient eſté. Ce qu'ils * diſoient * pour pluſieurs Sauuages que nos Peres auoient baptiſez à l'article de la mort || apres auoir eſté inſtruicts en ſanté, 546 & partant qu'il le deuoit retirer vers luy. Ce pauure homme affligé de cette nouuelle, partit à meſme temps du lieu où il Hyuernoit, esloigné de plus de trente-cinq lieuës de noſtre maiſon, & ſe rendit à l'habitation, non ſans une grande peine, pour conſulter les François ſur ce qu'il auoit à faire touchant ſon fils. Il

s'addreſſa, mais fort mal à propos, à de certains indeuots, qui ne ſe ſoucioient non plus du ſalut des Sauuages que du leur propre, car au lieu de porter ce pere à faire baptiſer ſon fils, ils l'en deſtournerent le plus qu'ils peurent, l'aſſeurant qu'il le deuoit retirer de nos mains, & ſuiure le conſeil de ceux de ſa Nation, à quoy il n'eſtoit deſia que trop enclin.

Ce mauuais conſeil des François n'eſtoit pas qu'ils ſe ſouciaſſent que l'enfant fut baptiſé ou non, mais c'eſtoit pour tirer de ce pauure pere quelques pieces de pelleteries, ou de venaiſon, ce qui parut lors que n'en pouuans rien auoir, ils luy chanterent iniures, l'appellant yurongne, & qu'il ne valloit rien d'auoir ainſi liuré ſon fils, qu'on enuoyeroit en France ſi toſt qu'il ſeroit baptiſé, & que le Pere Ioſeph auoit tort de l'auoir accepté. Voyez l'inſolence & la temerité de ces indeuots; ie croy que les chefs les en auront chaſtiez, ſi la faulte leur en a eſté deſcouuerte, car ils ne peuuent

547 tout cognoiſtre, que par || les yeux d'autruy.

Qui n'eut eſté eſmeu de tant de mauuais conſeils, & des iniures des François, autre qu'un eſprit bien fort. Ce pere ainſi trauerſé dans ſes penſées, s'en vint chez nous, où il fut bien receu & traitté de meſme nous, & ne ſçachans ſon mauuais deſſein, on luy permit de parler à ſon fils en particulier, auquel il demanda s'il vouloit quitter là les Religieux; mais l'enfant luy reſpondit que non, & qu'il vouloit demeurer auec eux, pour eſtre baptiſé, & que le iour deſtiné pour ſon bapteſme approchoit fort. Le pere ne luy en parla pas d'auantage pour lors, ſe contentant de cette premiere atteinte, iuſques à une autre fois qu'il reuint le preſ-

ſer de plus prés, ſans que l'enfant deſcouurit rien à perſonne, de la peine que ſon pere luy donnoit, peur qu'en la deſcouurant, il ne fut renuoyé à ſes parens, en quoy il ſe trompoit.

Ces malicieux & faux Chreſtiens François, continuerent touſiours de ſolliciter ce Choumin à retirer ſon fils de nos mains, & de ne permettre qu'il fut baptiſé, quelques autres Sauuages s'y employerent auſſi, qui l'animerent ſi bien, que le ſamedy de Paſques il vint chez nous accompagné d'un Sauuage, que l'on tenoit pour grand Sorcier, & auoir une frequente communication auec le Diable, auſſi bien que le pere de ce petit, qui outre cela eſtoit || eſtimé le meilleur Medecin, & grand chaſſeur du pays. 548

Comme on ne ſe mesfioit point de luy, on le laiſſa derechef monter ſeul dans la chambre où eſtoit ſon fils occupé à quelque petit exercice, & l'ayant ſalué à ſa mode luy dit que c'eſtoit à ce coup qu'il falloit qu'il renonçaſt au ſainct Bapteſme, & à tout ce qui eſtoit de nos inſtructions, autrement qu'il mourroit, & qu'il fit eſtat de s'en retourner auec luy. L'enfant inſiſtoit touſiours du contraire, & ne pouuant gouſter un ſi mauuais procedé, preſſé de trop prés, luy dit franchement que s'il le contraignoit d'auantage en ſa conſcience, qu'il le renonceroit pour ſon pere, & qu'il auoit bien peu d'eſprit (mot ordinaire) de vouloir luy empeſcher à preſent une choſe que luy-meſme luy auoit conſeillée, lors qu'il le donna au Pere Ioſeph.

Le pere irrité que par douceur, & autrement il ne pouuoit rien gaigner ſur l'eſprit, & la conſtance de ſon fils, voulut uſer de menace, & luy deſchargea un ſi

grand coup ſur l'eſtomach qu'il le renuerſa par terre, au bruit duquel le Frere Geruais accourut, qui luy demanda pourquoy il auoit frappé ſon fils, mais le petit prenant la parole, reſpondit : Ne vois-tu pas bien qu'il n'a point d'eſprit, & qu'il ne ſçait ce qu'il faict. Il voudroit que ie vous quittaſſe, & que ie ne fus point
549 baptizé, mais ie le veux eſtre, & mourrois || plus toſt à la peine, que de m'en retourner auec luy ſans auoir receu ce benefice, c'eſt pourquoy pour me liberer de ces importunitez ſi ie vay en France ie n'en reuiendray pas, ou bien vous me contraindrez de reuenir, car autrement ie ne puis auoir de repos. Les Religieux qui ſe trouuerent là, voyans ſa conſtance le conſolerent, & tancerent le pere de vouloir empeſcher le bapteſme de ſon fils : lequel s'excuſa ſur ce que les François meſmes, auec pluſieurs de ſa Nation, luy conſeilloient de le reprendre, & de ne permettre qu'il fut baptizé.

C'eſtoit la couſtume que nos Freres alloient toutes les feſtes & dimanches, faire l'Office diuin à l'habitation, & y demeuroient depuis le matin iuſques apres Veſpres qu'ils reuenoient à noſtre Conuent. Le iour de Paſques dés le matin le Pere Ioſeph s'y en alla à meſme deſſein, accompagné de ſon petit Sauuage, & de Pierre Anthoine Patetchouenon, autre Sauuage qui auoit eſté baptiſé en France, Choumin s'y trouua auſſi ou * ayant rencontré ſon fils, le pria derechef de s'en retourner auec luy, & pour l'amadouer l'ayans tiré un peu à l'eſcart loin de la maiſon, luy preſenta quelque choſe à manger, qu'il n'accepta que par contrainte, & encor moins luy voulut-il obeyr en ſon mauuais deſ-

ſein ; tellement que cet impetueux n'ayant encor pû rien gaigner ſur ſa conſtante reſolution, fut à la fin contrainct de l'abandonner en || ſes bonnes volontez, 550 & le laiſſer retourner auec nos Freres.

Veſpres eſtant dites, le Pere Ioſeph fit chercher ce petit, & ne l'ayant pû trouuer s'accompagna de ſon Pierre Anthoine, & partit pour ſon retour au Conuent, eſperant que ſi le garçon n'y eſtoit encore arriué qu'il les ſuiuroit bientoſt apres, car il eſtoit aſſeuré de ſa reſolution.

Or l'enfant qui auoit un peu trop tardé auec ſon pere fut bien marry que le Pere Ioſeph fut party, car il craignoit touſiours la rencontre de ceux qui le diſſuadoient de ſon ſalut, & fut contrainct de s'en aller ſeul en noſtre maiſon. Eſtant arriué au-deſſus de la coſte du fourneau à chaux, qui eſt à un grand quart de lieuë de noſtre Conuent, chantant comme ils ont accouſtumé allans par les bois ; s'apparut à luy un fantoſme en guyſe d'un vieillard, ayant la teſte chauue, & une grande barbe toute blanche, qui n'auoit point de pieds, mais ſeulement deux bras & deux aiſles, auec leſquelles il voltigeoit autour de luy, luy diſant quitte les Religieux, & le Pere Ioſeph, ou autrement ie te tueray.

Ce petit un peu eſmeu, luy reſpondit qu'il n'en feroit rien, qu'il les aymoit trop, & vouloit eſtre baptiſé. Je te tueray donc repliqua le fantoſme, & à meſme temps ſe ietta ſur luy, comme il paſſoit entre deux arbres, l'abatit ſur la neige pour lors encore d'un pied & demy d'eſpaiſſeur, & luy || preſſa tellement l'eſtomach que de douleur il fut contrainct de ietter de hauts 551

cris, & d'appelerle Pere Iofeph à fon ayde, ce qu'ayant fait lafcher prife à ce fantofme, il luy emporta fon chapeau à plus de trois cens pas de là.

S'eftant releué, il fe prit à crier, & courir de toute fa force, fans fçauoir où eftoit fon chapeau, lequel il retrouua au milieu du chemin fort loin d'où il luy auoit efté pris, & l'ayant ramaffé non fans quelque apprehenfion du malin efprit, qui l'auoit l'a * porté, il ouyt une voix qui luy dit derechef, quitte donc ces *CaIfcoue ou acepet* (ainfi appellent-ils les Recollects). Il refpondit : ie n'en feray rien, & fuyoit toufiours vers le Conuent en criant aux Religieux qu'ils l'allaffent fecourir, lequel ayant efté à la fin entendu, le Pere Iofeph enuoya Pierre Anthoine pour voir que c'eftoit, car on ne pouuoit encor difcerner la voix que confufement. Eftant rencontré il conta à Pierre Anthoine fon infortune, & les frayeurs qu'il auoit eu de ce fantofme, le priant au refte de n'en dire mot à perfonne, peur que cela ne retardat fon baptefme, ou que l'on en conceut quelque mauuaife opinion de luy, ce qu'ils tindrent fort fecret iufques au temps qu'il le fallut defcouurir. I'ay eu diuerfes penfées fur ce fantofme, & m'eft venu en l'opinion que ce pouuoit eftre Choumin mefme, qui l'auoit enuoyé à fon fils pour
552 luy faire quitter le party de Dieu, || car comme i'ay dit ailleurs il eftoit eftimé un fort grand Pirotois.

Ce foir mefme les bons Peres Iefuites qui eftoient logez à noftre departement d'embas, donnerent à foupper à nos Religieux, qui leur en donnoient auffi reciproquement, où ils menerent Pierre Anthoine, & un autre Sauuage qui nous auoit promis fon fils, puis le

petit Naneogauachit auec ſon pere qui l'eſtoit venu voir, leſquels loüerent fort l'appreſt des viandes, & la maniere de nous gouuerner en nos repas. Apres ſouper le petit Naneogauachit monta à la chambre auec le Frere Geruais, & tout gay & ioyeux ſe tenoit auprés du feu, pendant que ledit Frere eſcriuoit quelque * mots ſauuages qu'il luy enſeignoit, comme tout à coup il vint à tomber pleurant amerement auec la gorge & un viſage fort enflé, qui eſtonnoit fort nos gens, ne ſçachant d'ou * ce mal luy pouuoit proceder; On luy demanda ce qu'il auoit, mais à cela point de reſponce, ſeulement on luy oyoit dire entre ſes dents, Nema, Nema, qui veut dire en noſtre langue, non, non. Lors ledit Pierre Anthoine qui auoit deſia ſceu l'apparition du fantoſme, dit alors qu'il y auoit là du ſort neceſſairement, & quelque traict de la magie de ſon pere, ou de cet autre Sorcier qu'il auoit amené, & pour confirmation de ſon dire, conta l'hiſtoire de ce Demon, qui en forme d'un vieillard luy eſtoit apparu ſur le chemin reuenant de Kebec.

|| Ce qu'ayant ſçeu le bon Frere Geruais & craignant pis, appella le P. Ioſeph à ſon ſecours & auec luy les R.R. Peres Ieſuites, pour voir l'eſtat du petit & comme on en deuoit uſer, car il eſtoit comme mort eſtendu de ſon long deuant le feu, la premiere choſe qu'ils voulurent faire fut de le mettre ſur la couche qui eſtoit là tout proche, mais ils ne le purent oncques leuer de terre, à la fin noſtre Frere Charles y preſtant la main & tout ce qu'il auoit de force auec le Frere Geruais, le mirent ſur ſa paillaſſe. Le Pere Ioſeph & les R.R. P.P. Ieſuites ne ſçachant la cauſe de ce chan- 553

gement ſi ſoudain, s'informerent de Pierre ſon confidant d'où cela pouuoit proceder, lequel leur raconta derechef la rencontre du fantoſme, qui leur donna quelque crainte d'obſeſſion, & que ces ſi grands tourments qu'il ſe donnoit à luy-meſme ſur la couche, en eſtoient des autres indices, c'eſt pourquoy ils ſe mirent tous en prieres.

En ces entrefaictes, le pere de ce petit parut auec ſon compagnon, auquel on conta ce qui s'eſtoit paſſé, mais il en fit bien l'eſtonné, & dit mon fils veut mourir, mais laiſſez-moy faire & ie le gueriray, & ſe retirant dans le iardin auec cet autre medecin, firent des extorſions du corps & des grimaſſes eſtranges, pendant leſquelles ſon mal augmentant, il ſe prit à pleurer & ſuer à groſſes gouttes par tout le corps, les yeux fermez & tellement changé de face qu'il n'eſtoit pas cognoiſſable, nonobſtant il repetoit ſouuent comme s'il eut parlé à quelqu'un Nema, qui veut dire
554 nom*, & quelquefois Neo, || icy baptiſé, toutaganiouy, ie veux eſtre baptizé, & ſe plaignant fort de l'eſtomach, diſoit : que ce qu'il auoit veu ſembloit le vouloir eſtouffer tant il le preſſoit. Ce que voyant le R. P. Lallemant, luy couurit le viſage de ſa couuerture, où ayant eſté peu de temps, on l'entendit qu'il conteſtoit fort, diſant Nema & ralloit comme un homme agonizant. On le deſcouurit promptement pour luy donner de l'air, car il auoit des-ia la face toute changée, les leures fort enflées, & les yeux tout tournez. En reprenant un peu haleine, il dit, mais auec peine, que c'eſtoit le petit homme qu'il auoit veu, qui le vouloit eſtrangler à cauſe qu'il vouloit eſtre baptizé & que

cela le tenoit encor à la gorge, l'on luy donna du vin qu'il aualla, mais cela ne luy seruit de rien, non plus que d'un autre dans lequel le P. Lallemant auoit faict tremper son Reliquaire, car l'enfant crioit tousiours Nek boutamounau, i'estouffe. Neke poutamepitau, i'estrangle.

Le P. Ioseph voyant que tout ce qu'on luy auoit pû faire ne l'auoit de rien soulagé, luy fist aualler une cuillerée d'eau beniste, laquelle ayant auallée, il dist, qu'est-ce qu'on m'a faict boire, ce meschant craint bien cela, il l'a faict fuir, il ne me tient plus à la gorge, il est à present aux pieds du lict, iettés en dessus : apres qu'on en y eut ietté, il dit, il n'est plus là, il est sous le lict, iettez y en aussi, ce qu'ayant faict l'enfant dit, voylà il n'est plus ceans, il s'est enfuy, tant il craint ce que tu luy iette.

Pendant que cela se passoit dans la chambre, || le 555 pere auec son compagnon estoient dans le iardin, où ils faisoient des grimasses & chimagrées auec de certaines inuocations au demon, d'où ayans sçeu qu'on les apperceuoit, ils cesserent & furent appellez à la chambre, & reprimandez de leurs magies, & iusqu'à la veille de la Pentecoste, que ce petit deuoit estre baptizé, il fut tourmenté tous les soirs par ce demon, l'espace d'une heure & quelquefois de deux, auec des peines pareilles de la premiere fois.

Il luy est aussi arriué que allant seul par les bois chasser aux escurieux pour son diuertissement particulier, il ouyt une voix sans rien apperceuoir, qui luy repeta par trois ou quatre fois, quitte donc les Religieux ou ie te tueray,(c'estoit la menace ordinaire du

demon) ce qui luy donna une telle apprehenſion, que laiſſant là ſon arc, ſes fleſches & l'eſcureux qu'il auoit tué, s'enfuit à trauers les bois iuſques dans noſtre Conuent, & dés lors ne vouloit plus ſortir ſeul, ſinon que nos Religieux l'aduertirent, que quand il oyroit, ou verroit quelque fantoſme, qu'il ſe ſignaſt du ſigne de la Saincte Croix, inuoquant le Sainct Nom de Ieſus & de Marie, & que par ce moyen l'ennemy ne luy pourroit plus nuyre, ce qu'ayant obſerué & baiſé ſouuent le Reliquaire qu'il portoit à ſon col, auquel il y auoit de la vraye Croix, il s'aſſeura du tout & n'eut plus peur de l'ennemy, iuſques à un certain iour que le demon s'apparoiſſant derechef à luy hors le Conuent, & luy commandant auec une voix affreuſe, de quitter
556 les Religieux, || il en demeura tellement effrayé qu'en fuyant il crioit comme un perdu au ſecours, mais comme il vint à ſe reſouuenir de ce qui luy auoit eſté enſeigné, il fiſt promptement le ſigne de la Saincte Croix ſur luy, & adiouſta, ie ne te crains point ô Satan, car tu ne me ſçaurois empeſcher d'eſtre baptizé dans huict iours, ce qu'ayant dit l'ennemy diſparut, & s'en alla comme un tourbillon de vent rencontrer trois de nos Religieux qui eſtoient dans le iardin du rempart, leſquels il penſa renuerſer du haut en bas des murailles, mais s'eſtans recommandez à Dieu, ce tourbillon les quitta & s'attacha à un petit arbriſſeau, qu'il esbranla & ſecoua de telle ſorte qu'il en rompit pluſieurs petites branches, & ne toucha à aucun des autres qui eſtoient là aupres, deſquels les fueilles ne branslerent pas ſeulement. Le petit eſtant de retour à la maiſon, il dit à nos Peres ce qui luy eſtoit arriué, &

que le demon l'ayant quitté il eſtoit allé droit à eux, mais on ne luy voulut point dire ce qu'ils en auoient experimenté peur de l'eſpouuenter.

Nos Freres voyans cet enfant touſiours dans les ſouffrances & que l'eſprit malin ne deſiſtoit point de ſes pourſuittes, ſe reſolurent de le baptizer le iour de la Pentecoſte prochaine, & en parlerent par pluſieurs fois à ſon Pere, lequel recognoiſſant ſa faute, dit qu'il eſtoit tres-marry de ce qui s'eſtoit paſſé, & que ç'auoit eſté à la perſuaſion de quelqu'uns de ſa nation & de pluſieurs François, qui ne trouuoient pas bon que ſon fils allaſt en France & fut baptizé, mais qu'à preſent, il ne ſe ſoucioit pas de leur diſcours, & eſtoit tres-contant qu'on en fiſt un || bon Chreſtien & que luy meſme ſe trouueroit à Kebec au iour de ſon bapteſme, pourueu qu'on luy die en quel iour de la Lune ce ſeroit, (car nos Montagnais de meſme que nos Hurons, content par Lune ce que nous contons par mois, & par nuicts ce que nous contons par iour) & que s'il pouuoit il y ameneroit pluſieurs Algoumequins, ſes parens & amis, auec toute ſa famille pour en voir les ceremonies & magnificences. 557

Le Samedy de la Pentecoſte eſtant arriué, le P. Ioſeph accompagné du petit & de Pierre Anthoine allerent aux cabanes des Sauuages, les prier pour la ceremonie du bapteſme qui ſe deuoit faire en publique, apres lequel il y auroit feſtin ſolemnel, pour tous ceux qui s'y trouueroient indifferemment, hommes, femmes & enfans, qu'eſtoit le moyen d'y auoir bonne compagnie, car où la chaudiere marche, ils ſont aſſez diligens.

Le lendemain dés le matin, le P. Iofeph & le P. Lallemant allerent donner ordre pour la ceremonie du baptefme, lequel le fieur de Champlain, Lieutenant pour Monfieur le Duc de Vantadour dans le païs, ne voulut permettre eftre faict en publique, comme il auoit auparauant promis, par des raifons d'eftat, difant qu'une autre fois fi les Sauuages auoient enuie de confpirer contre les François, ils n'auroient point meilleur occafion qu'à prefenter un enfant au baptefme, & pendant que nos gens feroient occupez à en voir les ceremonies, ils les pourroient tous tuer ou emmener efclaues, comme s'il eftoit toufiours neceffaire

558 || de faire ces ceremonies en publique, & par cette deffence il empecha le contentement & l'edification qu'elles euffent pû donner à plus de deux cens Sauuages qui eftoient là arriuez.

Le R. P. Lallemant celebra la Saincte Meffe & en fuitte la Predication à la priere du P. Iofeph, à la fin de laquelle on fift venir le petit habillé de blanc à la porte de l'Eglife, lequel en la prefence de toute la compagnie, fut interrogé s'il vouloit pas eftre baptizé, il refpondit que ouy & generallement à tout, fuiuant qu'il eft porté dans le Rituel Romain ; voyant fa perfeuerance, on le fift entrer dans la Chapelle de la Court, (car il n'y a point d'autre Eglife) & la fut baptizé par le P. Iofeph le Caron, & nommé Louys par le fieur Champlain, qui le tint au nom du Roy, & la dame Hebert premiere habitante du Canada, pour Mareine, une bonne partie des François en furent les tefmoins, auec la plufpart des parens du garçon, excepté de fon pere, qui n'y put affifter pour quelques affaires parti-

culieres qui luy eftoient furuenuës. A la fin le Te Deum fut chanté en action de graces, & deux coups de canon tirés, & quelque * moufquetades.

Tout eftant acheué, il fut queftion de donner ordre pour le feftin des Canadiens, mais auparauant, le P. Iofeph affifté du P. Lallemant, du fieur de Champlain & de quelques autres François, leur voulant donner la refection fpirituelle de l'ame, car s'eftant tranfportez en une grande place où tout le peuple eftoit là affemblé, il leur fift une exhortation, en langue || Canadienne, par laquelle il leur fift entendre ce qui 559 eftoit du S. Baptefme & de fa neceffité & la principale raifon pour laquelle nous nous eftions acheminez en leur païs, qui eftoit pour les inftruire en noftre Religion, leur apprendre à feruir Dieu & gaigner le Paradis. Plus il leur demanda s'ils vouloient pas eftre inftruicts, & nous donner de leurs enfans, pour eftre esleuez en noftre Conuent aux chofes de la foy, comme defia on leur en auoit beaucoup de fois prié, & auoient toufiours differé d'en donner, & qu'il les prioit de luy dire à prefent leur volonté.

Puis s'addreffant aux Capitaines, il leur dit : c'eft principalement vous autres qui deuriez prendre foin de vous faire inftruire & enfeigner, afin que vos enfans & les autres Sauuages fiffent de mefme & enfuiuiffent voftre exemple. Ie vous fupplie donc d'y auifer & me faire fçauoir voftre deliberation, car en une affaire ou * il va de voftre falut, il n'y faut point de remife. Les R.R. P.P. Iefuites font icy venus nous feconder & trauailler pour le mefme effect, ce qui vous doit grandement confoler, car auec l'inftruction fpirituelle,

ils ont moyen de vous aſſiſter en vos neceſſitez corporelles, & esleuer de vos enfans dans leurs maiſons lorſqu'ils * ſeront baſties, ce que nous n'auons pû faire nous autres, à cauſe de noſtre pauureté, & que nous ne viuons que d'aumoſnes qui nous ſont eſcharſement données par les François, deſquelles ſi nous vous faiſons part ils ne ſont pas contans, comme l'auez pû apperceuoir, ny meſme des choſes qui nous ſont beſoin.

560 || Il leur fiſt encor pluſieurs autres diſcours, touchant la gloire des bien-heureux & les tourmens des damnez; & ſur la fin il leur recita les Commandemens de Dieu qu'ils comprirent fort bien, mais quand il vint au ſixieſme commandement *Non mecaberis,* la pluſpart ſe prirent à rire, diſans que cela ne ſe pouuoit obſeruer; mais d'autres plus ſages leur reſpondirent : les Peres l'obſeruent bien, car ils n'ont point de femmes & n'en veulent point auoir, pourquoy non nous autres ?

A la fin du diſcours un des Capitaines nommé Chiméourinion, priſt la parolle & dit : Il eſt vray que nous n'auons point d'eſprit, de voir que depuis douze Hyuers que tu es icy, & que tu nous as tant de fois parlé du chemin du Ciel & de te donner de nos enfans, pour eſtre nourris & inſtruicts (ils mettent touſiours la nourriture auant l'inſtruction,) en ta Religion & en tes ceremonies, nous ne t'en auons encor point voulu donner que fort rarement, en partie à cauſe de ta pauureté, & auons negligé noſtre inſtruction & le bien que tu nous procurois, ne penſans pas qu'il nous fuſt neceſſaire.

Tu monſtre bien que tu nous ayme grandement,

d'auoir quitté ton pays pour nous venir inſtruire & endurer tant de mal comme tu as faict pendant deux ou trois Hyuers, que tu as couru les bois auec nous pour apprendre noſtre langue.

Si nous allons chez toy, tu nous faict part de tes biens, & nous donne à manger & à nos enfans, & pourquoy te ſerions-nous ingrats & || mecognoiſſans 561 en ne receuans tes parolles, puis que tu es fort puiſſant & ſçauant, & nous des beſtes rampantes, ou comme petits enfans qui manquent de iugement : nous voicy treize Capitaines auec tout cet autre peuple qui nous eſt ſuiet & plain d'amitié pour toy, car tous te cognoiſſent pour bon & pacifique : nous tiendrons demain conſeil pour deliberer ſur tes parolles, & puis nous te dirons noſtre reſolution & le deſir que nous auons de te contenter & d'amender les fautes paſſées.

Apres un autre Capitaine nommé Mathican Atic, s'addreſſant à Pierre Anthoine. Patetchounon, dit-il, il eſt vray que tu n'as point d'eſprit de ne nous auoir point raconté ce que tu as appris en France, nous t'y auions enuoyé afin que tu y remarquaſſe les choſes bonnes pour nous les faire ſçauoir, & neantmoins voilà plus d'un Hyuer paſſé que tu en es de retour, & ne nous as encore rien dit; ie ne ſcay ſi c'eſt faute d'eſprit ou faute de hardieſſe, ou que tu te mocque de ce qui eſt en France, car quand tu nous en parle, qui eſt fort ſouuent, tu ne fais que rire, & fais touſiours l'enfant, il faut que tu ſois homme, & diſe hardiment & ſagement les choſes que tu as veuës & appriſes, afin que nous en tirions du profit.

Lors le Pere Ioſeph prenant la parole pour Pierre

Anthoine, refpondit au Sauuage, il eſt bien vray que Patetchounon eſt un peu honteux de vous parler de ce qu'il a veu & appris en France, car quand il vous 562 en parle il ſe plaint || que vous vous en mocquez, diſans que les François luy auoient appris à mentir; c'eſt pourquoy il ne vous ozeroit plus rien dire. Premierement il y a appris à parler François, à prier Dieu, lire & eſcrire, & beaucoup d'autres choſes neceſſaires que vous autres ne ſçauez pas, & que ſi vous voulez nous apprendrons à vos enfans & à vous-meſmes, ſi vous voulez vous en donner la peine.

Cela finy, un chacun ſe leua pour aller au feſtin. Les R.R. P.P. Ieſuites, nos Religieux & quelques Capitaines Sauuages, auec Pierre Anthoine & le noueau baptizé, auec ſes principaux parens, allerent diſner à l'habitation auec le ſieur Champlain, & Eſcouachit Capitaine Montagnais alla chez la Dame Hebert, où ſe preparoit le grand feſtin des Canadiens pour leur diſtribuer la viande, car entr'eux chacun ſe contente de ce qu'on lui donne, & perſonne ne prend luy-meſme au plat, dont reuſſit un grand ſilence, douceur & paix en tous leurs repas.

Les viandes qui furent employées à ce ſolemnel feſtin, furent en tres-grande quantité, car il y auoit premierement 56. outardes ou oyes ſauuages, 30. canards, 20. farcelles, & quantité d'autres gibiers, que Pierre Anthoine Patetchounon, & le petit Naneogauachit deſtiné au bapteſme, & quelque * François que le ſieur de Champlain auoit preſté, tuerent au Cap de Tourmente pendant trois iours qu'ils y giboyerent. Le ſieur Deſtouche Pariſien y contribua deux gruës, qu'il

auoit tiré pres de noſtre Conuent & deux corbillons de poix. Pluſieurs autres François || firent auſſi leur* 563 preſens, & Meſſieurs de la Traicte principalement, deſquels on eut deux barils de poix, un baril de galettes, 15. ou 20. liures de pruneaux, ſix corbillons de bled d'Inde, & quelque autre commodité, qui furent miſes auec tout le reſte des viandes, bled, pain, poix & pruneaux dans la grande chaudiere à braſſerie de la dame Hebert.

Les Officiers qui eurent ſoin de diſpoſer ce banquet ſolemnel, furent Guillaume Coillard, gendre de la dame Hebert, Pierre Magnan, qui a eſté depuis mangé par les Hiroquois, comme ie diray cy apres. Un nommé Matthieu celuy qui auoit hyuerné auec nous aux Hurons, & Iean Manet Truchement des Skecaneronons. Leſquels apres auoir faict bien boüillir le tout enſemble, pesle-mesle, dans cette grande chaudiere, ils ſe ſeruirent des grands rateaux du iardin en guyſe de fourchettes, pour en tirer la viande, & d'un ſceau attaché au bout d'une perche, pour en puiſer le bouillon, qui fut diſtribué & partagé auec la viande par ledit Capitaine Eſcouachit, à toute la compagnie, commençant par luy le premier. Et apres qu'ils furent tous bien raſſaſſiez, ils dancerent à leur mode, puis emporterent le reſte des viandes dans leurs cabanes, diſans qu'ils voudroient qu'il y eut tous les iours baptesme pour y faire tous les iours bonne chere.

564 || *Hiſtoire d'un Algoumequin baptizé, ſurnommé par les François Trigatin, & de ſa ferueur.*

CHAPITRE XXXV.

Ie vous ay rapporté au chapitre precedent la harangue que le deffunct P. Ioſeph fiſt aux Sauuages ſur le ſuiect du bapteſme du petit Naneogauachit, vous verrez à la ſuitte de ce diſcours que pluſieurs la receurent, comme des fruicts du Paradis, & d'autres comme choſe indifferente. Car comme il eſt dit dans l'Euangile, une partie de la ſemence tomba ſur la bonne terre, & l'autre partie ſur la pierre dure.

Les barbares ayans ruminé le diſcours de ce bon Pere, teindrent conſeil par entr'eux & reſolurent de ſe faire inſtruire & donner de leurs enfans pour eſtre enſeignez en la voye du Ciel, comme il leur auoit eſté dit. Ils deputerent deux Capitaines pour luy en donner aduis, ſcauoir Chimeourinion & Eſcouachit, leſquels le prierent de ſe tranſporter auec eux à Kebec, où le ſieur de Champlain & le Sauuage Mathican Atic l'attendoient à ce ſuiect pour aduiſer des moyens. Le P. Ioſeph ne perdit point de temps & ayant prié le P. Charles Lallemant Superieur des RR. PP. Ieſuites, (pour lors encores logez 565 || auec nous dans noſtre Conuent) d'y aſſiſter, s'en allerent de compagnie auec les deux Sauuages à Kebec, où le P. Ioſeph leur reitera les meſmes exhortations qu'il leur auoit faictes au temps du feſtin, & de plus leur remonſtra la neceſſité qu'il auoit de ſçauoir parfaictement leur langue

auant que de leur pouuoir entierement expliquer les myfteres de noftre foy, & que cela ne fe pouuoit faire eux eftans toufiours errans & vagabonds par les bois & les Montagnes, qu'auec des longueurs & pertes de temps infinis ; & que tout le remede qu'on pouuoit apporter à cela eftoit de fuiure noftre premier deffein, qui eftoit de choifir une place, cultiuer les terres & fe rendre fedentaires, & que par ce moyen on apprendroit facilement leur langue, on les inftruiroit en la foy & fe formeroient au gouuernement des François.

Le Pere ayant finy fon difcours : le Capitaine Montagnais prit la parole & fift une harangue, accompagnée de fon eloquence ordinaire d'ont * en voicy la teneur, que i'ay bien voulu vous coucher icy, non pour la rareté de fon ftile, mais pour la fubftance que fon difcours contient, enfermé dans fa fimplicité que ie confeffe eftre fincere comme celle de nos meilleurs Catholiques. Vous qui eftes icy affemblez, efcoutez, confiderez & preftez l'oreille à ce que ie vay vous dire, afin que vous en puiffiez faire fruict. Il eft vray que nous n'auons point d'efprit nous autres barbares, nous le cognoiffons bien à prefent au lieu que du paffé nous nous croyons fages, mais auffi faut-il aduoüer que vous en auez || bien peu (vous Pere Iofeph,) en cette demande que vous nous faictes, de cultiuer les terres & nous habituer auprés de vous auec toutes nos familles comme nous en auons eu autrefois le deffein par tes remonftrances, defquelles depuis long-temps tu n'as plus ozé dire mot, ou pour y eftre contrarié par les François, ou pour confiderer toy-mefme que nous n'auons pas de quoy viure, ny toy moyen de nous en

566

donner pendant que nous abatterions les arbres & defricherions les terres. Mais ſi les François auoient du courage aſſez, de nous en preſter pendant un an ou deux, qu'il nous faudroit pour diſpoſer ces terres, nous nous y employerions de bonne volonté auec toutes nos familles, qui ne demanderoient pas mieux, & y ayant de quoy les nourrir, nous irions à la chaſſe, & rendrions aux François leurs viures en des pelleteries & fourrures plus qu'ils ne nous auroient preſté, autrement nous ne pouuons pas nous arreſter en un lieu ſans mourir de faim; voyez donc ſi vous pouuez nous aſſiſter, & ſelon vos offres, nous taſcherons de ſatisfaire à vos deſirs.

Ceux à qui la choſe touchoit de plus prés ne firent point d'autre reſponce, ſinon, qu'il n'y auoit point de prouiſion à Kebec, & qu'on doutoit encore que les nauires arriuaſſent ſi toſt, & partant qu'on ne pouuoit leur en preſter pour ce coup, puis que les François eſtoient eux-meſmes en neceſſité ; ce qu'entendans les 567 pauures Sauuages pleins de bonne volonté, || ils offrirent nonobſtant leurs enfans pour eſtre inſtruicts auec les François, mais à raiſon qu'il y auoit peu de viures au magazin, comme ie viens de dire, on differa d'en vouloir prendre iuſqu'à l'arriuée des Nauires.

Les R.R. P.P. Ieſuites receurent neantmoins un petit garçon nepueu d'Eſcouachit, mais ſoit qu'il s'ennuiat ſeul, ou qu'ils n'euſſent pas moyen de l'entretenir, il ne leur demeura guere, car la perte de leur vaiſſeau & du R. P. Noirot, les auoit mis à l'eſtroict & priué de beaucoup de commoditez, qui leur euſſent pû ſeruir en cette belle occaſion.

Voicy encore un autre fruict du baptefme du petit Naneogauachit & de l'exhortation du Pere Iofeph le Caron, enuers un Algoumequin nommé Napagabifcou, & par les François Trigatin, lequel à quelque* iours de là eftant tombé malade eut fi peur de mourir fans eftre baptifé, qu'il demanda maintefois & auec tres-grande inftance, fi que fe voyant preffé du mal, il difoit que s'il n'eftoit baptifé, qu'il en imputeroit la faute deuant Dieu à quiconque luy refuferoit, promettant d'ailleurs que fi Dieu luy rendoit la fanté, il fe feroit inftruire auffi toft apres fon baptefme & viuroit à l'aduenir en bon Chreftien.

Tellement qu'un Sauuage nommé Choumin vint aduertir le F. Geruais qui eftoit encor pour lors au Cap de Victoire de fe tranfporter promptement auprés du malade qui le demandoit à toute inftance, mais à peine ledit F. eut-il moyen de luy rendre ref- || ponce & de s'informer de fa fi foudaine maladie qu'un 568 autre meffager arriua en grand hafte (lequel depuis a efté baptizé par les R. R. P.P. Iefuites) pour le faire diligenter, luy difant viens vifte frere Geruais pour baptizer Napagabifcou, qui t'en prie, car il s'en va mourir. Alors le bon frere luy dit, ie veux bien l'aller fecourir & faire mon poffible pour le rendre capable du Ciel, mais comment veux-tu que ie me tranfporte là, ie ne peux paffer la riuiere à la nage, & n'ay ny canot ny chalouppe pour me conduire. Le Sauuage refpondit, c'eft à tort que Choumin a laiffé retourner fon canot, mais met-toy librement fur mes efpaules, & ie te pafferay à la nage, car autrement tu tarderas trop icy.

Confiderez un peu, ô Chreftiens, l'affection que ce

bon Sauuage auoit pour le ſalut de ſon frere prochain, luy qui n'en auoit pas encore pour luy-meſme, pour n'eſtre pas encore aſſez illuminé. Il court, il ſollicite, il prend ſoin de ſon ame, & paſſe la riuiere à nage pour demander le ſecours du frere Geruais, & la repaſſe de rechef pour luy amener une chalouppe, puis qu'il ne s'eſtoit pas voulu mettre ſur ſes eſpaules, où il n'euſt pas eſté trop aſſeuré, comme en effect qu'elle apparence à nous autres Religieux couuerts de gros habits qui boiuent l'eau comme l'eſponge, ſe mettre ſur les eſpaules d'un barbare pour paſſer un ſi grand fleuue, le ſuiet en eſtoit bon, mais le hazard fort grand.

Apres que ce bon Religieux fut muny d'une cha-
569 louppe, il pria le Truchement Marſolet || de le vouloir accompagner, comme il promit de tres-bonne volonté, mais comme ils penſerent ioüer de l'auiron, il ſuruint des flots & des coups de vents ſi puiſſans, auec la pluye qui eſtoit fort violente, qu'on fut contraint de rentrer dans une barque, & attendre là un autre temps plus beau, car les Mattelots refuſerent de paſſer outre.

Comme ils eſtoient là attendans la fin des pluyes, ils apperceurent deux Sauuages dans le fleuue à la nage, qui allerent premierement à la barque d'où eſtoit party le frere Geruais qu'ils cherchoient, puis vindrent à celle où il eſtoit, auquel ils firent leur legation, & le ſolliciterent de partir promptement pour ce que le pauure malade l'attendoit auec impatience, & une apprehenſion grande de mourir ſans eſtre baptizé.

Eſtans arriuez auec quatre ou cinq François qui les accompagnerent, ils trouuerent ce pauure homme dans une conuulſion, & une groſſe fieure qui le met-

toient dans un doute qu'il en pû reſchapper, car n'y ayant là ny Medecin, ny remede, on ne ſçauoit que luy faire, ſinon de l'obſeruer, & voir quand il expireroit. O bon Ieſus, ou * ſommes nous-qui nous delicatons tant pour peu de mal, à la moindre indiſpoſition, les Medecins ſont à nos cheuets, & les remedes ſont à foiſon diſtribuez à nos maux pour nous ſauuer la vie du corps pendant que nous perdons ſouuent celle de l'ame, Seigneur, qui doit eſtre pour voſtre Paradis.

|| Ce pauure Sauuage eſt au deſtroit, ce pauure homme eſt agonizant, les douleurs de la mort l'aſſaillent de tout * coſtez, crie-il au Medecin ſauue-moy la vie, non, mais reuenu de ſa conuulſion, il n'a recours qu'à ceux qui luy peuuent faire part dans l'heritage de Dieu, puis ſe tournant du coſté du frere il luy dit auec un accent plein de deuotion: Mon Frere, il y a long-temps que ie t'attendois pour eſtre fait enfant de Dieu, ie te prie baptizer celuy qui preferant les intereſts du Ciel à ceux de la terre, ne veut que ce que ton Dieu veut, qui eſt la grace de le loüer à iamais. 570

Le bon Frere luy demanda s'il y auoit long-temps qu'il auoit ce deſir, il reſpondit qu'il y auoit plus de trois Hyuers qu'il en auoit fait la demande au Pere Ioſeph, & qu'aſſeurement il auoit compris que ſans le Bapteſme on n'alloit point en Paradis. Et le bon Religieux continuant ſes interrogations luy demanda par les Truchemens Oliuier & Marſolet (car il entendoit fort peu l'Algoumequin) s'il cognoiſſoit noſtre Dieu duquel il parloit. Ouy, dit-il, aux effects de ſa toute-puiſſance & bonté, laquelle nous experimentons & voyons tous les iours deuant nos yeux, & quand bien

nous ne le cognoiſtrions qu'en cet Uniuers, le Ciel, la terre & la mer qu'il a creés, & tout ce qu'ils contiennent pour noſtre ſeruice, comme nous pour ſa gloire ainſi que nous a eu dit le P. Ioſeph, cela suffiroit pour le confeſſer ce qu'il eſt, tout puiſſant & || Dieu par deſſus toutes choſes, qui a enuoyé ſon unique fils en ce monde, mourir pour le rachapt des humains.

571

Puis pourſuiuant ſon diſcours il dit: Ie ne me puis pas ſouuenir, malade comme ie ſuis, de toutes les inſtructions que le P. Ioſeph m'a eu donnée *, mais ie croy entierement tout ce qu'il croit, & que tu crois auſſi, & veux viure & mourir dans voſtre creance, car ceux qui ne ſont pas des voſtres, ne peuuent ioüyr de la vie eternelle, comme vous, ils vont dans un feu ſous la terre auec les Manitous, c'eſt ce que i'ay retenu de plus particulier de vos inſtructions & enſeignemens, tu me feras reſouuenir du reſte qui m'eſt neceſſaire à un autre temps, mais auparauant baptize-moy mon Frere, car ie ſeray touſiours en peine, & en doute de mon ſalut que cela ne ſoit accomply.

Le Religieux le voyant dans une ſi bonne reſolution & ferme propos du S. Bapteſme, luy dit qu'il en eſtoit fort edifié, mais qu'il falloit de plus eſtre marry des offences qu'il auoit commiſes contre Dieu, auec une ferme reſolution de n'y plus recidiuer, & d'abandonner pour un iamais toutes leur * vaines ſuperſtitions, & de ſe faire plus amplement inſtruire s'il reuenoit en conualeſcence; ce qu'il promit & teſmoigna auec des paroles & des ſoupirs qui ne pouuoient proceder que d'un cœur vrayement touché de Dieu, &

confus de ſa confuſion meſme. Ouy, dit-il, ie ſuis grandement faſché de tout le mal que i'ay fait en ma vie, & d'auoir fait le Manitou en tant d'oc- || caſions; 572 tien voylà mon ſac qui eſt là attaché à cette perche, prend-le & tout ce qui eſt dedans, & le bruſle, ou le iette dans la riuiere, fais en fin tout ce que tu voudras, car dés à preſent ie te promets que ie ne m'en ſeruiray iamais, baptize-moy donc.

Il y auoit là pluſieurs François, tant Catholiques que Huguenots, leſquels dirent tous que veritablement il le falloit baptizer, & qu'il y auroit conſcience de le laiſſer mourir ſans luy donner contentement, puis qu'il auoit rendu de ſi grands teſmoignages de ſon bon deſir: Mecabau beau-pere du malade le deſiroit auſſi; ayant deſia à cet effet fait aſſembler pluſieurs Sauuages pour le bapteſme de ſon gendre qu'il croyoit luy deuoir eſtre conferé apres de ſi grandes prieres, ſur quoy print ſuiet noſtre Religieux de faire une harangue à toute l'aſſemblée des merueilles & miſericordes de noſtre Dieu enuers ce pauure alité, puis luy dit à luy-meſme.

Mon frere, tu ne peux ignorer la mauuaiſe volonté que pluſieurs Sauuages ont eu contre nous depuis la mort de la petite fille de Kabemiſtic; diſant qu'elle eſtoit morte pour auoir eſté baptizée, & receu un peu d'eau ſur la teſte, & leur cholere eſt arriuée iuſques aux menaces de nous vouloir tous tuer, & partant ie veux bien t'aduertir, & tous ceux qui ſont icy preſens, que ce n'eſt pas le Sainct Bapteſme qui fait mourir ceux qui le reçoiuent, mais au contraire il donne ſouuent la ſanté du corps, auec la vie de l'eſprit. Donc

573 || que ceux de ta Nation ne dient point que l'eauë du Baptefme t'aura fait mourir fi Dieu t'appelle de ce monde apres iceluy, mais que ç'a efté pour te deliurer des miferes que tu fouffre, & te rendre bien-heureux en Paradis, à quoy refpondit le malade, qu'il le croyoit ainfi, & que ceux qui croiroient le contraire ne feroient pas fages.

Lors fon beau-pere ayant ouy fes plaintes & fceu le mauuais deffein de quelques Sauuages, fe leua en furfaut & dit : ie ne fçay comme il fe peut trouuer des perfonnes de fi petit efprit, que de croire qu'un peu d'eau foit capable de nous faire mourir. Ne fçait-on pas bien qu'il faut que tous les hommes meurent, baptifez ou non baptifez, & que nous ne fommes icy que pour un temps. Ce font des mefchans, qui attribuent de fi mauuais effets au baptefme que ces Religieux nous conferent pour noftre falut.

Ha, dit-il en cholere, fi ie rencontre iamais de fes malins, ie les feray tous mourir, & ne fupporteray iamais qu'aucun tort foit fait à ces Peres, encores que mon gendre vienne à mourir, puis fe pourmenant à grand * pas d'un bout à l'autre de la cabane, auec une hache en la main, difoit d'une voix forte : Vous autres de ma Nation, & vous mes amis, parlant aux Algoumequins (car il eftoit Montagnais), ie vous dis que ie veux que mon gendre foit baptizé, puis qu'il le veut eftre, & qu'il en a le deffein depuis un fi long-temps ; 574 faut-il vouloir du mal à ceux qui nous veu- || lent du bien, rendre des defplaifirs pour des bien-faits, vous auez trop d'efprit pour le vouloir faire, mais ie vous affeure que ie couperay la tefte à tous ceux qui y con-

trediront, & puis ie la porteray aux François, pour preuue que ie ſuis leur amy.

Si ſon diſcours fut fort long il n'en fut pas moins animé, car il ne parloit que de tuer, & ſembloit qu'il deuſt aſſommer tous ceux de la cabane, tant il ſe demenoit auec ſa hache, non qu'il euſt l'eſprit troublé & offuſqué de colere, car c'eſt choſe qui leur arriue rarement, obſeruans l'eſcriture, qui dit: Faſchez-vous & ne m'offencez point; mais pour faire voir ſon zele à l'endroit de nous autres qui cherchions leur ſalut, & qu'aſſeurement il ne vouloit pas qu'on contredit à une choſe ſi ſaincte.

Sa ferueur eſtant un peu appaiſée, il s'aſſit à terre entre le Frere Geruais & le malade, puis d'une voix douce & pacifique, commença à parler à toute l'aſſemblée en ces termes. Mes amis, nous ſommes icy aſſemblez pour une choſe de grande importance, qui eſt le ſalut de mon gendre, il eſt malade comme vous voyez, ſans eſperance qu'il en releue, & pour ce faut trauailler pour le repos de ſon ame, par le moyen du baptesme qu'on eſt preſt de luy donner, s'y * vous eſtes bien ayſe de cecy, vous ferez cauſe que ie viuray & mourray content, & par ainſi viuant & mort ie ſeray bien-heureux, que ſi vous nous voulez enſuiure, vous redoublerez noſtre ioye, & à || la fin vous viendrez en Paradis auec nous, où nous deuons tous aſpirer. 575

Lors pluſieurs Sauuages dirent qu'ils eſtoient bien contens des reſolutions de ſon gendre, & feroient fort ayſes d'en voir les ceremonies, nonobſtant tous les diſcours qu'on auoit tenu que cela faiſoit mourir les hommes, à quoy adiouſta un autre Canadien fort plaiſam-

ment, que tels hommes eſtoient de bien peu d'eſprit, de croire qu'un peu d'eau que l'on iette ſur la teſte d'une perſonne qu'on baptiſe ſoit capable de la faire mourir, veu que depuis que nous ſommes icy (dit-il) en voylà deſia plus de quatre ſeaux que l'on a ietté ſur la teſte & par tout le corps de ceſt autre pauure malade, & il n'en eſt pas mort, donc un peu ne fera pas grand mal à ce gendre, qu'on le baptiſe. Ie vous laiſſe à penſer ſi cela ne donna pas à rire à tous les François qui ſe trouuerent là preſent, * & s'ils ne ſe mocquerent pas plaiſamment de ceux qui arguoient que l'eau du bapteſme faiſoit mourir, n'uſans eux meſmes d'autre rafraiſchiſſement plus ſalutaire pour adoucir les ardeurs de la fieure, que de ietter quantité d'eau fraiſche ſur le corps de ceux qui en ſont trauaillez, & puis dites qu'ils ſont bons Medecins, & fournis de bonnes drogues.

En ces entrefaites il ſuruint une grande conuulſion à noſtre Catecumene, qui le rendit froid comme une glace, & ſans aucun ſentiment, car ayant eſtendu ſes pieds ſur les charbons ardans, il n'en ſentit rien du tout || qu'apres eſtre reuenu de ſa pamoiſon. Le Religieux le voyant en cet eſtat creut qu'il eſtoit treſpaſſé & blaſma ſa negligence de ne l'auoir pas aſſez toſt baptiſé, mais comme l'on eut bien remué ce corps, il reuint à ſoy, & dit *Ieſus Maria*, en ioignant les mains au Ciel ſelon qu'il auoit appris en noſtre Conuent de le faire de fois à autre, de quoy toute l'aſſiſtance loüa Dieu, & ſe reſiouit, puis regardant le bon Frere ayant touſiours les mains iointes il luy dit :

576

Frere Geruais, ie m'en vay mourir comme tu vois,

ie te prie donc de me baptiser presentement, car si ie meurt * sans l'estre, tu respondras de mon ame deuant Dieu, il n'y aura point de ma faute, elle sera toute tienne, quel tesmoignage veux-tu dauantage de moy que de croire tout ce que tu crois, & te promets que si ie retourne en conualescence, que i'yray demeurer proche de toy pour me faire plus amplement instruire. Alors tous les François dirent tous d'une commune voix qu'il le falloit baptiser, sans en remettre l'action au Pere Ioseph, que le Frere attendoit, peur d'un accident de mort inopiné. A quoy obtemperant le Religieux, il pria les deux Truchemens d'expliquer encore une fois les principaux misteres de nostre foy en langue Algoumequine.

Cela estant fait, tous se mirent de genoüils & dirent le Veni Creator & le Salue Regina & le Salue Sante * Pater, à la fin desquels, le Frere luy demanda derechef s'il || croyoit tout ce que luy, & nos autres Freres luy auoient enseigné, & ayant dit que ouy, il rentra dans une grande conuulsion, pendant laquelle il fut baptisé, & peu apres estimé pour mort par l'espace de demie heure, apres laquelle il asseura luy-mesme estre baptisé, ayant ouy les paroles & senty l'eau tomber sur sa teste, & que du depuis il n'auoit rien entendu ny senty de tout ce qu'on luy auoit fait, & qu'au reste il estoit à present tout prest de mourir s'il plaisoit à Dieu luy en faire la grace, pour aller bien tost auec luy. 577

On chanta le Te Deum laudamus, en action de graces, on regala le nouueau Chrestien le mieux que l'on peut, & chacun luy fit offre de son seruice, auec

asseurance d'une amitié eternelle, dequoy il sentit une grande allegresse en son ame, & les remercia.

Son beau-pere qui estoit là present s'adressant alors au Religieux, il luy dit en sa methode simple & ordinaire, mais energique : Mon frere, tous mes parens & amys qui sont icy presens, & moy, sommes bien ayses que tu aye baptisé mon gendre & fait enfant de Dieu comme toy, ce qu'estant il n'est plus à nous, il est à toy, c'est pourquoy fais-en tout ce que tu voudras, gouuerne-le en sa maladie à la façon de vous autres, seigne-le, couppe, tranche, il est à toy, & ne veux plus qu'aucun de nos Manitousiou le chantent. Puis s'a-
578 dressant aux Sauuages, il leur dit : S'il || meurt il ne faut pas que vous en parliez sinistrement, & iugiez mal du Baptesme, comme quelqu'uns ont fait. Ie porteray son corps en la maison du Pere Ioseph, afin de l'y enterrer auprés du sieur Hebert, à quoy s'accorda sa femme, qui iusques alors auoit gardé le silence, contente en son ame du bonheur de son mary.

Le Frere Geruais promit de l'assister & seruir le iour & la nuict au mieux qu'il luy seroit possible, puis prenant son sac auec tous les instrumens dont il se seruoit en son office de Medecin, en ietta la pierre (dont i'ay parlé au chapitre des malades) dans la riuiere, & les petits bastons dans le feu, pour leur oster le moyen de s'en pouuoir plus seruir.

Le sieur de Caen chef de la traite, ayant sceu ce bon œuure, se transporta aupres du malade auquel il tesmoigna l'ayse & le contentement qu'il auoit de son Baptesme & luy fit offre de tout ce qui estoit à son pouuoir, luy recommandant d'user librement auecluy

comme auec ſon frere de tous ſes viures pour ſa perſonne en particulier, qu'il ne vouloit pas luy eſtre eſpargné, puis tirant une croix d'or de ſon col, il la luy miſt au ſien, diſant : Tien voylà une croix precieuſe, laquelle ie te preſte & veux que tu la porte iuſques à entiere gueriſon, que tu me la rendras, fais-en un grand eſtat, car il y a dedans du bois de la vraye Croix. Tous les Chreſtiens l'adorent, & venerent comme gages de || leur Redemption, car par le moyen d'icelle 579 le Ciel nous a eſté ouuert, & nous auons eſté faits coheritiers de Ieſus Chriſt, noſtre Dieu, Noſtre Pere, & noſtre Tout : ce diſant, il la baiſa reueremment, la fit baiſer au malade & la mit à ſon col, luy recommandant d'auoir eſperance & confiance en Dieu, puis partit pour ſon bord, laiſſant ce pauure nouueau Chreſtien en paix, & plein d'affection enuers cette Croix, qu'il baiſoit inceſſamment, diſant Ieſus chouerimit egoké ſaguitan, qui ſignifie : Ieſus aye pitié de moy & ie t'aymeray. Voylà ce que vaut un bon chef dans un pays, & que pleuſt à Dieu que tous ceux qui ont eſté auant & apres luy, euſſent eſté de meſme luy, portez pour le ſalut des Sauuages, ie m'aſſeure que cela euſt grandement profité & aduancé leur conuerſion.

La charge du malade ayant eſté donnée à noſtre Frere Geruais, par ſon beau-pere, il luy fit prendre pour premier appareil un peu de theriaque de Veniſe, auec un peu de vin, qui luy fit ietter quantité d'eauës, qui le ſoulagerent grandement, & en ſuitte les autres medicamens neceſſaires, iuſques à entiere gueriſon, apres laquelle il rendit la Croix d'or au ſieur de Caen, auec les remerciemens & complimens, que ſon hon-

nefteté luy pû fuggerer. Il le remercia auffi des viandes de fa table, defquelles il luy auoit fait part tous les iours de fa maladie, puis ayant mis une Croix de bois à fon col, à la place de celle d'or, il s'en retourna
580 à fa cabane || tres-content & plein de bonne volonté pour fes bienfaiteurs, & deuot enuers Dieu.

Pendant la maladie de ce bon homme, fa femme accoucha d'une fille qu'elle prefenta à fon mary, à laquelle le Frere Geruais demanda fi elle vouloit qu'on la baptifaft, elle refpondit fimplement que ouy, comme fit femblablement fon mary, & que fa femme le fut auffi, dont le Frere fut fort fatisfait.

Ie vous ay tantoft dit comme ce nouueau Chreftien auoit promis de fe venir faire plus amplement inftruire, apres qu'il feroit guery, à quoy il ne manqua point, car l'Automne venu il fe vint cabaner proche de nous, où il paffa tout l'Hyuer & les deux autres fuiuans, pendant lefquels il eftoit la plufpart du temps auec nos Religieux, defquels il apprint tout ce qui eft neceffaire à falut, & ne voulut iamais plus chanter les malades, ny parler au diable, comme il fouloit auant fon baptefme, car en eftant fort prié par ceux de fa Nation, il leur refpondit qu'il auoit renoncé à tout cela, & qu'il vouloit faire tout ce qu'il auoit promis aux *Ca Ifcoueouacopes*, fignifiant par ces mots, ceux qui font habillés comme les femmes, c'eft à dire les Recollects qui portent leurs habits longs.

Un iour un Sauuage reprochant à nos Peres que nous ne deurons pas empefcher Napagabifcou, noftre nouueau Chreftien, de chanter les malades, & que cela leur faifoit un grand tort à caufe de fon experience,

on luy dit qu'eſtant à preſent Chreſtien il ne le deuoit plus faire || ny aucune de leurs ſuperſtitions, ce qui faſcha fort ce barbare qui ne laiſſa pas d'aller trouuer Napagabiſcou, & luy dire que nos Religieux luy permettoient d'y aller, ce qu'il ne creut pas, & dit qu'il en auoit menty (c'eſt une façon de parler aſſez commune entre les Sauuages) & que nous ne luy auions pas dit cela, & qu'il n'iroit pas: Ie ſuis homme, dit-il, & non point enfant, i'ay promis de ne plus faire le Manitou, & ie ne le feray plus auſſi quand bien ma femme m'en deuſt prier pour elle-meſme. 581

Entre les inſtructions de nos freres on luy enioignit d'aller tous les Feſtes & Dimanches à la Saincte Meſſe, & pour ce qu'ils n'ont aucun Dimanche, on lui faiſoit remarquer le ſeptieſme iour, ce qu'il fit dés lors aſſez exactement, mais pour les iours de feſtes on l'en aduertiſſoit particulierement. Un iour qu'il auoit manqué de s'y trouuer le R. P. Maſſé Ieſuite le rencontrant, luy dit, tu n'as point auiourd'huy aſſiſté à la Saincte Meſſe, cela n'eſt pas bien, l'autre luy repartit, ie ne ſçauois pas qu'il y falluſt aſſiſter auiourd'huy, mais afin que ie n'y manque plus, ie vay me cabaner en lieu plus commode, & quand tu iras dire la Saincte Meſſe, tu m'appelleras en paſſant, & ie te ſuiurai pour n'y manquer plus.

Il y en a qui ont voulu dire que ce pauure baptizé eſt retourné demeurer parmy ſes parens, ſans conſiderer que n'ayant de quoy viure il a bien fallu qu'il en cherchaſt où il pouuoit auſſi bien que les François dans la || neceſſité, puiſque nous n'auons pas le moyen de le nourrir, ny les François la deuotion de l'entre- 582

tenir, mais il ne se trouuera pointque depuis son baptesme il aye fait le Manitousiou, ny usé de ses anciennes superstitions, ausquelles ils sont attachez de pere en fils, qui est beaucoup & partant ie dis que n'y ayant point de sa faute Dieu luy pardonnera beaucoup de choses qu'il n'excuseroit point en nous pour auoir tout occasion de bien faire & moyen de viure en vray Chrestien, ou * les Sauuages errants sont priuez de nos aydes.

D'une petite fille Canadienne baptisée. De sa mort, & de celle du sieur Hebert premier habitant du Canada.

Chapitre XXXVI.

Au commencement de l'Hyuer en l'an mil six cens vingt six, un Sauuage nommé Kakemistic, lequel auoit accoustumé de passer une bonne partie des Hyuers proche de Kebec, tant pour en receuoir quelque alliment, s'il tomboit en necessité, que pour faire part aux François de quelque morceau de viande de sa chasse, 583 s'ils luy faisoient d'ailleurs cour- || toisie, prist resolution d'aller Hyuerner assez loin des François, mais comme il pleust à Dieu de disposer des choses, il ne fut pas loin qu'il fut contraint de retourner sur ses pas d'où il estoit venu pour le peu de neige qu'il trouua par tout au mois de Decembre, laquelle à peine pou-

uoit eſtre d'un pied de hauteur au plus, qui eſtoit trop peu pour arreſter l'eslan, & puis ſa femme eſtoit fort enceinte, & preſte d'accoucher.

Kakemiſtic auec toute ſa famille, compoſée de huiɛt perſonnes, prirent donc reſolution de retourner vers les François, & paſſans par noſtre petit Conuent, ils y ſeiournerent deux iours, pendant leſquels nos Freres leur donnerent à manger de ce qu'ils auoient, car ces pauures Sauuages n'auoient pour toute prouiſion qu'un peu d'anguilles boucannées du reſte de leur peſche.

Au bout de deux iours ils trouſſerent bagage pour aller cabaner proche du fort, afin de pouuoir receuoir quelque ſoulagement des François de l'habitation, mais auparauant partir il pria le Pere Ioſeph de luy vouloir donner une paire de raquette * qui luy faiſoient beſoin, & quelque peu de viures pour ayder à nourrir ſa famille, pendant qu'il iroit faire un voyage en ſon pays vers la riuiere du Saguenay au Nort Nordeſt de Kebec. Ce bon || Pere Ioſeph tout bruslant 584 de charité, luy accorda facillement tout ce qu'il deſiroit, nonobſtant la pauureté du Conuent, & luy donna deux paires de raquettes, un ſac de pois & un ſac de groſſes febues, auec quelques autres petites choſes propres à ſon voyage, car en verité ſans exagerer la vertu de ce bon Pere, il eſtoit tellement porté de leur bien faire (& à tous les Sauuages generalement) qu'il ſe priuoit ſouuent & luy & ſes freres, de ce qui leur faiſoit beſoin pour les accommoder, de quoy il eſtoit aucune fois blaſmé, par ceux qui ne pouuoient approuuer ſes liberalitez, & cet excez de charité enuers des

perſonnes qui n'eſtoient pas encores Chreſtiens n'y *
en termes de l'eſtre.

Le bon Sauuage ſe voyant ſi eſtroictement obligé, fit pluſieurs complimens à ſa mode, & des remerciemens qui teſmoignoient aſſez le reſſentiment de tant de bienfaicts, & entre autre choſe, il dit au Pere Ioſeph: Ie voy bien que tu as un bon cœur, & que tu m'aime bien & toute ma famille ſemblablement, c'eſt pourquoy ie te la recommande derechef, & te prie de ne permettre qu'elle aye aucune neceſſité. Si ma femme accouche pendant que ie feray abſent, ne laiſſe point mourir l'enfant ſans eſtre baptiſé, puis que tu dis qu'il le faut eſtre pour aller au Ciel, elle en ſera bien ayſe, & moy auſſi, car luy en ayant parlé elle me l'a teſmoigné. Et apres pluſieurs autres diſcours
585 l'on luy promiſt d'en auoir le ſoin, & puis || partit pour ſon voyage du Saguenay apres auoir cabané ſa famille proche le fort des François.

Il ne ſe paſſa pas un long temps apres ſon depart, que ſa femme ſe trouuant mal, elle en fiſt aduertir le P. Ioſeph & le prier de luy enuoyer quelque peu de viures pour faire ſes couches, car ceux de ſa Nation ne la pouuoient ayder ny ſecourir de quelque choſe que ce ſoit.

Le pauure Pere ayant receu cet aduertiſſement, luy en enuoya autant qu'il pû par Pierre Anthoine & le petit Neogauachit, auec commandement de le venir aduertir dés l'inſtant qu'ils ſçauroient la fin de ſa couche, pour aller baptizer l'enfant, à quoy obtemperant ils ne manquerent point, car encore bien qu'elle en fiſt quelque difficulté au commencement, elle y

consentit à la fin & les pria d'aller querir le P. Iofeph, pour baptizer la petite fille qu'elle venoit de mettre au monde, affez foible & fluette, ce que fçachant il y accourut promptement penfant la baptizer, mais l'ayant trouué * affez forte en differa le baptefme auec confentement de la mere, iufques à l'arriuée du Pere Charles Lallemant qu'il fut querir en noftre Conuent, luy referant cefte honneur, en recognoiffance de la peine qu'ils auoient prife de nous venir feconder à rendre les Sauuages enfans de Dieu. Ce que le R. P. Lallemant luy accorda & retournerent de compa- || gnie à la cabane de l'accouchée, où ils trouuerent le mary arriué de fon voyage qu'il n'auoit pû accomplir comme il pretendoit, pour la rencontre de deux ours que fon chien auoit efuenté dans le creux d'un arbre, lefquels il tua, & en apporta de la viande, puis renuoya querir le refte le lendemain matin par fes domeftiques. 586

Ce pauure Sauuage fe monftra tres-content de voir fa femme heureufement accouchée, & en bonne fanté, marry feulement de voir fon enfant malade & en danger de mort. Ils eurent enfemble quelque difcours, fçauoir s'ils le feroient baptizer ou non, il difoit pour lui qu'il en auoit prié le P. Iofeph, & fa femme plus attachée à fes fuperftitions, vacillant toufiours n'aduoüoit point qu'elle y euft confenty, & tafchoit de l'en diuertir, difans pour fes raifons que cette eau du Baptefme feroit mourir fon enfant, comme elle auoit fait plufieurs autres. En ces entrefaites arriuerent les P.P. Iofeph le Caron & Lallemant, lefquels cognoiffans ce petit different furuenu entre le mary & la fem-

me touchant le Baptefme de leur petite fille, les eurent bientoſt vaincus de raiſons, & faicts conſentir derechef qu'elle feroit baptizée, ce qui fut fait par le R. P. Lallemant, à la priere du P. Ioſeph. L'on ne luy impoſa point de nom pour eſtre proche de ſa fin, car elle mourut le ſoir meſme de ſa naiſſance, non en Payenne, mais en Chreſtienne, qui luy donne le iuſte titre d'enfant de Dieu & coheritiere de ſa gloire.

587 Le pere & la mere furent fort affligez de || la mort de ceſte fille plus qu'ils n'euſſent eſté de celle d'un garçon, entant comme i'ay dit ailleurs, qu'elles ne ſortent point de la maiſon du pere, & que ſi elles ſe marient il faut d'ordinaire que les gendres viennent demeurer auec elles au logis de leur beau-père. L'on conſola ces pauures gens au mieux que l'on peut, apres quoy le P. Ioſeph leur demanda le corps de la deffuncte qu'ils auoient enueloppé à leur mode, pour la mettre en terre ſaincte au Cimetiere proche Kebec, mais le pauure homme eſtoit tellement paſſionné pour ſa fille morte, qu'il la vouloit garder & la porter par tout où il yroit, diſant que puis que ſon âme eſtoit au Ciel, elle prieroit Latahoquan, qui eſt le Createur, pour ſa famille, & qu'elle n'auroit iamais de faim. Et comme on luy eut dit qu'à la fin il ſe laſſeroit d'un tel fardeau, il reſpondit que du moins il ne la vouloit pas enterrer que ceux de ſa Nation ne fuſſent arriuez à Kebec pour en faire le feſtin plus ſolemnel, & leur teſmoigner par effect l'ayſe & le contentement qu'il auoit du Baptefme de ſa fille, & qu'à preſent il ſe pouuoit dire parent & allié de tous les François depuis cette magnificence.

Nonobſtant les Peres le gaignerent tellement qu'il conſentit qu'elle ſeroit enterrée en terre ſaincte, & auec les ceremonies de la ſaincte Egliſe, au pluſtoſt qu'il ſe pourroit, ſans attendre la venuë de ceux de ſon pays, qui ne deuoit pas eſtre de long temps. A ceſte ceremonie ſe trouuerent deux de nos Religieux, ſçauoir le P. Ioſeph, & le F. Charles, le P. Lalle-|| mant, & le F. François Ieſuite auec pluſieurs François de l'habitation, qui tous enſemblement ſe tranſporterent à la cabane de la deffuncte, qu'ils prirent & la porterent ſolemnellement en la Chapelle de Kebec chantans le Pſalme ordonné aux enfans, puis le R. P. Lallemant ayant dit la Saincte Meſſe on fuſt l'enterrer au Cimetiere auec un aſſez beau conuoy pour le pays, car le pere de l'enfant marchoit tout le beau premier couuert d'une peau d'Eslan toute neuue enrichie de matachias & bigarures, & auec luy marchoit le ſieur Hebert & les autres François en ſuitte, ſelon l'ordre qui leur eſtoit ordonné, non ſi grauement mais moins modeſtement que ce Sauuage pere, qui tenoit mine de quelque ſignalé Prelat. 588

L'inſolence & l'auarice ſont blaſmables, meſme par ceux qui ne cognoiſſent point Dieu. Quand il fut queſtion d'enterrer le corps il y eut quelque debat entre les François, à qui appartiendroient les fourrures dans quoy il eſtoit enueloppé, & vouloient luy arracher, particulierement un certain qui ſe diſoit Officier de la Chapelle, ſi la riſée & mocquerie des autres ne l'en euſſent empeſché. Ce que voyant le pere de la deffuncte, il ne voulut permettre qu'aucun autre que luy l'enterraſt peur du larrecin & des debas des Fran-

çois, en quoy il ſe monſtra tres-ſage. Il diſpoſa donc là foſſe & la para auec des rameaux de ſapin tout autour en dedans & miſt 3. ou 4. baſtons au fond pour empeſcher que le corps deſia enueloppé & garotté ne touchaſt à la terre.

589 || Eſtant dans la foſſe, il le couurit d'une eſcorce de bouleau, & replia par deſſus les rameaux de ſapin qui ſortoient en dehors, puis par deſſus pluſieurs pieces de bois pour le tenir en ſeureté contre les beſtes, ſans vouloir permettre qu'aucun y iettaſt de la terre iuſques au lendemain matin qu'à ſon inſceu on l'en couurit peur de plus grand inconuenient.

Ce bon Sauuage a eſté touſiours du depuis grand amy des François, & teſmoigna au renouueau ſuiuant à tous ceux de ſa Nation, l'ayſe & le contentement qu'il auoit du ſalut de ſa fille, par un feſtin ſolemnel qu'il leur fiſt plus ſplendidement que de couſtume en memoire de la defuncte qu'il n'auoit pû faire pour leur abſence le iour de ſa ſepulture.

La ioye que nous euſmes du ſalut de cette pauure ame, fut bientoſt ſuiuie d'une affliction en la mort du ſieur Hebert, laquelle fut autant regrettée des Sauuages que des François meſmes, car ils perdoient en luy un vray pere nourricier, un bon amy, & un homme tres-zelé à leur conuerſion, comme il a touſiours teſmoigné par effect iuſques à la mort, qui luy fut auſſi heureuſe comme ſa vie auoit pieuſement correſpondu à celle d'un vray Chreſtien ſans fard ny artifice.

Ie ne peux eſtre blaſmé de dire le bien là où il eſt, & de declarer la vertu de ce bon homme, pour ſeruir

d'exemple à ceux qui viendront apres luy, puis qu'elle a efclaté deuant || tous & a efté en bonne odeur à tous. 590 Si ie n'en dis point autant des viuans, perfonne ne doit eftre appellé fainct qu'apres fa mort, ny iugé comme mefchant, iufques apres le trefpas, pour ce qu'on peut toufiours dechoir de fa perfection ou fortir du vice pour la vertu. Un iour iuge de l'autre, mais le dernier iuge de tous, difoit un Philofophe, & par ainfi il faut attendre apres la mort pour iuger de l'homme.

Dieu voulant retirer à foy ce bon perfonnage & le recompenfer des trauaux qu'il auoit fouffert pour Iefus Chrift, luy enuoya une maladie, de laquelle il mourut 5. ou 6. fepmaines apres le Baptefme de cefte petite fille de Kakemiftic. Mais auparauant que de rendre fon ame entre les mains de fon Createur, il fe mift en l'eftat qu'il defiroit mourir, receut tous fes facremens de noftre P. Jofeph le Caron, & difpofa de fes affaires au grand contentement de tous les fiens. Apres quoy il fift approcher de fon lict, fa femme & fes enfans aufquels il fift une briefue exhortation de la vanité de cette vie, des trefors du Ciel, & du merite que l'on acquiert deuant Dieu en trauaillant pour le falut du prochain. Ie meurs content, leur difoit-il, puifqu'il a pleu à Noftre Seigneur me faire la grace de voir mourir deuant moy des Sauuages conuertis. I'ay paffé les mers pour les venir fecourir pluftoft que pour aucun intereft particulier, & mourrois volontiers pour leur conuerfion, fi tel eftoit le bon plaifir de Dieu. Ie vous fupplie de les aymer comme ie les ay aymez, & de les affifter || felon voftre pouuoir, 591

Dieu vous en ſçaura gré & vous en recompenſera en Paradis; ils ſont creatures raiſonnables comme nous & peuuent aymer un meſme Dieu que nous s'ils en auoient la cognoiſſance à laquelle ie vous ſupplie de leur ayder par vos bons exemples & vos prieres.

Ie vous exhorte auſſi à la paix & à l'amour maternel & filial que vous deuez reſpectiuement les uns aux autres, car en cela vous accomplirez la Loy de Dieu fondée en charité, cette vie eſt de peu de durée, & celle à venir eſt pour l'eternité, ie ſuis preſt d'aller deuant Dieu, qui eſt mon iuge, auquel il faut que je rende compte de toute ma vie paſſée, priez-le pour moy, afin que ie puiſſe trouuer grace deuant ſa face, & que ie ſois un iour du nombre de ſes esleus; puis leuant ſa main il leur donna à tous ſa benediction, & rendit ſon ame entre les bras de ſon Createur, le 25. iour de Ianuier 1627, iour de la conuerſion ſainct Paul, & fut enterré au cimetiere de noſtre Conuent, au pied de la grande croix, comme il auoit demandé eſtant chez nous, deux ou trois iours auant que tomber malade, comme ſi Dieu luy euſt donné quelque ſentiment de ſa mort prochaine.

Fin du deuxième Volume.

Imprimé par H. Schoutheer, à Arras,
Pour la LIBRAIRIE TROSS, à PARIS.
1865



